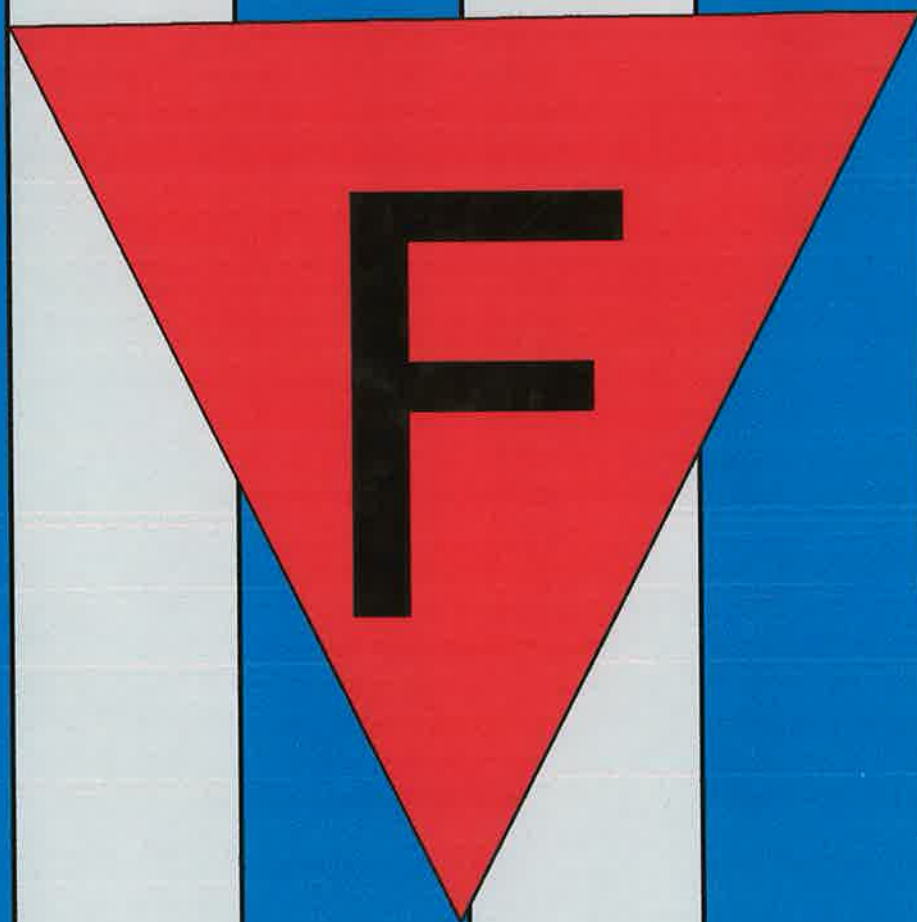


60368



Häftling Guy NIOGRET

Samedi 5 Février 1944...

Il neige. Vers 7h1/2 Emma Gesler nous téléphone pour me signaler : "Les cousins montent"(les Allemands). Elle savait que j'étais réfractaire aux Chantiers de Jeunesse, donc recherché par la police. J'ai juste le temps de m'habiller et de déjeuner que Joannès Gesler, Ninan Perret, Morbontemps, Vuailat arrivent . Joannès laisse sa voiture, qu'Henri remisera dans la grange d'Achille Trocon (salle des Fêtes). Et nous partons à pieds dans la maison des Sériat. Constant Niogret est venu nous rejoindre. Environ une heure après, nous voyons arriver les Allemands sur la route de Ruffieu, vers le cimetière.

Nous prenons la montagne, direction Virieu-le-Grand. En passant vers les Crétiens, nous voyons une maison brûler à Hotonnes (chez De la Suce). Arrivés sur Ruffieu, plus haut que le Petit Village , à la Crevasse, nous trouvons les jeunes de Ruffieu et d'Hotonnes. Je décide de rester avec eux. Les autres continuent leur chemin et seront arrêtés le soir même à la ferme Françon à Mongonod, commune de Sutrieu.

Le mardi matin, ce sera à notre tour d'être arrêtés au Petit Village. Nous sommes enfermés dans la cave du café Arnal, et après interrogatoire, nous serons de nouveau enfermés cette fois-ci dans l'école pour y passer la nuit. Et le mercredi matin, nous voilà en car, gardés, direction Virieu-Le-Grand, puis enfermés dans l'école. Dans l'après-midi nous sommes attachés deux par deux avec des cordes, mis dans des camions militaires, direction Ambérieu puis Lyon.

Arrêt à l'Ecole Militaire de Santé, Avenue Berthelot, siège de la Gestapo. On nous fait descendre dans les caves, face aux murs, les bras en l'air. Puis on nous rattache, toujours deux par deux, mais cette fois-ci avec des menottes. On nous fait monter les étages, et dans les bureaux, sous le portrait d'Hitler, interrogatoire. Me trompant sur la date d'arrestation, et voulant rectifier, l'allemand chargé de l'interrogatoire me répond : "Cela ne veut pas changer votre sort" !!!....

En camion, on nous emmène à la prison du Fort Montluc. Il fait nuit et il est déjà tard. Les cellules des prisonniers étant complètes, on nous enferme dans une baraque au centre de la cour. (c'est dans cette baraque qu'un mois environ plus tard y seront enfermés les petits juifs d'Izieu et que l'on appellera "la baraque aux juifs").

Le lendemain matin, de cette baraque, alors qu'il était formellement interdit de regarder par les fenêtres barricadées - les carreaux peints en bleu - , j'ai vu les gendarmes de Brénod qui marchaient en rond dans la cour, et derrière eux, les jeunes du Petit, dont Henri, Pierre Niogret, Roger Pernin, Marcel Collet, Abel, Grand-Clément, Henri et André Favre etc. Impossible de communiquer.

Environ 10 jours plus tard, un soir un officier allemand est venu faire l'appel afin de nous tenir prêts pour un transport qui aura lieu le lendemain. Et le lendemain, nous nous retrouvons tous pour aller en car à la gare de Perrache. Et de là, en train, gardés, les fenêtres condamnées avec des fils de fer, direction Paris, puis Compiègne.

.COMPIEGNE



Le camp de Compiègne est une caserne que les Allemands ont transformée en camp d'internement pour y mettre les prisonniers de guerre. (Fronstalag 128). Ensuite ce camp a servi de transit pour les internés des prisons -hommes et femmes- ainsi que pour les prisonniers américains (pilotes).

Nous sommes répartis dans les bâtiments 3 et 5. Nous pouvons recevoir lettres et colis. La nourriture est juste. Nous passons notre temps en promenade dans la cour. Pas de mauvais traitement. Une semaine après notre arrivée, nous retrouvons l'équipe d'Hotonnes et Constant Niogret , qui seront dirigés sur un camp disciplinaire. Deux ou trois mois après, ils nous rejoindront dans le camp de Mauthausen.

Kriegsgefangenenpost
Postkarte

Frankstag 122
 An

COMPIEGNE
 20 II 44. 11 H
 OISE

Monsieur NIOGRET-Camille scierie

Gebührenfrei!

Absenders:
 Vor- und Zuname: NIOGRET GUY
 Gefangenennummer: Nr 37448
 FRONSTALAG. ZI. 132
 Bâtiment A5-
 Compiègne (Oise)

Empfangsort: PETIT ABERGEMENT

Straße:

Land: AIN
 Landesteil (Provinz usw.):

Kriegsgefangenenlager

Datum 23 janvier 1944.

Nous avons droit aussi, à chacun un colis de ravitaillement de 3 kgs
 et un colis de linge illimité, dans celui-ci, nous mettons mon rasoir et
 mon casio qui est dans le tiroir du buffet, ainsi de ging, du savon, un
 flacon, des serviettes à toilettes, du savon, quelques chaussettes, nous faisons
 de la soupe, du sucre, mon pantalon d'entretien avec de coudre un peu à y
 faire. Envoie vite ceci en nous pourrais partir d'un moment à l'autre.
 Vous savez aussi! un camp de neige, si il fait froid. Nous habitons à Taux (Oise)
 Henri - Guy

Kriegsgefangenenpost

122
11.11.44
AIN

COMPIEGNE
11.11.44
GISE

An Monsieur NIOGRET Camille
Scierie

Empfangsort: Petit-Abergement
Straße: par Jalinard
Land: AIN
Landesteil (Provinz usw.)

Gebührenfrei

Kriegsgefangenenpost

122
11.11.44
AIN

COMPIEGNE
11.11.44
GISE

An Monsieur NIOGRET Camille
Scierie

Empfangsort: Petit-Abergement
Straße: Par Jalinard
Land: AIN
Landesteil (Provinz usw.)

Gebührenfrei

Compte 5-3. Bien chers Vous & nous n'avons pas en-
core reçu ni nos valises, ni colis, mais je crois que ce n'est pas loin,
de Ruffieu, il est déjà arrivé quelques lettres. D'après les indications
que je vous ai données, on ne s'attend pas à recevoir de gros colis.
Vous pouvez seulement prendre la valise de bois qui forme le
chef et la remplir, soyez sûr que elle sera la bienvenue, car l'appétit
est bon, en ce moment, un pigeon ne ferait pas long feu. Vous pour-
rez y mettre aussi un bon pain que vous ferez bien cuire au four
pour qu'il se conserve, si l'on en a, demandez-lui une grande de
votre viande, si vous le pouvez aussi, faites aussi un bon lapin, ou
un morceau de cochon, du fromage, du miel, du sucre, des œufs cuits
durs, du lait, du beurre, du chocolat si vous en avez, des nouilles
ou des pâtes, du lard, du saindoux, du patte qui se fait facile-
ment cuire, du thé, du café, de la farine de blé dur, ou
fine de la polenta, si vous avez du cacao, ou du chocolat pour faire
des desserts. Vous allez sûrement trouver que nous sommes un
peu exigeants, mais que voulez-vous, nous sommes un peu obligés.
Si il reste un peu de place dans cette valise, vous y ajouterez
une boîte de gâteaux, une boîte de biscuits, un jeu de tarots, ce-
lui de la Mennière qui se trouvait chez la Mlle Trézou, un
tube d'opium, du fil, des aiguilles, quelques chemises fines,
mais pas d'habits de dimanche, si il y en a encore, mettez un
peu de tabac. Vos dimanche aujour du Capitaine Rector vont-elles
aboutir? se sent-il bien soulagé? Vous serez avoir beaucoup
de neige, la température est toujours froide, on respire tous en l'air.

Compigne le 5/3/44. Bien chers Tous. Suite de la 1^{re} lettre.

Tous me rassure par cette raison, vous m'avez les clefs de tout, et vous
pliez la valise dans du fort carton pour qu'elle ne s'abîme pas
en route et vous la fixez avec du fil de fer ou de la forte ficelle. Tous
dix à Camille Constant qui'il s'occupe des affaires de yannas et de
les faire passer à Don ché Delat, et si vous le pouvez, vous ferez
dire à Pierre de son tuteur, que son beau-frère de Charavain
est la cause nous. La vie ne doit pas être bien gaie pour ché nous,
mais ne nous en faites plus fage, ce n'est qu'une mauvaise passagère,
je crois qu'il sera bientôt terminée avec les autres cartes, on nous donne
fait un nécessaire de toilette, savon, rasoir et glace, mais nous l'avons

~~vous toute respecté. En somme vous pouvez avoir vous enlever~~
~~un instant les yeux comme ceux que l'on respectait à~~
~~Versailles en cette époque. J'ay ma dite qu'il ne faut pas trop~~
~~laisser assombrir la scène au dessus de la nouvelle circulaire?...~~

C'est moi qui prend le crayon. Vous mettez dans la valise mes
partières, les boudiers de Kingon mais que vous ferez recorder avant. Ajoutez au
compte de l'acuminati 100' plus 80' de viande que je lui aurais donnée,
et vous lui demandez du tabac, lui qui ne fume pas, avec des feuilles.
Ecrivez nous sur les grandes formats au papa et mettez votre adresse au dos
dite le bureau. Les autres me disent de dire au père de s'entendre avec les

Crise Rouge et la Présidence de la fédération pour pousser vers le socialisme.

Gracieux demande de mettre ses vieilles parentesses. Encore une fois
faites pour le plaisir. Les amusements de Mardi-gras n'ont pas
fait être bien guérir cette année, j'en ai fait être attrappé.

8 Mai : une journée pour se souvenir

Cinquante-six ans après la capitulation de l'Allemagne nazie, la France se souvient aujourd'hui de la fin d'une guerre qui a déchiré l'Europe et l'Afrique du nord avant de se prolonger en Asie. Environ cinquante millions d'hommes et de femmes ont trouvé la mort, et pour la première fois, les pertes civiles ont été plus importantes que les pertes militaires.

Pour le devoir de mémoire, les anciens combattants vont à la rencontre des jeunes, les emmenant sur les lieux de l'abominable, tandis que des vétérans américains financent la restauration d'un wagon ayant transporté les prisonniers vers les stalags.

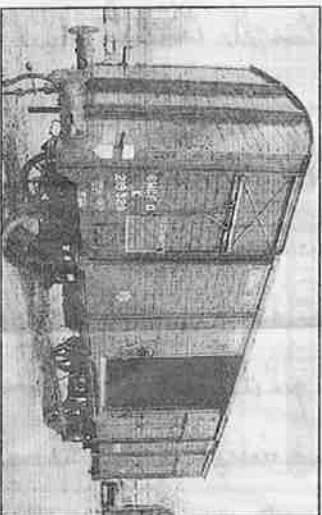
Un wagon s'envole pour les Etats-Unis

A la demande d'une association de vétérans américains, un wagon du type de ceux qui transportaient les prisonniers vers les stalags a été restauré à Dijon. Après un voyage dans les soutés d'un gros porteur, il sera exposé au « United States Air Force Museum » de Dayton, dans l'Ohio.

EST UNE ÉTRANGE demande qu'a reçu un jour la SNCF. Une association d'anciens prisonniers de guerre américains souhaitait exposer au « United States Air Force Museum » de Dayton, dans l'Ohio, l'un des wagons qui, pendant la Seconde Guerre mondiale, transportait les prisonniers américains vers les stalags. Or, plus de cinquante ans après, impossible de savoir si un wagon avait ou non été utilisé de cette façon dans le passé. Mais on savait que de nombreux wagons couverts circulaient à l'époque dans l'est de la France avaient été réquisitionnés pour le transport des prisonniers et déportés. C'est donc dans cette direction qu'on été menées les recherches.

Versé au « ciel jaune »

Le wagon qui rejoindra bientôt le musée américain est immatriculé K 219 329 et a été construit fin 1943 pour la région Est de la SNCF. Il fait partie d'une série de 4 000 fabriqués entre 1941 et 1944, 3 145 d'entre eux ont survécu à la guerre. Après 1945, il a été affecté à la région Sud-Est et, à la suite de son retrait du service dans les années 80, il a été versé au parc de second-usage appelé « ciel jaune » et utilisé par l'atelier de réparation



Le wagon K 219 329 a été construit fin 1943. Comme tous les wagons de son époque, il porte la fameuse inscription « 40 hommes — 8 chevaux ».

de Dijon pour abriter un compresseur. C'est là qu'il fut découvert, rongé par la rouille, les planches latérales pourries, mais possédant encore de nombreuses pièces d'origine. A débuté alors la restauration financée par les vétérans américains. Commencée en décembre dernier, elle a été préparée par des travaux de recherche historique et a nécessité de nombreuses heures d'un travail patient. Les services archives de la Direction du Matériel à fourni un plan, puis, grâce aux documents et photos d'époque, on a pu trouver des détails sur les accessoires, la peinture d'origine, les tampons, les voitures... Une association de chemin de fer touristique a fourni les essieux d'origine.

Avec leur savoir-faire, chimistes et ex-cheminots, amoureux du patrimoine ferroviaire, ont fait le reste : le rajoutage des planches latérales et leur fixation à l'aide d'agrafes, le renforcement des montants métalliques... Un travail collectif et minutieux mené par les cheminots de l'Etat, les bénévoles du Matériel de Dijon. Pour achever, ce wagon au centre des Etats-Unis, c'est la voie des rails qui a été choisie. Un avion américain du type C-17 est prévu pour le transporter depuis la base aérienne de Longvic. Jusqu'à Wright-Patterson (Ohio). Ce gros porteur pourrait d'ailleurs faire escale au salon du Bourges où il serait exposé avec le wagon dans ses soutés.

Ce nouvel échange entre la France et les Etats-Unis s'inscrit dans la même lignée que le train de la reconnaissance ayant été envoyé, en janvier 1949, le flambeau du symbole allumé à la flamme du Soldat Inconnu, des invités à New-York.

CHARLES MARQUES

Un train pour la mémoire des Justes

L'initiative du conseil central et du Comité Français de Yad Vashem, un train spécial a effectué le trajet aller-retour Paris-Auschwitz, il y a une semaine, pour une cérémonie du souvenir, au monument de Birkenau. Un voyage qui avait plus qu'un caractère exceptionnel, une dimension historique. En effet, le convoi lourd de souvenirs et d'événements était symbolique à plus d'un titre. Dans sa nature même, c'est en train, que les déportés entassés dans des wagons à bestiaux, prenaient, dans les années quarante, le chemin de l'horreur et du néant. C'est en train, que le convoi de la mémoire a refait le trajet.

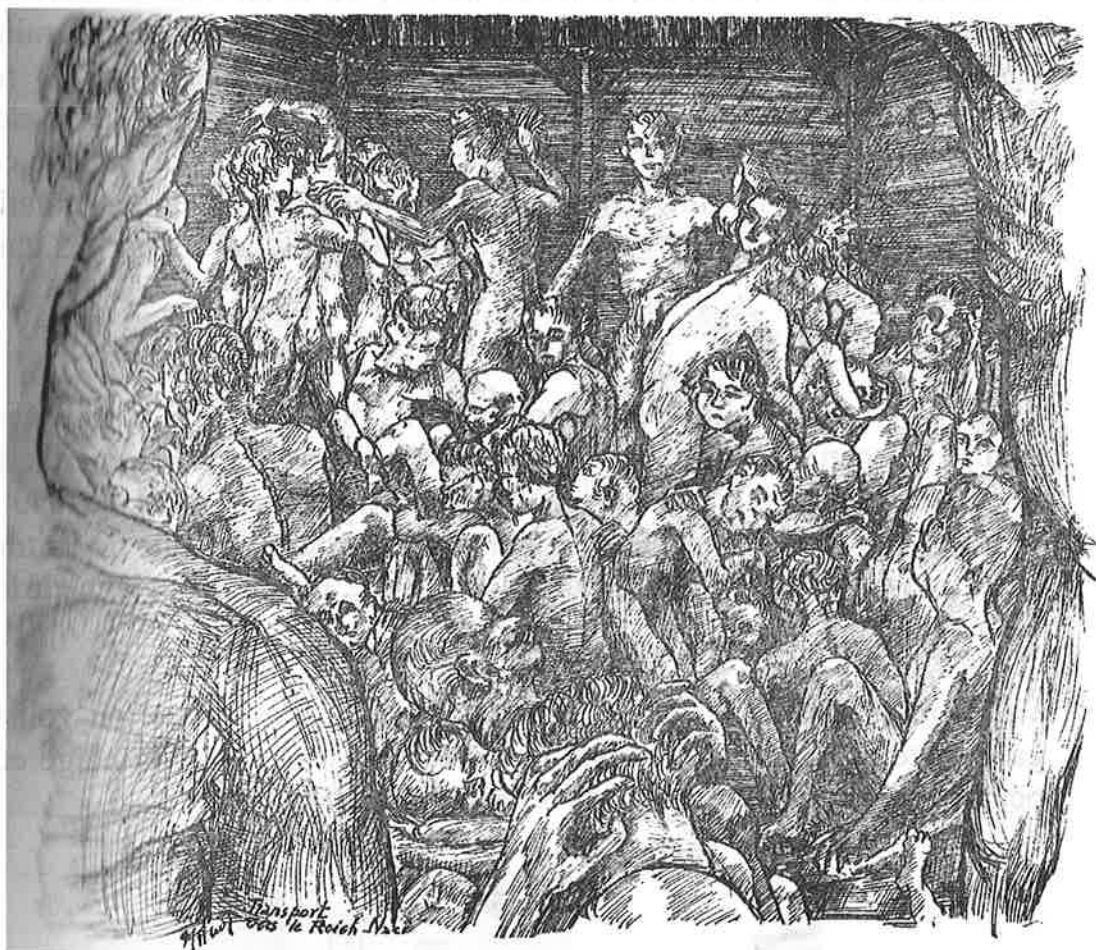
Commemoration et pédagogie, puisque parmi les quelque sept cents personnes transportées, les deux tiers étaient des jeunes lycéens et collégiens. Un convoi d'hommage aux Justes, enfin, dont chacune des quatorze voitures portait le nom d'un homme, d'une femme, d'un groupe de personnes ayant directement permis de sauver des juifs et auxquelles le Yad Vashem a attribué le titre de « Juste parmi les Nations ».

Après l'action des pasteurs Marc Boegner et Roland de Pury, des Cahiers du Témoignage Chrétien, mais aussi de la commune toute entière, du Chambon-sur-Lignon, du chef d'escadron de gendarmerie de Riom, Maurice Berger et de l'inspecteur de police de Thonon-les-Bains, Paul Gruffat, de l'archevêque de Toulon, Mgr Saliege et d'un instituteur du Beaujolais, André Romanet ont également été d'accueil pendant tout le voyage.

Durant le trajet, des conférences et des tables rondes ont abordé les divers aspects de la persécution, en décrivant les mécanismes, et expliquant le rôle des Justes. Avant d'arriver à Birkenau, le train a fait le pèlerin de la mort et longé les camps de Theresienstadt, Buchenwald, Flossenbürg, Dachau, Grossroden. La cérémonie du souvenir s'est déroulée en présence du grand rabbin de France, Joseph Struck et du président du Consistoire central Jean Kahn.

Le retour était initialement prévu par Thonon-les-Bains où s'élève un mémorial pour les Justes. Mais les contraintes SNCF liées aux mauvaises conditions météo qui ont rendu le terrain impraticable pour un grand nombre, ont contraint les voyageurs à un retour sur Paris. Une cérémonie spécifique se déroulera, par la suite, en Haute-Savoie, pour déposer, à Thonon, le livre d'or de la reconnaissance de la communauté juive de France.

JEANNIE PALOULIAN



Nous arrivons sur le quai de la gare de Compiègne. Un train de marchandises nous attend, les wagons ont les lucarnes grillagées.

Les SS qui avaient été jusque-là indifférents, se sont transformés soudainement en bêtes féroces, nous frappant à coups de crosse, à coups de pied pour nous faire monter dans les wagons. En hurlant, un soldat balance une tinette réservée à nos besoins et verrouille scrupuleusement la porte.

Impossible de préciser les heures de ce supplice. Ce dont je me souviens, c'est qu'à Metz, on nous fit déshabiller sous la menace des mitraillettes afin d'éviter toute tentative d'évasion.

Un fois repartis, le cauchemar commença. La soif et la fièvre nous gagnaient. Certains devinrent fous, d'autres moururent écrasés ou étouffés.

(Daniel PIQUEE-AUDRAIN)

Le 22 mars, après avoir reçu une boule de pain et un bout de saucisson, nous voilà en colonnes et bien gardés, direction la gare. là, un train de marchandises avec les fameux wagons -hommes :40, chevaux :8- nous attend. 100 par wagon. Derrière chaque wagon, un wagon 3ème classe pour nos gardiens. Ceux-ci sont équipés de mitrailleuses de chaque côté, et de phares pour la nuit. Pendant le transport il y a quelques tentatives d'évasion. Après arrêt du train, les évadés sont vite repris par les chiens et fusillés.

En gare de Metz, wagon par wagon on nous fait descendre et tous à poil, sauf le caleçon. Les prisonniers des wagons détériorés sont répartis dans les autres wagons. C'est ainsi que nous retrouvons à près de 150 par wagon. Impossible de s'asseoir. Pendant le parcours , aucune nourriture et surtout ce qui a été le plus dur , rien à boire. Certains deviennent fous. Et ça criait....

Le 25 mars, en pleine nuit, le train s'arrête. Par la lucarne on voit une gare toute éclairée. Sur le quai, des sentinelles. Il y a de la neige et on peut lire sur la façade de la gare : "MAUTHAUSEN".



La gare de Mauthausen par où arrivèrent tous les déportés amenés dans le camp de Mauthausen ou dans les kommandos. Cette photo fut prise lors du pèlerinage et les pèlerins que l'on voit sur la photo passent exactement où tous les déportés sont passés.

A la pointe du jour, des camions arrivent. Beaucoup de soldats en armes (fusils, mitraillettes) et des chiens en descendent en hurlant. Ils ouvrent les wagons. Pour la première fois nous faisons connaissance avec les SS. Sur leur vareuse et leur casquette il y a la tête de mort.

Nos effets sont jetés pêle-mêle à terre, dans la neige. En vitesse il faut s'habiller. C'est vite fait : un pantalon, un pull, une veste et des chaussures dépareillées. Les vieux, les malades et les morts sont mis dans des camions. Et en colonne par 5, toujours bien encadrés, nous traversons une ville. En contrebas, nous apercevons un fleuve; c'est le Danube



60.354

		- 180 - 25. März 1944		
60357 Franz.Sch.	Mussatte Jean	26.1.14	Professor	7.8.44, gest.
358	Nagat Eugene	7.8.24	Landwirt	Fr. Neudorf 16.4.
359	Halbert Jean	9.9.08	Typograf	18.5.44, gest.
360	Haudet Raoul	4.2.08	Isenater	Fr. Neudorf 16.4.
361	Navarro Raymond	27.1.15	Elektriker	Gusen Kesser. 28.4.44
362	Nedellec Roger	26.7.22	Buchhalter	Fr. Neudorf 16.4.
363	Neveu Georges	10.10.96	Strassenarb.	"
364	Keyret Maurice	31.10.05	Kaufmann	"
365	Nicolas Marie	14.10.03	Finanzbeamter	"
366	Niel René	4.6.97	Brückbauing.	21.8.44, gest.
367	Nigay Henri	30.1.93	Gastwirt	7.11.44, gest.
368	Niogret Guy	21.8.23	Kaufmann	Fr. Neudorf
369	Niogret Henri	16.2.20	"	"
370	Niogret Pierre	8.1.20	Bauer	12.9.44, gest.
371	Nobile Marcel	3.5.02	Angestellter	20.3.45, gest.
372	Nobillet Joseph	6.6.20	Triefträger	Fr. Neudorf
373 Rotspanier	Noire Alfara-Thomas	12.8.02	Koch	
374 Franz.Sch.	Noll Guy	26.1.22	Sanitater	Gusen El Steyr 24.3.
375	Nolly Joanny	10.7.96	Feldgendarm	7.12.44, gest.
376	Noris Joseph	7.8.97	Maurer	Loiblpass 17.4.
377	Le-Normand René	10.10.07	Lundarb.	" 25.8.
378	Novvack Jules	22.7.89	Restaurateur	" 22.7.
379	Noziere Michel	17.8.08	Apotheker	Munich 27.7.44
380	Obligé Fernand	28.2.83	Lehrer	21.8.44, gest.
381	Olivier Auguste	15.5.89	Eisenbahner	Fr. Neudorf 16.4.
382	Olivier Maurice	29.11.98	Buchhalter	Kullabfuhr 10.9.
383 Rotspanier	Oncius Delgado-José	1944 8.2.12	Maurer	Bahnhof
384 Franz.Sch.	Orget Maurice	13.11.18	Mechaniker	Gusen Steyr 9.5.44
385	Orillard Marcel	24.5.22	Werkzschlos.	8.5.44, gest.
386	Otternaud Charles	28.9.94	Vertreter	Graz 28.7.44
387 Rotspanier	Oubina Fernandez-Enrique	1.6.05	Elektriker	Gusen Kesser. 28.4.44
388 Franz.Sch.	Oraison Felix	6.5.11	Ziegalarb.	
389	Pache Robert	9.3.23	Eisenbahnang.	Fr. Neudorf 16.4.
390	Page Roger	29.11.22	Student	5.7.44, gest.
391	Page Geraphim	25.5.17	Arbeiter	Linz III 15.9.44
392	Pallard Joseph	27.6.08	Kesselschmied	Linz III 18.6.44
393	Papillon Louis	2.3.21	Koch	Fr. Neudorf 16.4.
394	Paratier Francois	8.6.13	Bauer	"
395	Parant Clement	6.10.97	Maurer	24.11.44, gest.
396	Parant Maurice	11.8.21	Bauer	Fr. Neudorf 16.4.

 MAUTHAUSEN**NIOGRET Guy****Naissance 21/08/1923****Matricule 60368****DÉPORTATION**

- Départ de COMPIÈGNE
- Arrivé à MAUTHAUSEN, le 25/03/1944

PARCOURS

- Affectation : WIENER NEUDORF, le 16/04/1944

 MAUTHAUSEN**NIOGRET Henri****Naissance 16/02/1920****Matricule 60369****DÉPORTATION**

- Départ de COMPIÈGNE
- Arrivé à MAUTHAUSEN, le 25/03/1944

PARCOURS

- Affectation : WIENER NEUDORF, le 16/04/1944

 MAUTHAUSEN**NIOGRET Pierre****Naissance 08/01/1920****Matricule 60370****DÉPORTATION**

- Départ de COMPIÈGNE
- Arrivé à MAUTHAUSEN, le 25/03/1944

DÉCÈS

- HARTHEIM, le 12/09/1944

PRÉCISIONS**Numéro GUSEN dans MAUTHAUSEN :**

MAUTHAUSEN



Entrée principale du camp

A la sortie de la ville, nous prenons un petit chemin creux, comme celui qui monte aux Loges. Et environ 3km après, nous débouchons sur un plateau et apercevons une forteresse: avec des murs de plus de 5 mètres de haut, dominés par places par des miradors. C'est le fameux camp de concentration de Mauthausen.

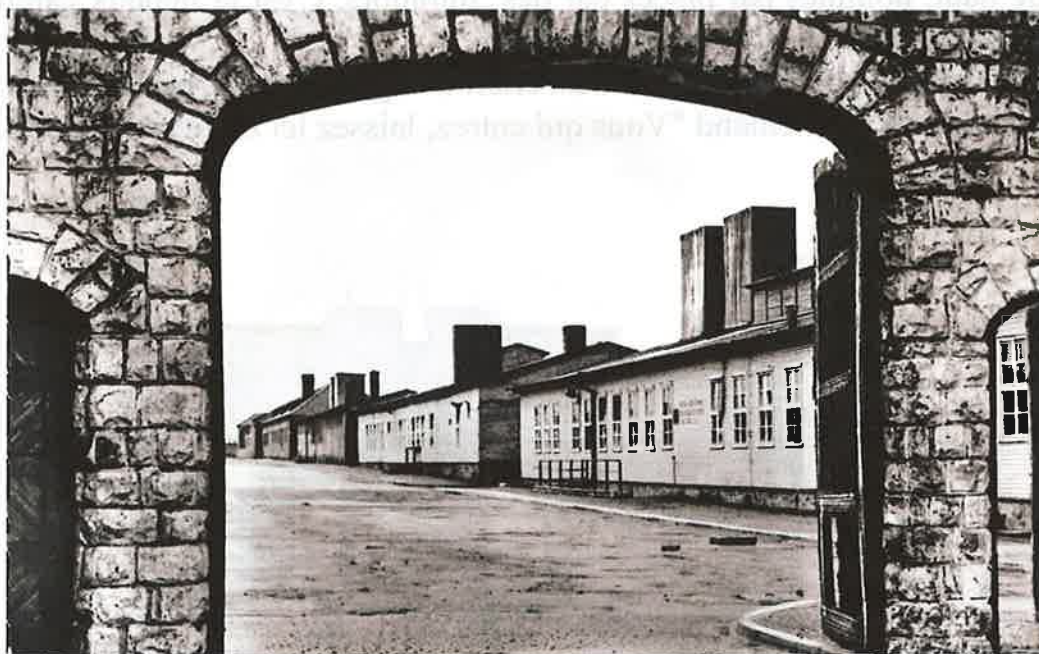
Une grande porte surmontée d'un énorme aigle hitlérien, portant une inscription en allemand "Vous qui entrez, laissez ici toute espérance."



Entrée des garages SS



A l'intérieur du camp de Mauthausen.
Prison du camp. Place d'appel. Portail central. Mur des lamentations.



Mauthausen : place d'appel et cheminées du crématoire.

Le commandant du camp nous fait un discours, en nous disant entre autre que "le travail c'est l'évasion", que "de ce camp on ne s'évade pas", que "de ce camp, il n'y a qu'une seule porte : celle que vous venez de franchir. Sachez également qu'il n'existe qu'une seule sortie", et il nous montre la cheminée du crématoire.



En rangs sur 10, nous sommes parqués derrière les cuisines. Défense de se déplacer. Les SS sont restés à l'extérieur du camp et sont avantageusement remplacés par des déportés allemands, appelés Kapos. S'ils n'ont pas d'armes, ils ont des matraques et ils savent s'en servir. Nous apprendrons vite qu'ils ont droit de vie et de mort sur nous. Ce sont eux qui sont chargés de la discipline du camp. Elle sera vite faite. Les cuisiniers, depuis les fenêtres, nous tendent des verres d'eau. Nous n'avons toujours rien bu depuis Compiègne. Tarif: une montre, ou une alliance ou une chevalière en or. Mais attention, ils ne livrent pas le verre d'eau !, il faut aller le chercher sur le rebord de la fenêtre... Et les Kapos sont là, et ils veillent.





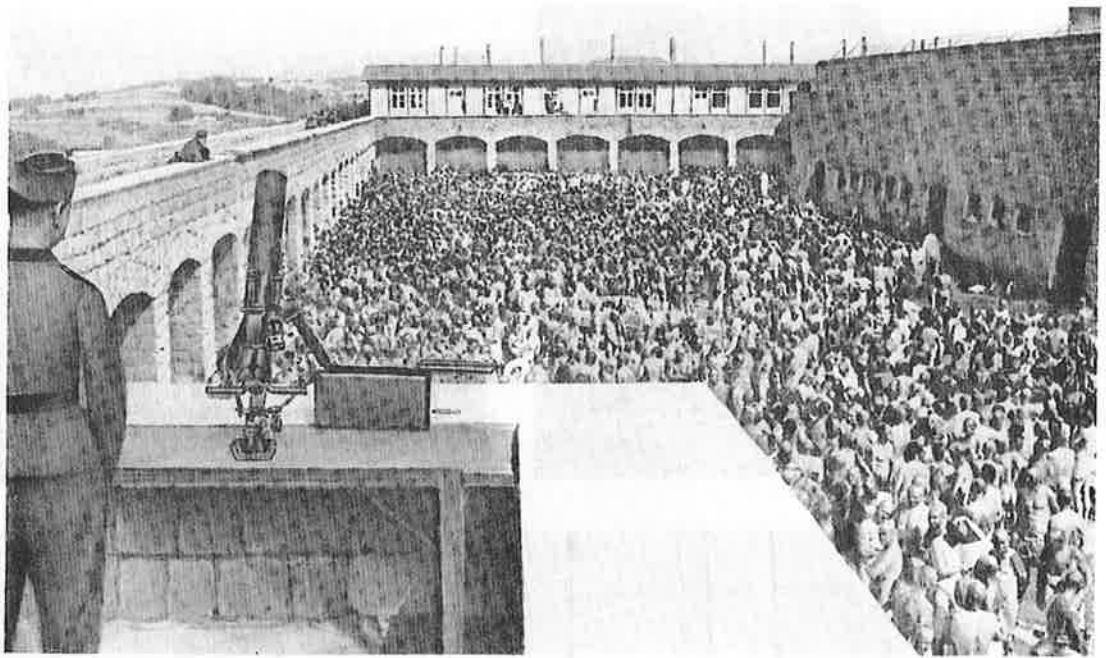
Fenêtres des cuisines

Sur le soir, direction les douches.

Première salle : tous à poil et nous déposons sur une table tout ce qui est personnel (bijoux, portefeuilles, montre, bagues, papiers, argent). A moi, il ne me reste que ma ceinture. Après une sélection faite par un toubib SS, nous entrons dans la salle des douches. Nous sommes rasés de la tête aux pieds. On ne se reconnaît pas.



Les douches et la chambre à gaz



A leur arrivée, les déportés sont parqués dans la cour des garages avant de passer à la désinfection. Cette attente durait des heures..

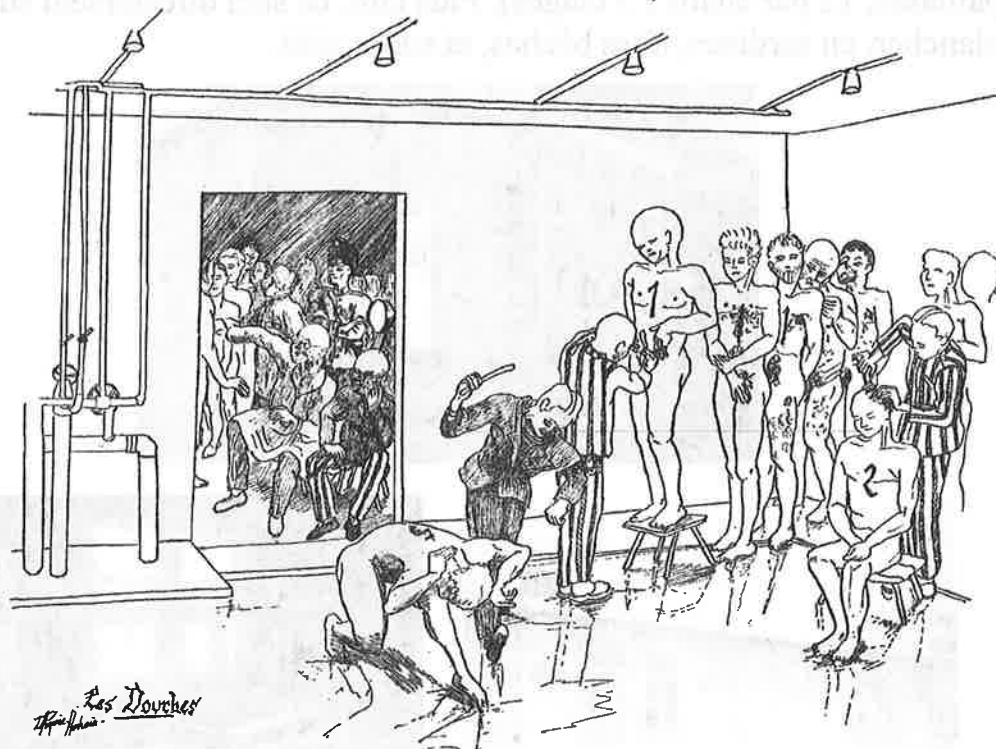
Arrivée d'un convoi russe dans la cour des garages.



La salle de douches



La salle de douches de Mauthausen où obligatoirement tous les déportés de Mauthausen ou de ses kommandos passaient à leur arrivée au camp. Avant d'entrer dans cette salle de douches, chaque déporté était dépouillé de tout ce qu'il avait. A partir de ce moment, le déporté n'était plus qu'un matricule .



Là, nous sommes rasés de la tête aux pieds et enduits au pinceau de pétrole en guise de désinfectant ; sous la douche tantôt brûlante, tantôt glacée, nous essayons quand même d'étancher notre soif.

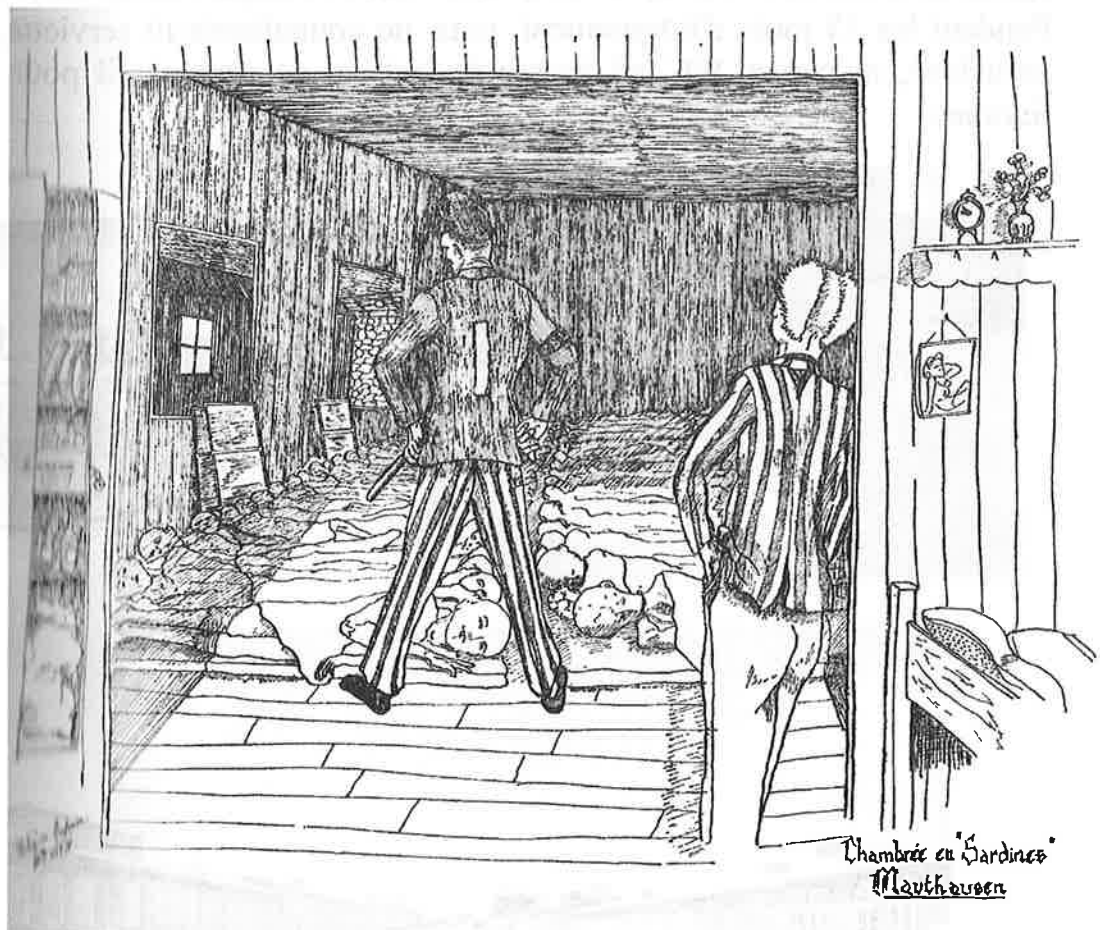
Tondus, lavés, dépouillés de tout, on nous distribue une chemise, un caleçon rayé, une paire de claquettes en bois, et on se retrouve, toujours alignés par cinq, dans l'avenue intérieure, bordée de baraques et qui servait de place d'appel.

(Daniel PIQUEE-AUDRAIN)

A la sortie, on nous remet une chemise, un caleçon et une paire de claquettes en bois. Nous traversons la place d'appel, direction le camp de quarantaine. Nous sommes environ 600 à 700 par block, qui comprend deux dortoirs (Stub A et stub B). Pour se coucher, nous sommes 4 par pailleasse, 12 par chalis (3 étages). Plus tard, ce sera directement sur le plancher, en sardines, têtes bêtes, et sur le côté.



Intérieur d'une baraque (600 hommes)



Dans la pièce, pas de lit, seulement des paillasses de faible épaisseur et distribuées le soir pour s'allonger sur le plancher. Nous nous couchons sur le côté droit, tête bêche (en sardines), tassés les uns contre les autres, nos hardes servant d'oreillers. La couverture se partageant à cinq. Le « stubedienst » prend un malin plaisir à courir sur nos corps, la stube étant dépourvue d'allée centrale.

L'hiver, les fenêtres sont retirées pour aggraver la mortalité ; malheur à celui qui est obligé de se lever la nuit : les corps se sont étirés et à son retour, il lui est impossible de récupérer sa place.

Le matin, à cinq heures, réveil ; les paillasses remplies de vermine et de poussière sont rangées. Une journée va commencer...

Daniel PIQUEE-AUDRAIN

Après le réveil vers 4h1/2, un coup d'eau sur le visage. Pas de serviette. Pendant les 15 mois d'internement, nous ne connaissons ni serviette, ni mouchoir, ni papier WC, ni brosse à dents et ce sera pareil pour les femmes.



Après, nous sommes dehors entre deux baraques, en carré de 100,10 rangées de 10, les petits devant et les grands derrière, alignés, tête nue. Les morts de la nuit sont présents aussi.

Interdiction absolue de bouger. Il faut attendre les SS, et ceci par n'importe quel temps. Ils arrivent vers les 6 heures. La place d'appel est éclairée par des projecteurs et gardée par des sentinelles perchées dans des miradors, armées de mitrailleuses



Photographie prise au cours des années 1941-1942 par les SS et rapportée en France par un camarade Espagnol qui travaillait au laboratoire de photographie (agrandissement du camp de MAUTHAUSEN auquel travaillaient 12000 Espagnols dont 2000 seulement survécurent).

Après l'appel, il nous est interdit de rentrer , jusqu'au soir, et ceci par n'importe quel temps. C'est là que Pierre, ayant contracté l'érysipèle, ira à l'infirmierie. Nous ne le reverrons plus. (Il est mort gazé au camp d'expériences du château de Harteim, et de ce camp il n'y aura aucun survivant : plus de 30 000 morts). Plus tard, j'apprendrai qu'il est passé à la chambre à gaz le 12 septembre 44.



LA CHAMBRE À GAZ
LA CHAMBRE À GAZ ÉTAIT CAMOUFLÉ AVEC DOUCHES
ET CONDUITES D'EAU EN SALLE DE BAIN. LE GAZ
CYCLON B PASSÉ À TRAVERS UN PETIT PUIT MUNI
D'UNE INSTALLATION D'ASPIRATION (LE PUIT SE
TROUVAIT À LA DROITE AU COIN). LE MANOEUVRE-
MÊME SE FAISAIT D'UNE AUTRE CHAMBRE.
LE 29 AVRIL 1945. QUELQUES JOURS AVANT LA
LIBERATION, LE PUIT D'ASPIRATION ÉTAIT DÉMOLI.



Fours crématoires

Un jour au camp de Mauthausen, en plein hiver, un convoi de prisonniers russes, environ 1500, avec leurs officiers, dont un général, furent mis tous nus, et arrosés d'eau froide toute la nuit. Le lendemain matin, il ne restait que quelques survivants. Ils seront passés à la chambre à gaz. Ces détenus ne furent pas immatriculés.



Autour du camp, d'un côté il y a un mur, environ 3 mètres de haut, et de l'autre côté, des barbelés - 4 rangées- . La première est électrifiée, interdiction de s'en approcher à moins de 20 mètres. Sinon c'est une tentative d'évasion, et la sentinelle, du haut de son mirador, fait feu avec sa mitrailleuse.



Nous restons environ 3 semaines en quarantaine. Et un matin, après l'appel, on remet à chacun de nous une tenue rayée bleue et grise. Sur le côté gauche de la chemise et à droite sur la jambe du pantalon, un numéro et un triangle rouge avec un F au centre. On nous remet aussi un calot et un bracelet en tôle avec notre numéro matricule, que nous devons porter au poignet gauche. A cet instant, je deviens l'Haftling numéro matricule 60 368. Henri matricule 60 369, Pierre 60 370. Ce numéro, on doit le dire en allemand quand on se présente devant un SS.





Ceinture : seul article que j'ai toujours conservé.

Bracelet obligatoire : fil de fer et plaque. Le bracelet en cuir a été découpé en cachette dans le dossier d'une voiture à l'usine, et la boucle provient d'une galoche

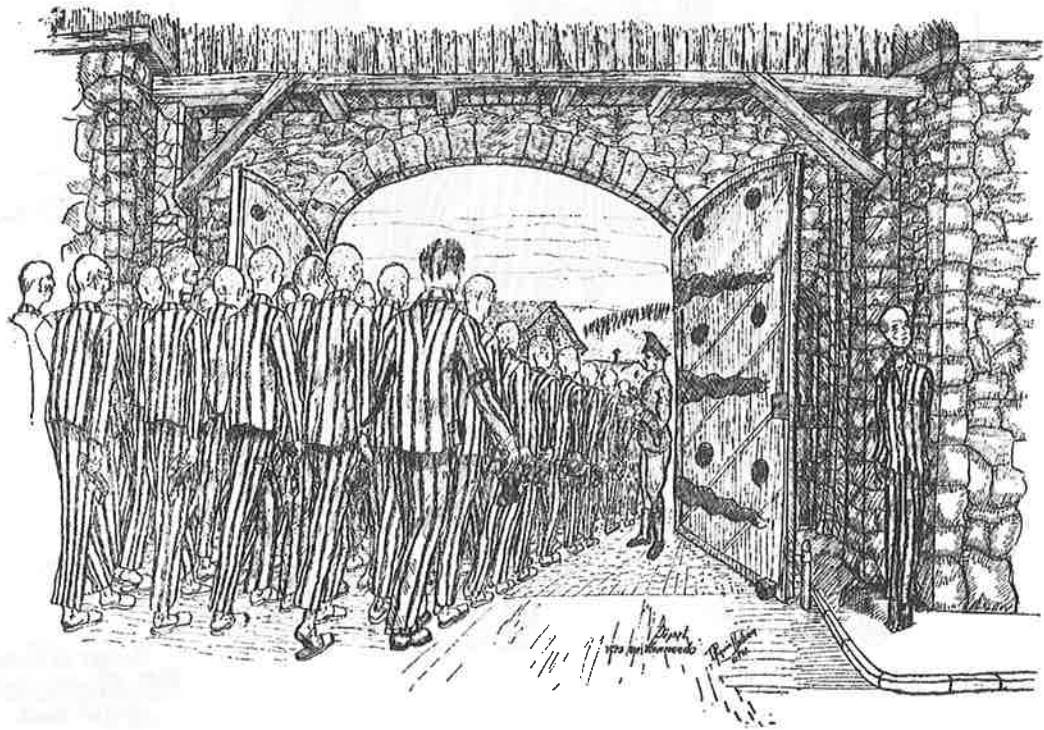
Couteau : fait à l'usine dans une lame de scie à métaux. Ce couteau a servi à partager La boule de pain avec mon frère Henri.

Boîte à cigarettes : l'usine nous donnait une cigarette par jour, en une seule fois, tous les 15 jours. Avec Henri, ça nous faisait 30 cigarettes ZORA. La première semaine, elles n'avaient aucune valeur, vu que tout le monde en avait. Par contre, la deuxième semaine, celles-ci prenaient de la valeur. Les chefs de block, les secrétaires nous les échangeaient contre de la soupe.

Ensuite, la gare, destination Wiener Neudorf, à 15 Km de Vienne. Au début, nous travaillons comme terrassiers au déblaiement des usines bombardées, des gares, des voies ferrées et des routes.

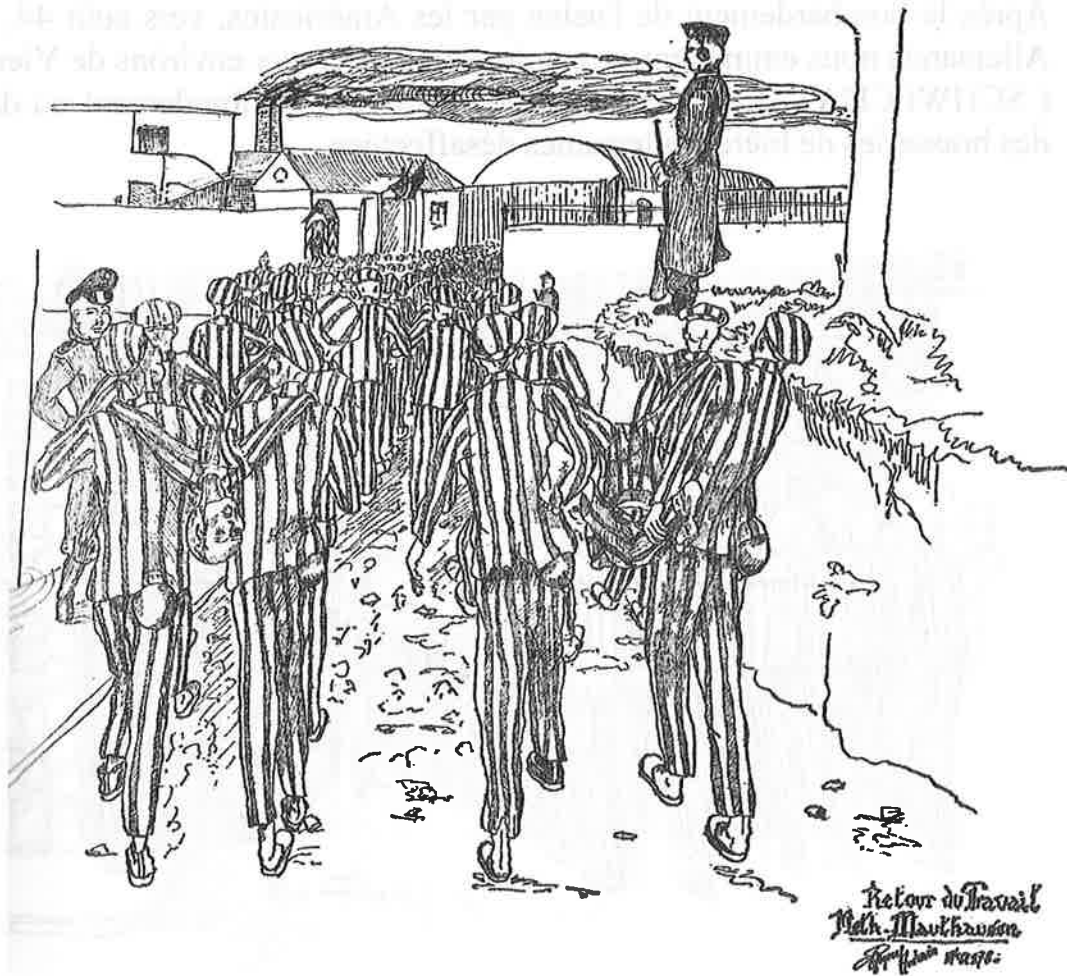
Après, nous serons affectés dans une usine d'armement et moteur d'avions (usine Hermann Goering). Pour y entrer il faut savoir lire le pied à coulisse. Un camarade nous en apporte un de l'usine et nous montre comment le lire.

Après le bombardement de l'usine par les Américains, vers août 44, les Allemands nous emmènent en camions travailler aux environs de Vienne (SCHWECHAT exactement), sur des lieux de bombardement ou dans des brasseries de bière souterraines désaffectées.



Sortie des kommandos : après avoir été rassemblés sur la place d'appel, passés en revue par les SS, par rangs de cinq, comptés, recomptés, nous faisons face à la sortie du camp. Un ordre bref et la colonne scande sa marche au rythme des semelles de bois et les bras raidis le long du corps, la tête nue, nous sommes comptés, une fois de plus en passant le corps de garde.

Daniel Piquée-Audrain



Le retour des kommandos. Les morts aussi sont ramenés au camp pour l'appel.

Un jour, voyant un coin tranquille, je m'y faufile et m'y endors. Quelle ne fut pas ma surprise au réveil : plus de bruit, plus personne, ni déporté, ni sentinelle. Ce jour-là mon frère avait été affecté dans un autre kommando. Que faire, ce n'était pas le moment de se promener dans l'usine au risque de prendre une balle par un gardien. Alors je prends mes jambes à mon cou, et cours vers la sortie de l'usine, endroit des départs des camions pour le retour au camp.

Là, l'appel ayant été fait, sur les 300 ou 400 déportés, ils s'aperçoivent qu'il en manque un. L'alerte est donnée. Pendant qu'un groupe de sentinelles gardent les déportés, l'autre groupe part à ma recherche. De loin, je vois un SS avec son chien. Je me rends à lui, et au garde-à-vous. Inutile de vous décrire la réception : coups de schlague, coups de pieds, morsures du chien.

On me fait monter dans un coin isolé d'un camion et je suis gardé par 2 sentinelles. Arrivé au camp, et toujours isolé et gardé par mes 2 sentinelles, nous traversons le camp, et allons dans la baraque du kapo. Celui-ci prend un papier et un crayon et fait un rapport - en allemand- qu'il me fait signer. Et me voici de nouveau avec mes deux gardiens, à retraverser le camp, direction le bureau du camp

Là, je remets mon papier à un secrétaire qui, après l'avoir lu, me gratifie d'une paire de gifles, en me disant en français : " Pourquoi as-tu essayé de t'évader ? ". Tout surpris, je lui dis que je n'ai jamais essayé de m'évader. " Mais pourquoi as-tu signé le rapport ?". Alors je lui explique ce qui s'est exactement passé.

Sur ces entre-faits, le commandant du camp entre dans le bureau et lit le rapport. Silence. Puis il y a une discussion entre le commandant et le secrétaire - en allemand-, donc je ne comprends rien. Mais cela a l'air sérieux. C'est que si c'est la thèse de l'évasion qui est retenue, je connais le verdict : la pendaison.

Au bout de quelques minutes, qui pour moi furent très longues, je vis le commandant ouvrir un placard et prendre une schlague. A partir de cet instant, je comprends que je viens d'échapper au pire.

Le commandant me conduit dans une pièce nue, qui avait pour tout meuble un tabouret. Il me fait poser le pantalon, coucher sur le tabouret,



. Au premier coup, il me fait comprendre que je dois les compter. Et c'est ainsi que je reçois les fünf und zwanzig (25 coups).

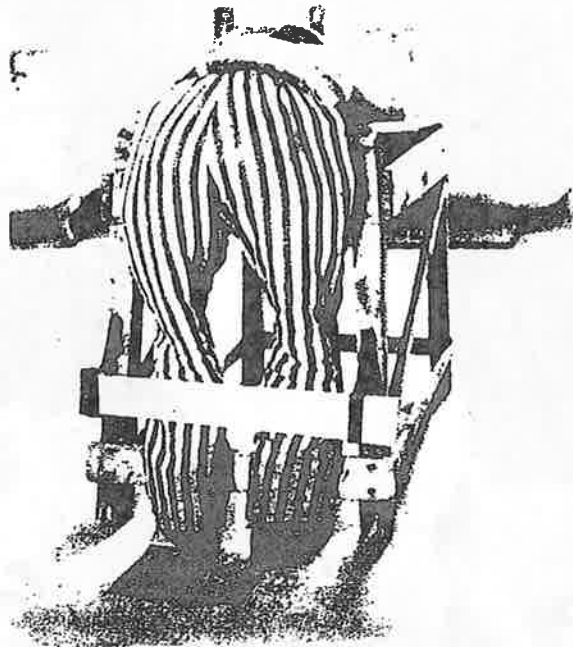
Après le dernier coup, il me fait signe de me relever et prend le revers de ma veste et me dit: " Ah, Fransouze ". Je comprends que pour moi il ne fallait pas revenir dans ce lieu. Soixante ans après, je revois toujours cet homme à la casquette à tête de mort, et soixante ans après je sais toujours compter en allemand.

De retour à la baraque, les français et mon frère avaient hâte de connaître le dénouement de cette histoire. Je leur ai fait voir mes fesses et ont tout de suite compris...

Le secrétaire de la baraque, un luxembourgeois, me fait changer de kommando dès le lendemain et je me retrouve avec des Russes, des Polonais, des Tziganes - pas un seul français- à travailler sur les voies ferrées, afin de ne pas me retrouver avec le kapo.

En effet si celui-ci avait mis le véritable motif sur son rapport, le SS responsable du kommando allait sûrement connaître le chemin du Front Russe.

Au camp, il est inadmissible qu'un détenu se repose durant le travail. Il vaut mieux pour lui un déporté mort , que rentrer au camp avec un déporté manquant à l'appel, car une évasion c'est très grave.



Körperliche Züchtigung:

(Anzahl der Schläge)		Vorschriften	Der Täter ist bereits körperlich gesüchtigt worden.	
5		Zuvor Untersuchung durch den Arzt! Schläge mit einer einseitigen Lederpeitsche kurz hintereinander vorabfolgen, dabei Schläge zählen; Entkloiden und Entblössung gewisser Körperteile streng untersagt. Der zu bestrafende darf nicht angeschmalt	an	Schläge
10	10/Sch.			
15				
20				
25				

Stempel: werden, sondern hat frei auf einer SS-Wirtschafts-Bank zu liegen. Es darf nur auf das Gesäss und die Oberschenkel geschlagen werden.

Einw. 23. Sep. 1944
2 Init. uniesorlich

Ärztliches Gutachten:

Der anseits bezeichnete Häftling wurde vor dem Vollzug der körperlichen Züchtigung von mir ärztlich untersucht.

Le règlement précise : « Se servir d'une schlague (nerf de bœuf), frapper à coups redoublés... »
Il prévoit également que le supplicié doit lui-même compter les coups en allemand.

La formation des kommandos pour le travail se fait une fois l'appel terminé.

A la porte du camp, les soldats font le maniement d'armes et chargent les mitraillettes. La garnison de SS est d'environ 5000 (1 pour 10 détenus). En rangs par 5, les kapos en tête, après être comptés, nous sortons du camp, au pas. Direction les terrassements, ou les usines, jusqu'au soir. Le soir, après 12 heures de travail, retour au camp. Nous sommes à nouveau comptés en passant la porte. Rassemblement sur l'appelplatz et attente du retour de tous les kommandos, et enfin dernier appel, éventuellement fouille. Puis les kapos nous font rentrer dans les baraques. Avant de se coucher il peut y avoir contrôle des poux.

L'hygiène :

Une douche tous les 8 ou 15 jours. Sans savon , ni serviette. Rasés une fois par semaine, avec une raie à la tondeuse ou au rasoir au milieu du crâne. (ceci pour être reconnu en cas d'évasion). Et la boule à zéro dès que les cheveux reprennent le dessus.

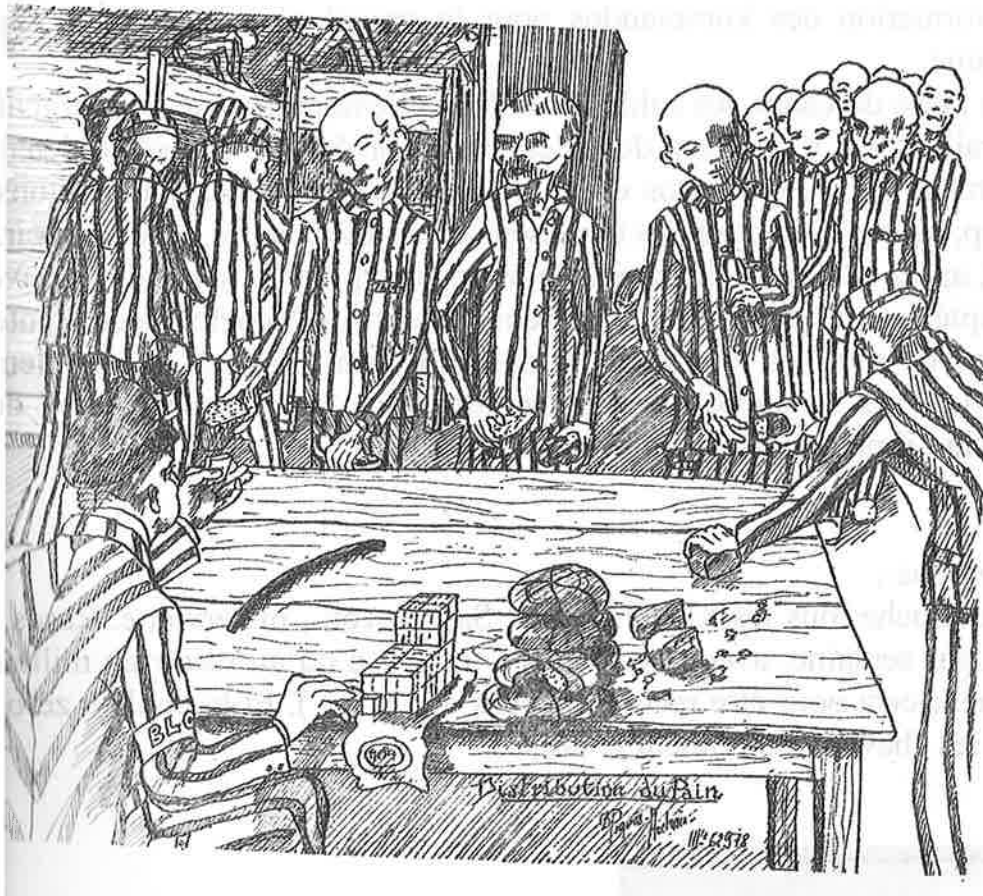


La nourriture :

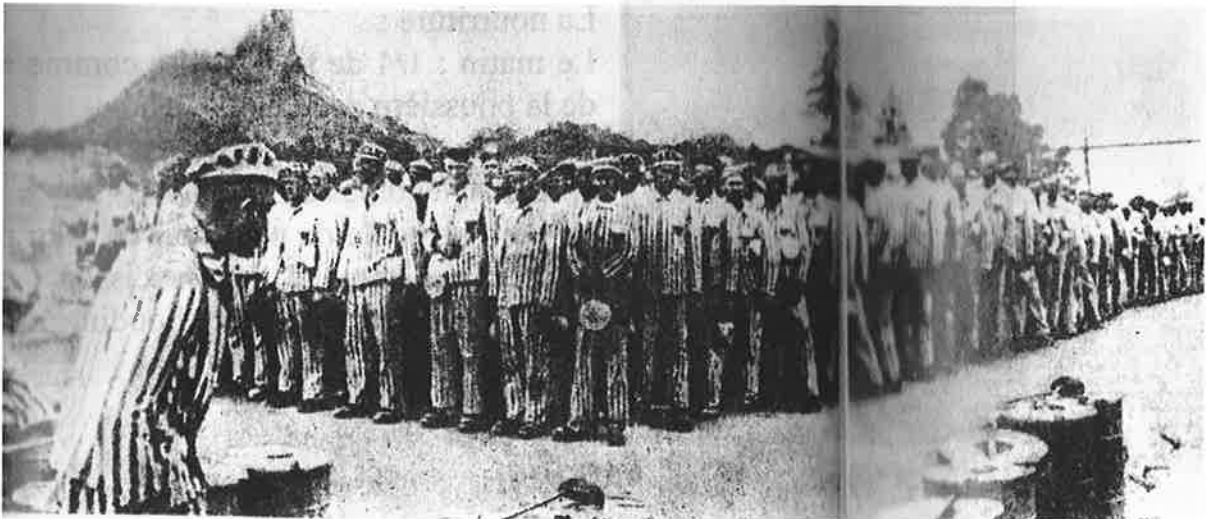
Le matin : 1/4 de tisane faite comme avec de la poussière de foin...

Le midi : 1 litre de soupe (rutabagas, épinards, légumes déshydratés)

Le soir : 1 boule de pain noir de 1 kg pour 4, avec une tranche de saucisson (sans viande) ou un bout de boudin, ou un morceau de margarine.



Distribution du pain



Distribution de la soupe

Postkarte
Carte postale

38 644-75
An

15
DEUTSCHES REICH

Empfangsort: *Pt. Charente*
Lieu de destination

Absender:
Expéditeur
Vor- und Zuname:
Nom et prénom
Wingert, Camille

Gefangenenummer:
No du prisonnier
60368 / Bl. W. N.

Lager-Bezeichnung:
Nom du camp
**LAGER MAUTHAUSEN (OBERDONAU)
DEUTSCHLAND**

Straße: *quai de la*
Rue

Land: *Charente*
Pays (Departement)

Anordnung im Schriftverkehr mit Gefangenen

1. Der Gefangene darf alle 6 Wochen einmal schreiben und Post empfangen. (Nicht mehr als 25 Worte nur persönliche Familiennachrichten.) Belegen von Briefmarken (Coupon Reponse-International) ist erlaubt.
2. Paket- und Geldsendungen sind gestattet. Belegen von Fotos verboten.

Poststelle R. I. M.
zensiert Der Lagerkommandant.

Instructions de Correspondance avec Prisonniers

1. Le prisonnier a l'autorisation d'écrire et de recevoir de la Correspondance une fois par 6 semaines. (Pas plus que 25 Mots strictement personnelle et familiale sont admis.) Il est permis d'ajouter des timbres postal (Coupons réponse International).
2. Les envois de paquets et d'argents sont permis. Il est interdit d'ajouter des Photos.

*Cher Louis: je me porte très bien et suis en
bonne santé, espère de même de vous. Espr
serez bientôt nouvelle*

*Bons baisers
Guy Wingert*

1285



HIMMLER, KALTENBRUNNER, EIGRUBER, ZIEREIS, commandant du camp et BACHMAYER, faisant une inspection du camp en janvier 41.



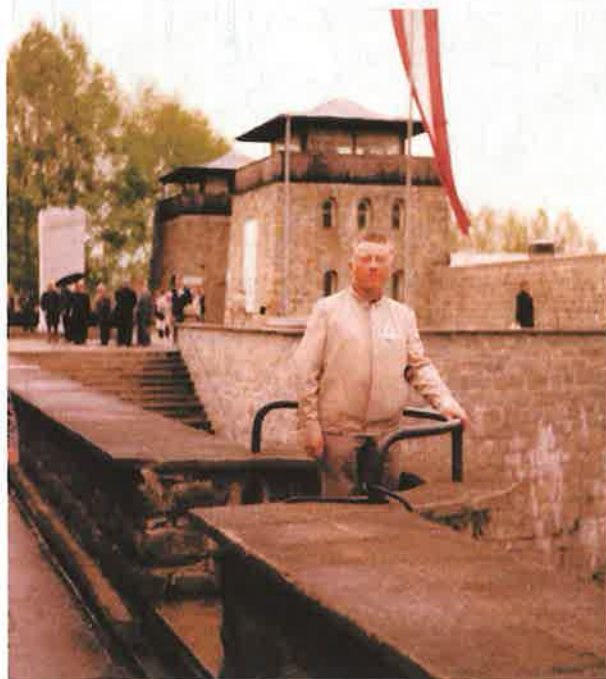
Au cours du procès de Nuremberg, les dirigeants nazis affirmèrent ne pas avoir visité le camp de Mauthausen. Voilà la preuve qu'ils mentaient puisque HIMMLER y est photographié, en bas de l'escalier de la carrière.



Le Colonel SS FRANZ ZIEREIS commandant du camp de MAUTHAUSEN et de ses Kommandos, responsable de la mort de milliers de nos camarades, pose devant l'objectif sur le lieu de ses crimes.

Cet homme de qui le fils disait dans une déposition officielle: "Mon père, le jour de mon anniversaire, fit aligner 40 détenus devant moi. Il m'arma d'un revolver, j'ai abattu ces 40 détenus l'un après l'autre, devant apprendre à tirer sur des cibles vivantes."

A la libération du camp, rattrapé lors de sa fuite, le commandant ZIEREIS fut exécuté



Lors d'un pèlerinage, je me place exactement comme le commandant du camp, F. ZIEREIS. Lui est mort, moi je suis bien vivant



Intérieur d'un Block

D'après les
1894/1895

Le 2 avril 1945, le kommando tout entier est rassemblé sur la place d'appel, on nous distribue une boule de pain et une boîte de boeuf. Et par groupes de 100, une longue colonne quitte le camp. Au même moment, au Revier (infirmerie) une terrible tragédie se déroule : les malades jugés incapables de rejoindre Mauthausen reçoivent une injection d'essence.

Aux environs de 6 heures, la colonne comprenant approximativement 2500 hommes quitte le camp de Wiener-Neudorf. Un officier à cheval ouvre la route.

Nous sommes encadrés par des SS et des éléments de la D.C.A.. Tous tiennent leurs armes sous le bras droit, le doigt sur la détente, prêts à faire feu. En queue de chaque centaine, un sous-officier SS à bicyclette, armé d'une mitrailleuse et accompagné de son chien, est chargé de supprimer tous ceux qui ont de la peine à suivre. Nous marchons pendant 12 jours. Mauthausen est atteint le 13 avril.

Chaque soir, nous couchons dans une prairie, comme du bétail. Souvent dans l'herbe mouillée et sous la pluie encore glaciale en avril. Au bout de quelques jours, notre colonne prend un aspect tragique, épouvantable. Nos tenues rayées qui ne sont plus que des haillons enveloppent de véritables squelettes vivants aux pieds sanglants. Nous mangeons des pissenlits et des escargots vivants.

Les défaillances deviennent de plus en plus nombreuses. De temps en temps un coup de feu ou une rafale de mitrailleuse met fin aux jours de l'un de nos camarades. Combien y a-t'il eu de victimes ? Peut-être 300, peut-être 400. Il m'est impossible de donner un chiffre exact. On tue partout : le long du chemin, à l'arrêt, et surtout le matin au moment de repartir. A la sortie de la ville de Steyr, mon camarade Raoul Naudet, qui marchait devant moi, est tué par un sous-officier SS pour s'être écarté d'un mètre des rangs.

Dès notre retour au camp de Mauthausen, et dans les jours qui suivent, beaucoup de déportés faisant partie de ce convoi meurent d'épuisement. Personnellement, je suis atteint de dysenterie. Heureusement que la libération du camp n'est pas loin.

Finalement, le coeur bien gros, nous repassons le grand portail du camp central, toujours surmonté de son aigle hitlérien. L'attente reprend dans un des blocks de quarantaine, qui nous avait accueilli l'année précédente.

Nous savons que cette attente ne serait plus très longue, mais nos forces déclinent et l'inquiétude nous tenaille quant à notre destin : serons-nous ou non libérés ? Et dans combien de temps ?

L'appel du soir du 4 mai se fait par un SS ivre. Il titube sur les pavés inégaux. Il n'arrive pas à compter correctement. Il a d'ailleurs abandonné son comptage. Ce n'est pas le moment de rire. Il ne termine pas son travail, signe le livre de présence et part. Ce sera le dernier appel, et la présence du dernier SS.

Le lendemain matin 5 mai, il n'y a plus de SS. Le camp est gardé par des pompiers de Vienne. Une chose que nous n'avons pas l'habitude de voir, ce sont des bouchons au bout du canon de leurs fusils. Ceux-ci ne sont sûrement pas chargés.

En fin d'après-midi de ce 5 mai, nous voyons la porte du camp s'ouvrir et une automitrailleuse américaine entrer dans le camp. Nous sommes libérés. C'est terminé. Nous sommes enfin libres. C'est la folie. Je perds mon frère Henri. Nous sortons du camp, direction les cuisines SS. Là, nous mangeons sur place (Heureusement qu'avant de partir, ils n'ont pas empoisonné la soupe, comme dans d'autres camps), j'y trouve le fils Métral. Ce sera la dernière fois que je le reverrai.

Il meurt quelques jours plus tard.



La libération du camp par les Américains . Les déportés arrachent l'aigle et la croix gammée qui surmontaient la porte des garages SS.



1945

L
O
V
E



1980

S/SGT. ALBERT J. KOSIEK
Leader 1st Platoon (23 men) Troop D
41st Cavalry Mechanized
11th Armored Division U.S. 3rd Army
Liberators Mauthausen & Gusen

In dedication of our initial entry
in both camps on May 5, 1945.

With respect and memory for those
who suffered and died at Mauthausen
and Gusen Prison Camps.

Albert J. Kosiek



Chef de la 1^{re} patrouille
(23 hommes) Troupe D

41^e Blindés

11^e Division armée US

3^e Armée

Liberateurs de Mauthausen &

Gusen

En souvenir de notre 1^{re}
entrée dans ces deux Camps
le 5 Mai 1945

Avec Respect et à la Mémoire
de ceux qui ont souffert et
sont morts à Mauthausen et Gusen

Mr. & Mrs. A. J. Kosiek
4832 N. McVicker
Chicago, Illinois 60630

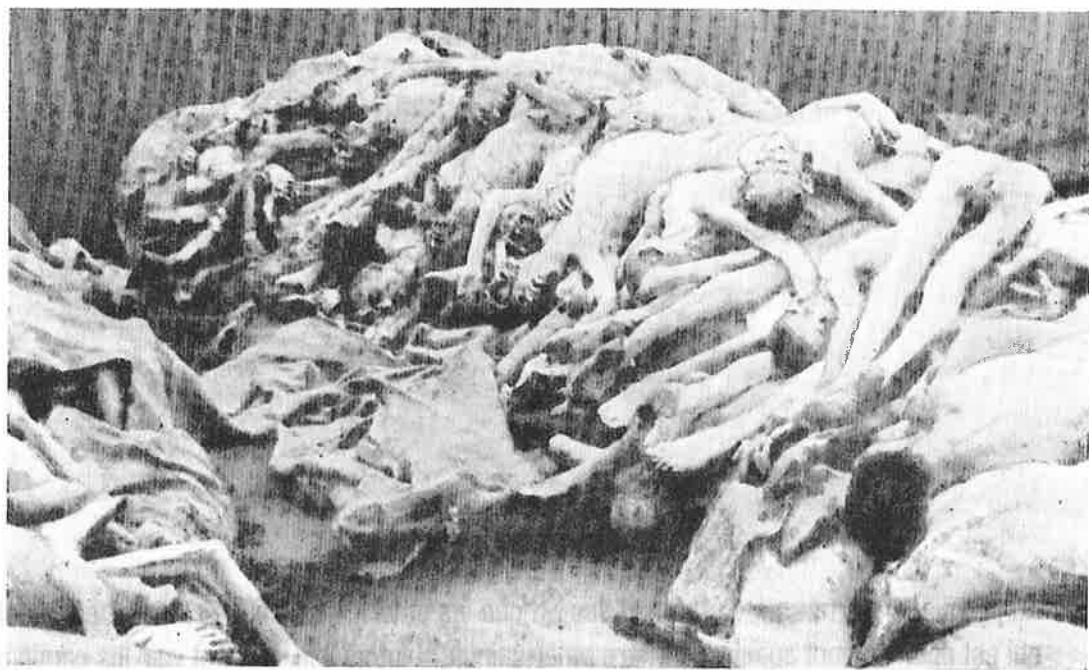
Dans le camp les règlements de compte commencent avec les Kapos que les SS ont laissés. Dans la soirée les Américains repartent et laissent la garde du camp aux déportés les plus valides. Mais le lendemain matin, c'est l'armée qui est à nouveau là : des centaines de soldats, pour eux la guerre n'est pas terminée. Ils emmènent dans le camp des prisonniers allemands, qu'ils enferment dans la salle des douches. Ils ont intérêt à ne pas trop stationner vers nous...

Nous visitons le camp, surtout les crématoires. Les pièces attenantes sont pleines de cadavres qui sont là depuis plusieurs jours, vu que les fours ont été arrêtés. Nous voyons la chambre à gaz.

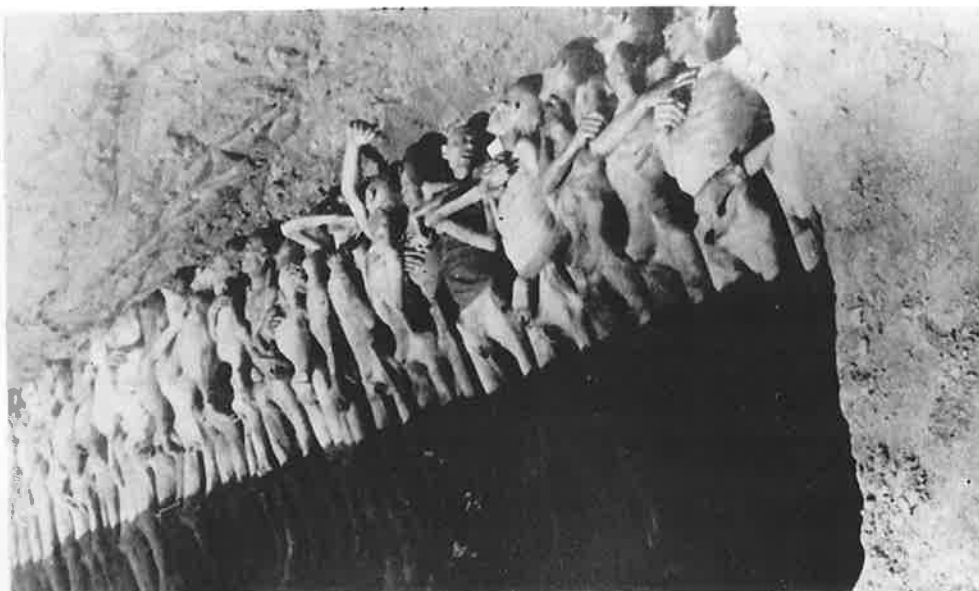
Nous sommes enfin libres, mais nous nous sentons las, vidés, sans force et sans volonté. Et une nouvelle attente commence : celle du retour. Et une question se pose en nous : allons-nous tenir jusque là ? Une compagnie américaine a pris le camp en charge, regroupé les déportés par nationalité, évacué les plus malades vers les hôpitaux voisins, fait inhumer le monceau de cadavres qui s'entassaient contre les murs du fond du camp, et que les allemands n'ont pas eu le temps d'envoyer au crématoire.



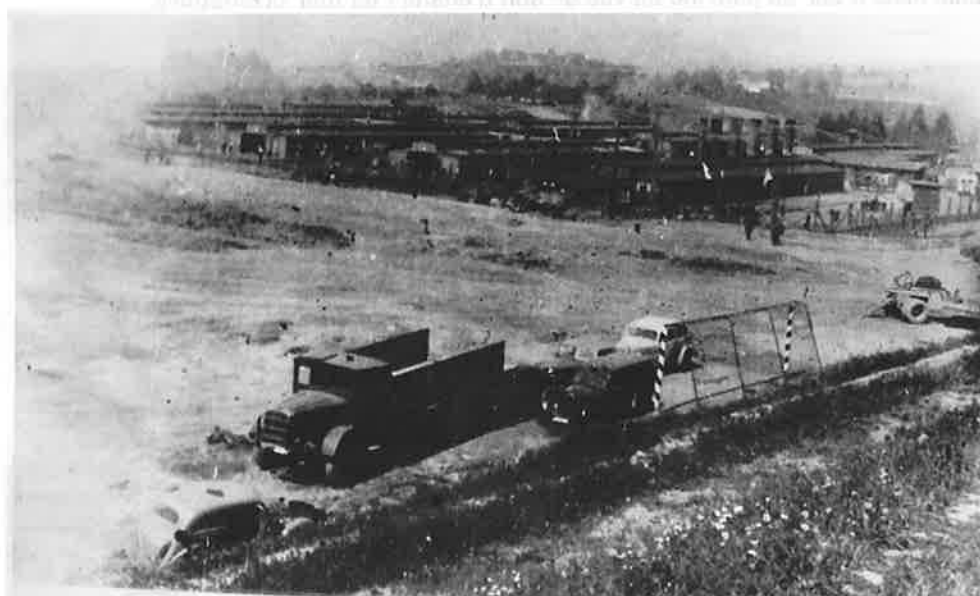
Au Revier, on vient d'annoncer la libération aux malades. Sur la gauche, un malade a déjà son matricule inscrit sur sa poitrine en vue de son transfert au four crématoire.



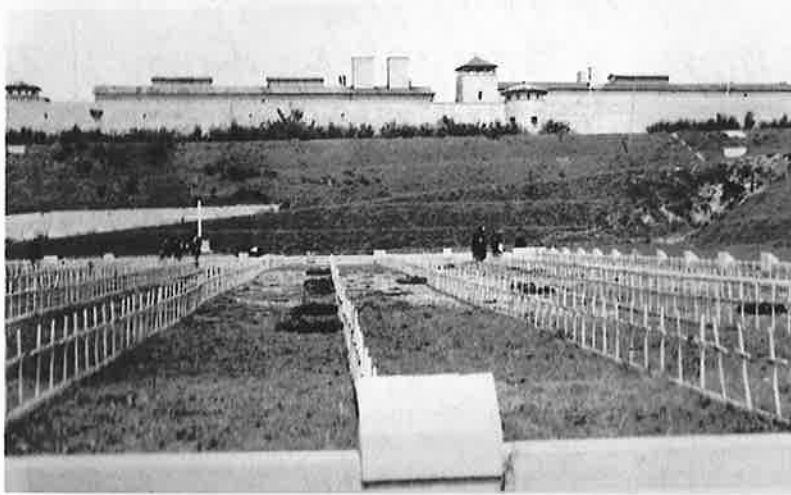
Aux jours qui suivirent la Libération du camp, les morts n'étant plus incinérés, les cadavres s'amoncellent près du revier en attendant que soient creusées les fosses communes.



Une des tranchées du cimetière de MAUTHAUSEN , dit cimetière américain, où les corps de nos camarades morts depuis la libération sont entassés.



Au premier plan, terrain de football des SS que les américains transformèrent en cimetière qui est actuellement appelé cimetière américain de Mauthausen. On peut voir les camions qui apportaient les cadavres et dans le fond, à gauche une tranchée qui est creusée par une machine américaine, à droite on aperçoit les baraques du revier.



Cimetière dit « Américain » où sont enterrés les déportés morts après la libération du camp



Un malade du Revier veut lui aussi être debout pour saluer la Libération

Dans le fond, à droite, le trop fameux block 8 du Revier de Mauthausen.

Vor dem Zukleben erst falzen und
dann nur eine Hälfte anfeuchten

11-11-11
901. 908
C 0062

an die La Poste für Mr. Auguste
de Lamoignon 41 Avenue de la République
Paris 11

La Poste

Bloc 11

Gummierung hier lösen
mit Bleistift aufrollen

Rebinder: 11-11-11
11-11-11

Tranche Postale

Geldpost



Monsieur Camille Kieffer

Lucie: Petit Département



par l'air

[Ain]

France

PAN-B Papier

Gummierung hier lösen
mit Bleistift aufrollen

Bien chers Louis

C'est enfin d'une main libre que
je vous écris cette fois, une main de Français
libre, qui n'est plus sous le joug allemand, qui
ne craint plus rien ni des coups, ni des menaces,
ni des mauvais traitements. Nous avons été sau-
vés par l'armée américaine depuis le 5 mai au
soir. Jamais je n'oublierai l'arrivée dans ce camp
de libérateurs. Ils prennent des photos et des films
sur toute cette vie de camp, ont beaucoup visité, passé
des moments agréables, ils ont ~~écrit~~ ^{écrits} de tout ce
qui se passait ici. Enfin, nous nous retirons vers tout
un groupe de la région ici en deux bonnes unités et
attendant chaque jour le moment de leur départ.
Hier soir, j'ai vu que beaucoup de camarades n'en-
tendent pas la langue, je suis ici avec Gary, Roger
Libel, une bonne équipe de Bernard dont les Revets.
Mais que les autres familles du pays ne se passent pas
trop de soucis, car ils peuvent être dans d'autres camps.
Nous ne savons pas si il en arrivera quel beau voyage.
J'espère qu'à la maison tout le monde va bien, il faudra
que Jeanne mette la main à la pâte car il y a beaucoup
que nous n'avons pas eu de gâteau. ~~Je vous~~ ^{Je vous}
Bonne nuit à tous et à la nuit. ~~Je vous~~ ^{Je vous}

C 0062
ges. gesch.
11-11-11

Vor dem Zukleben erst falzen und
dann nur eine Hälfte anfeuchten

Musée de la Poste par M. G. G. G.
Musée de la Poste par M. G. G. G.
Musée de la Poste par M. G. G. G.

Gummierung hier lösen
mit Bleistift aufrollen

Gummierung hier lösen
mit Bleistift aufrollen

Feldpost

Tranche Postale



Musée de la Poste par M. G. G. G.

Musée de la Poste par M. G. G. G.



PAN (B) Papler

- FRANCE -

Albuquerque le 14 mai

Chers parents

C'est enfin libre que nous allons pouvoir écrire
à l'encre une longue lettre. Comme vous le voyez nous
sommes plus près le camp à côté de Vienna. Nous sommes
mes revenus au point de départ, au camp de Shantouan
après avoir marché à pied et fait plus de 200 km. C'est
grâce à vous et nous y sommes arrivés, oui grâce à vous
donc nous que nous avons reçu dans un très bon
hôtel. Et enfin en vous racontera tout ceci à notre
prochaines lettres, qui j'espère ne tardera pas, car
maintenant on peut parler de l'appareil, de
la liberté. Les deux Français sont déjà partis il y
a une 15 jours. Dans ces courts jours et ça nous
tient d'habitude. Maintenant dans le camp la
police est faite par les Américains puisque ils ont
la licence américaine, alors la nourriture c'est tellement
améliorée c'est à dire 100%. Sur le pain qui fait défaut.
Tu sais maman on compte sur toi à notre retour avec
la cuisine, et on compte sur ton gamin pour la pâtisserie.
Et que le papa mette de bonnes bouteilles de vin pour
nous. Car après notre séparation ça a été un bon
moment. Et la mère est elle toujours en bonne santé et va bien.
Et j'espère toujours à la maison. Dans la nuit, est bien calme
l'été, bons baisers à tous et toute la famille. Guyl

Moulhouse, den _____

« Messieurs que par un rapide épisode dans leur fugitive
sont leur permission de se voir. Tous les soirs on se
voit que pour faire passer des notes précieuses
Il nous a renseignés par divers moyens que nous sommes
que le Gouvernement espère de tout un possible pour
le rapidement épisode de l'écrit pour tout connaître
à la permission de la loi et se sera attachant
arriver à l'heure de la fin de la loi, et nous
Il nous a renseignés par divers moyens
VIELLEFRANCE

Raum für Zeugnissstempel:

Kontrollzeichen des Blockführers:

Kontrollzeichen des Blockführers:

Absender:

Meine Anschrift:

Name: _____

geboren am: _____

Block _____

Stube _____

geboren, am _____
 Block _____

Block _____

Konzentrationslager Mathausen

Folgende Anordnungen sind beim Schriftverkehr mit Gefangenen zu beachten:

- [illegible]

Der Leserkommandant.

Mauthausen, den 11 mai 1945

A Monsieur le Général De Gaulle
Chef du Gouvernement de la République Française.

Nous,

Les 1239 Français, Condamnés politique, survivants
des camps d'extermination de Mauthausen, Gousen et
annexes du Oberdanau.

Sauvés et libérés par l'avance Américaine à la veille
de la Victoire finale des Alliés, Saisissons l'occasion de
clamer enfin au Général de Gaulle notre joie de
son triomphe, au gouvernement de la République
notre foi absolue dans la résurrection glorieuse de
la Patrie. Depuis Romainville, depuis Frene,
depuis Blois, depuis les prisons Française, depuis
Compiègne, depuis notre arrivée sur la terre
d'exil, nous avons impatiemment attendu cette journée
du 5 mai qui nous a délivrée. Animés d'une
confiance totale, nous avons tenus. Mais 80% des
notres sont tombés, épuisés et brisés par la faim
le froid, la fatigue, massacrés par les SS et leurs aides
Revolvers, corde, bâton, hache, tonneau d'eau ou
d'excréments, piétinement, gaz, déchirement par les
chiens, toutes les inventions diaboliques, toutes les
tortures furent mises en oeuvre pour nous briser.

Nous croyons sortir de l'enfer.

Nous voici délivrés, mais pas encore libres, les
conditions de notre vie matérielle s'améliorent, mais
la mort frappe encore autour de nous. Trop de camarades
affaiblis tombent encore et ne pourront être
sauvés que par un rapide retour dans leur foyer, qui
seul leur permettra de recevoir tous les soins nécessaires.
Chaque jour gagné sauvera des vies Françaises.

Nous n'insisterons pas davantage, car nous savons
que le Gouvernement usera de tout son pouvoir pour
le rapatriement rapide de ceux qui ont contribué
à la préparation de la Victoire, mais attendent
encore l'heure au sein de la Patrie retrouvée
ils engouteront toute joie.

VIVE LA FRANCE

MAUTHAUSEN

1938

1945

LE SERMENT DE MAUTHAUSEN

16 MAI 1945

" Voici ouvertes les portes d'un des camps les plus durs et les plus sanglants, celui de Mauthausen. Dans toutes les directions de l'horizon, nous retournons dans des pays libres et affranchis du fascisme.

"Les prisonniers libérés, hier encore menacés de mort par la main des bourreaux du monstrueux nazisme, remercient du fond de leur coeur les armées alliées victorieuses, pour leur libération et saluent tous les peuples à l'appel de leur liberté retrouvée.

"Le séjour de longues années dans les camps nous a convaincus de la valeur de la fraternité humaine. Fidèles à cet idéal, nous faisons le serment solidairement et d'un commun accord, de continuer la lutte contre l'impérialisme et les excitations nationalistes. Ainsi que par l'effort commun de tous les peuples, le monde fut libéré de la menace de la suprématie hitlérienne, ainsi il nous faut considérer cette liberté reconquise, comme un bien commun à tous les peuples.

"La paix et la liberté sont la garantie du bonheur des peuples et l'édification du monde sur de nouvelles bases de justice sociale et nationale est le seul chemin pour la collaboration pacifique des Etats et des peuples.

"Nous voulons, après avoir obtenu notre liberté et celle de notre nation, garder le souvenir de la solidarité internationale du camp et en tirer la leçon suivante :

"Nous suivrons un chemin commun, le chemin de la compréhension réciproque, le chemin de la collaboration à la grande oeuvre de l'édification d'un monde nouveau libre et juste pour tous.

"Nous nous souviendrons toujours des immenses sacrifices sanglants de toutes les nations qui ont permis de gagner ce monde nouveau. En souvenir de tout le sang répandu par tous les peuples, en souvenir des millions de nos frères assassinés par le fascisme nazi, nous jurons de ne jamais quitter ce chemin.

"Sur les bases sûres de la fraternité internationale, nous voulons construire le plus beau monument qu'il nous sera possible d'ériger aux soldats tombés pour la liberté :

"Le Monde de l'Homme libre !

"Nous nous adressons au monde entier par cet appel : aidez-nous en cette tâche.

"Vive la Solidarité internationale !

"Vive la Liberté ! "

Le texte français a été lu par Emile VALLEY

Le retour.

Enfin le 16 mai, nous passons une visite médicale pour savoir si nous pouvons supporter un rapatriement par avion. Celle-ci est suivie d'une abondante aspersión au D.D.T.



Ce tampon est notre billet d'avion !

Le 18 mai au matin, nous quittons Mauthausen pour l'aérodrome de Linz, à bord de G.M.C.conduits par des noirs américains roulant à tombeau ouvert. Je me suis bien demandé à ce moment-là si je n'avais pas échappé à la mort lente pour succomber dans un accident de la route sur le chemin du retour...

Arrivés sur le terrain, nous apprenons qu'il n'y a pas d'avions prévus pour nous : nous ne sommes pas des militaires. Spontanément, les prisonniers militaires français, apitoyés par notre triste état, nous cèdent leur tour, dans la ronde du pont aérien qui nous ramène au pays.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE		FICHE DE TRANSPORT		1388536	
Ministère des Prisonniers, Déportés et Réfugiés					
(26) Nom	(27) Prénoms	(28) Nom jeune fille	(29) Date naissance		
Mognot		Guig	21-8-1973		
(30) Nom, prénom, adresse de la personne chez qui vous vous rendez					
Chay Lin a Petit abergement					
(31) AVIS SERVICE SANTÉ		REGULATION			
Moyens locomotion		Date	Heure	Quart	OBSERVATIONS
D R		GARE DE DÉPART PARIS - LYON		GARE DESTINATAIRE	
		HEURE ET JOUR 20h10-20h15		GARE DÉPART	
Cette fiche donne droit, par priorité et sans paiement, au transport du rapatrié de jusqu'à sa destination définitive, par tous les moyens mis à la disposition des Services de rapatriement (à l'exception des aéroports de liaison de la S. N. C. F.). Toutefois, si le rapatrié emprunte des moyens de transport secondaires (associés, compagnies secondaires de chemin de fer, etc.), il devra acquitter le prix de sa place et inscrire au verso de cette fiche les trajets effectués et les sommes payées. Elles lui seront remboursées sur présentation de cette fiche à la Direction départementale des P.D.R. de sa résidence. NOTA - Fa cas d'arrêts intermédiaires (voir L. 202)					
				TIMBRE GARE DÉPART	

REPUBLIQUE FRANÇAISE
MINISTÈRE DES PRISONNIERS DÉPORTÉS ET RÉFUGIÉS

CARTE DE RAPATRIÉ

(1) Catégorie **DP** (2) Date d'arrivée en Allemagne **25-3-44**

(3) Dernier lieu de détention ou de travail en Allemagne **Haupthausen**

(4) Sexe **M** (5) Profession **Marchant de Bois**

(6) Nom **NIOGRET** (7) Prénoms **Guy** (8) État Civil **M**

(9) Date de naissance **21-8-1923** (10) Lieu de naissance **Petit-Abergement**

(11) Nom de la Mère **Adrienne Pampouche**

(12) Nationalité d'origine **F** (13) Nationalité **F**

(14) Date de naturalisation **1000-1943**

(15) Dernier lieu de résidence en France **Petit-Abergement**

(16) Nom et adresse de la personne chez qui vous vous rendez **Chez lui**

(17) Adresse de votre domicile **neant**

(18) Bureau de Recrutement **neant**

(19) Classe de mobilisation **1943**

(20) Position relative au mouvement de départ en Allemagne

(21) Grade

(22) Centre mobilisateur

(23) Centre mobilisateur

(24) Centre mobilisateur

(25) Centre mobilisateur

(26) Centre mobilisateur

(27) Centre mobilisateur

(28) Centre mobilisateur

(29) Centre mobilisateur

(30) Centre mobilisateur

(31) Centre mobilisateur

(32) Centre mobilisateur

(33) Centre mobilisateur

(34) Centre mobilisateur

(35) Centre mobilisateur

(36) Centre mobilisateur

(37) Centre mobilisateur

(38) Centre mobilisateur

(39) Centre mobilisateur

(40) Centre mobilisateur

(41) Centre mobilisateur

(42) Centre mobilisateur

(43) Centre mobilisateur

(44) Centre mobilisateur

(45) Centre mobilisateur

(46) Centre mobilisateur

(47) Centre mobilisateur

(48) Centre mobilisateur

(49) Centre mobilisateur

(50) Centre mobilisateur

(51) Centre mobilisateur

(52) Centre mobilisateur

(53) Centre mobilisateur

(54) Centre mobilisateur

(55) Centre mobilisateur

(56) Centre mobilisateur

(57) Centre mobilisateur

(58) Centre mobilisateur

(59) Centre mobilisateur

(60) Centre mobilisateur

(61) Centre mobilisateur

(62) Centre mobilisateur

(63) Centre mobilisateur

(64) Centre mobilisateur

(65) Centre mobilisateur

(66) Centre mobilisateur

(67) Centre mobilisateur

(68) Centre mobilisateur

(69) Centre mobilisateur

(70) Centre mobilisateur

(71) Centre mobilisateur

(72) Centre mobilisateur

(73) Centre mobilisateur

(74) Centre mobilisateur

(75) Centre mobilisateur

(76) Centre mobilisateur

(77) Centre mobilisateur

(78) Centre mobilisateur

(79) Centre mobilisateur

(80) Centre mobilisateur

(81) Centre mobilisateur

(82) Centre mobilisateur

(83) Centre mobilisateur

(84) Centre mobilisateur

(85) Centre mobilisateur

(86) Centre mobilisateur

(87) Centre mobilisateur

(88) Centre mobilisateur

(89) Centre mobilisateur

(90) Centre mobilisateur

(91) Centre mobilisateur

(92) Centre mobilisateur

(93) Centre mobilisateur

(94) Centre mobilisateur

(95) Centre mobilisateur

(96) Centre mobilisateur

(97) Centre mobilisateur

(98) Centre mobilisateur

(99) Centre mobilisateur

(100) Centre mobilisateur

REPUBLIQUE FRANÇAISE
Ministère des Prisonniers, Déportés et Réfugiés

REÇU

(1) Nom **NIOGRET** (2) Prénoms **Guy** (3) Date de naissance **21-8-1923**

(4) Nom jeune fille

(5) Adresse de la personne chez qui vous vous rendez **Chez lui a Petit-Abergement**

(6) Adresse de votre domicile **P. L.**

Certifie avoir déposé :

Certifie avoir reçu :

Signature de l'intermédiaire :

TICKETS

VÊTEMENTS

DIVERS



Le soir même, nous prendrons un train, direction Lyon, le Centre Lumière. Puis direction Bourg en Bresse. Là, la cousine Pélican et sa fille Noëlle nous attendent et nous emmènent chez elles. Après un coup de fil aux parents, le papa viendra nous chercher en voiture. Tout le village est là, pour nous accueillir avec des fleurs, et aussi des larmes. La tatan Cécile pleure : son Pierre n'est pas avec nous. Que lui dire... Nous apprendrons quelques jours plus tard que celui-ci a été gazé au mois de septembre 44 au château d'Hartheim, kommando de Mauthausen, camp d'expériences, aucun survivant...



Pierre : photo prise un an avant sa déportation et sa disparition au château d'HARTHEIM ;



Le château d'Hartheim duquel aucun déporté ne revint vivant. Dans ce lieu d'expériences des dizaines de milliers de déportés passèrent au four crématoire, que les SS détruisirent deux mois avant la libération du camp de Mauthausen .

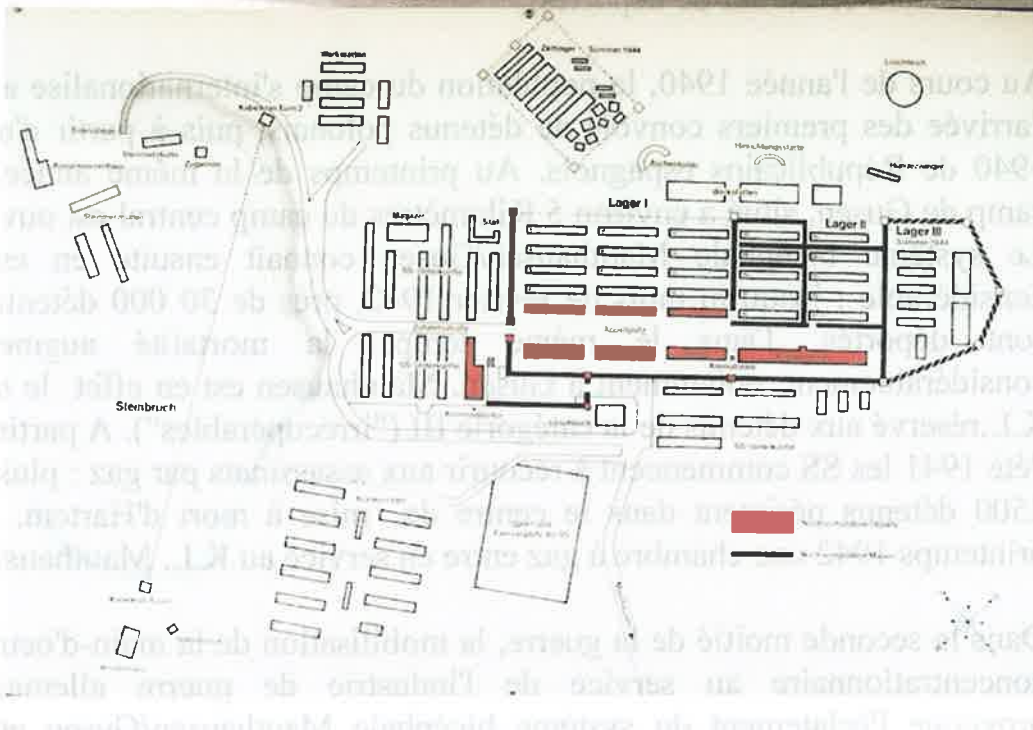
LE K.L. MAUTHAUSEN

Le K.L. Mauthausen, situé en Autriche annexée, a été construit sur une colline dominant le Danube, à une vingtaine de kilomètres en aval de la ville de Linz. Il se présente sous l'aspect d'une forteresse imprenable avec son mur d'enceinte en granit et ses chemins de ronde, ses tours de guet et ses meurtrières.

Ouvert au mois d'août 1938, peu après l'Anschluss, comme une simple annexe du K.L. Dachau, à proximité immédiate de la carrière du Wiener Graben, le camp est occupé au départ par des détenus allemands et autrichiens, dont le nombre ne dépasse pas le millier à la fin de l'année 1938. Il connaît ensuite un premier essor à l'automne 1939 avec l'arrivée de plusieurs centaines de déportés.

Au cours de l'année 1940, la population du camp s'internationalise avec l'arrivée des premiers convois de détenus polonais, puis à partir d'août 1940 de Républicains espagnols. Au printemps de la même année, le camp de Gusen, situé à environ 5 Kilomètres du camp central est ouvert. Le système bicéphale Mauthausen/Gusen connaît ensuite un essor considérable : jusqu'au mois de février 1942, près de 30 000 détenus y sont déportés. Dans le même temps, la mortalité augmente considérablement, notamment à Gusen. Mauthausen est en effet le seul K.L. réservé aux détenus de la catégorie III ("irrécupérables"). A partir de l'été 1941 les SS commencent à recourir aux assassinats par gaz : plus de 2500 détenus périssent dans le centre de mise à mort d'Hartem. Au printemps 1942 une chambre à gaz entre en service au K.L. Mauthausen.

Dans la seconde moitié de la guerre, la mobilisation de la main-d'oeuvre concentrationnaire au service de l'industrie de guerre allemande provoque l'éclosion du système bicéphale Mauthausen/Gusen et la construction d'un réseau de plus de 60 kommandos extérieurs. Quatre grands kommandos extérieurs, tous souterrains, drainent la majeure partie des effectifs : Loibl-Pass, (tunnel routier), Ebensee (usine d'essence synthétique et d'armement), Gusen (armement et aéronautique), Melk (usine de roulements à billes). 85 000 hommes sont déportés au K.L. Mauthausen en 1943 et 1944. De 15 000 détenus au mois de mars 1943,



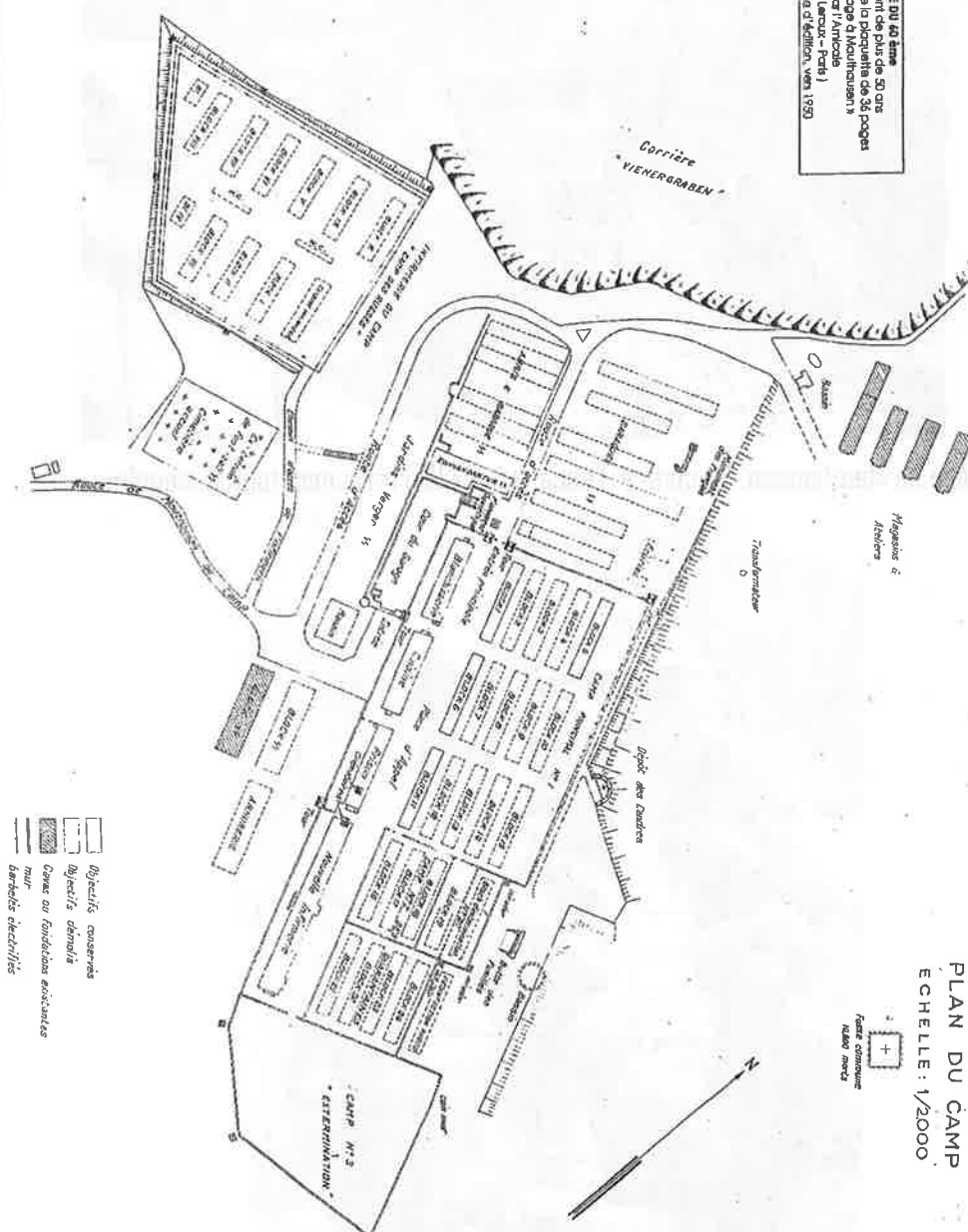


Carrière de Mauthausen. Au centre, l'escalier aux 186 marches, toutes inégales.



Les déportés doivent tirer les wagons contenant le granit qui servira à la construction du camp.

VOYAGE DU 40ème
Document de plus de 50 ans
Brevet de la plaquette de 36 pages
« Patrimoine à Moulins »
publié par l'Anecdote
(10 rue Larcq - Paris)
Sont dotés d'édition, vers 1930



PLAN DU CAMP
ECHELLE: 1/2000

la population du camp passe à plus de 25 000 à la fin de l'année 1943, à 30 000 au mois de mars 1944, à plus de 50 000 en juillet 1944, à plus de 70 000 en décembre 1944, et enfin, à plus de 80 000 au mois de février 1945. La mortalité reste élevée et nécessite l'apport continu de nouveaux détenus. Les opérations de gazage des détenus "inaptes au travail" se poursuivent et coûtent la vie à plus de 3 500 déportés.

L'automne 1944 marque le début d'un nouvel essor de la mortalité : le climat, le creusement de galeries souterraines dans les kommandos extérieurs afin d'y abriter la production d'armement, l'engorgement du camp central à partir de janvier 1945, en raison de l'afflux de convois d'évacuation venant du K.L. Auschwitz, la poursuite de la pratique des assassinats par gaz en sont à l'origine. Plus de 45 000 détenus seraient ainsi décédés durant l'hiver 1944-1945 et le printemps 1945.

Au total, plus de 200 000 hommes et femmes ont été détenus au K.L.Mauthausen ou dans ses kommandos extérieurs et le nombre de morts est estimé à 120 000.

Plusieurs milliers de Français et de Françaises ont été détenus au K.L.Mauthausen. Parmi eux, environ 4 700 d'entre eux sont arrivés par transports depuis Compiègne-Royallieu : les deux premiers partent le 16 et 20 avril 1943 avec chacun environ 1 000 hommes; le troisième, le 22 mars 1944 avec plus de 1 200 hommes; le dernier, enfin, le 6 avril 1944, avec 1 500 hommes environ.

Outre les détenus transférés à Mauthausen depuis les autres camps, on en trouve plus de 500 partis de France mais qui ont d'abord transité par le camp de Neue Bremm, à Sarrebruck, alors qu'au moins une centaine de déportés français ont été internés au K.L.Mauthausen après une arrestation sur le territoire du III^e Reich.

Les kommandos du K.L.Mauthausen situés dans l'agglomération viennoise et dans le Gau du Niederdonau sont évacués devant l'avance de l'Armée Rouge dans la première moitié du mois d'avril 1945, mais la majeure partie des détenus de ces kommandos avait été transférée auparavant vers le camp central et vers Ebensee avec des fortunes diverses. Les derniers jours précédant l'arrivée des éléments avancés de la III^e Armée Américaine (5 et 6 mai 1945) sont marqués par une mortalité effroyable.



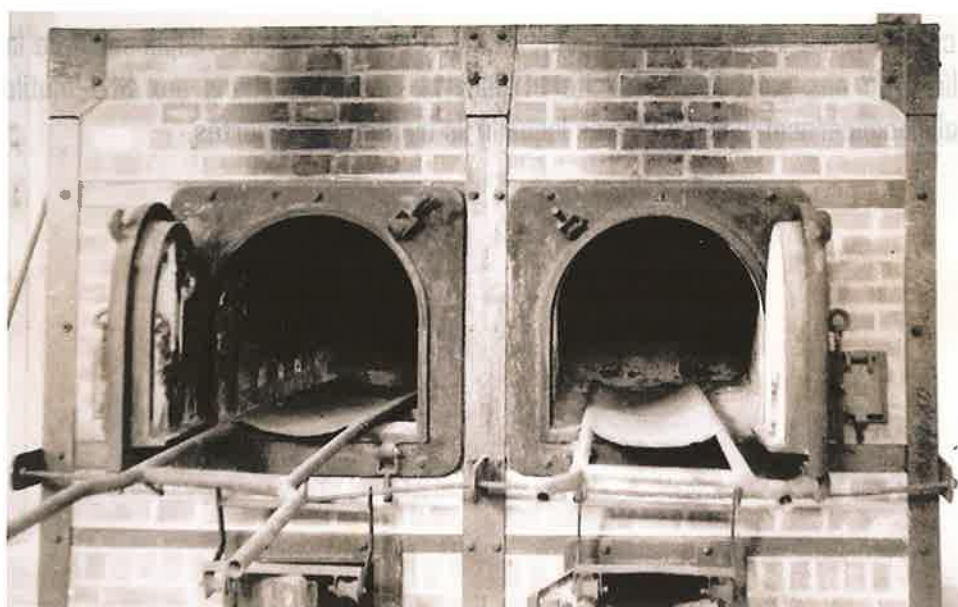
les garages SS



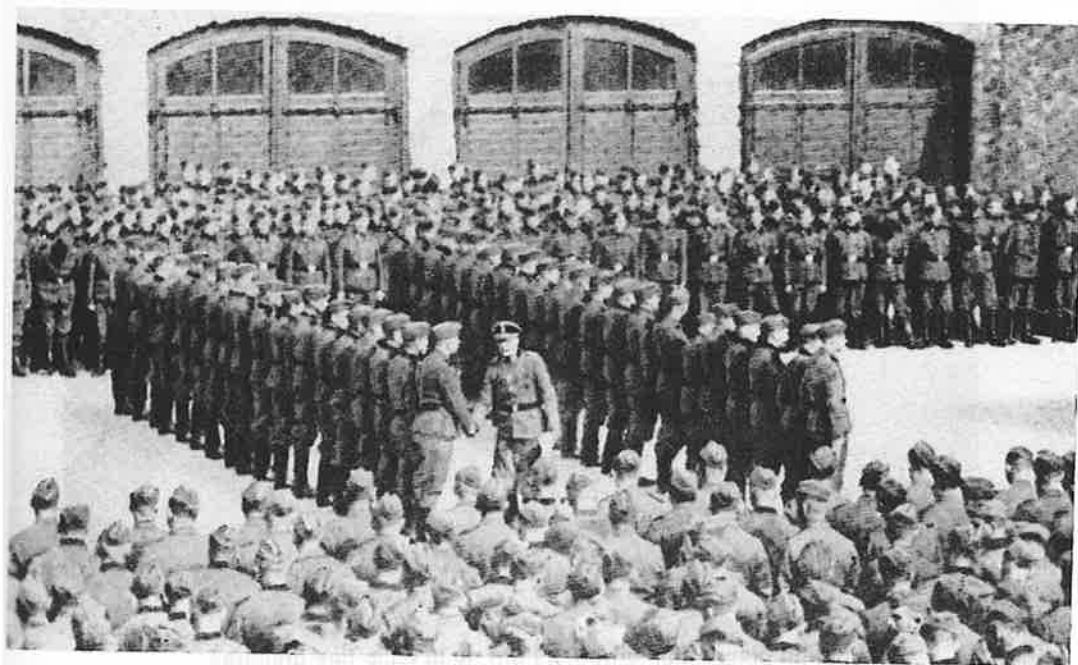
La piscine des SS



La table de dissection, située à côté de la salle des douches



Les fours crématoires



Le colonel Franz ZIEREIS, commandant du camp de Mauthausen, responsable de la mort de milliers de nos camarades, félicite et décerne des décorations aux SS.—inutile de dire qu'elles concernent la cruauté avec laquelle ils traitent les déportés.



Documentaire Mauthausen

Monsieur et Madame FAIVRE de BRENOU, à leur retour
de déportation



Henri Nioquet Guy Nioquet
Geneviève DE GAULLE-ANTHONIOZ vient rendre visite à un groupe de déportés en
convalescence à DIVONNE.

La Grande Epreuve

Compagnons de Déportation,
Nous pensons à vous en ce jour,
Enfin votre Libération,
Achevait un triste séjour.

Martyrs de toutes les Nations,
Juifs, Chrétiens ou libres-penseurs,
Humains de toutes Confessions,
Vous méritez tous les honneurs.

Résistants, ces héros de l'Ombre,
Ont subi cette tragédie,
Déportés, ignorant le nombre,
De ceux qui ont perdu la Vie.

Que les noms des sinistres Camps,
Restent bien gravés en nos Cœurs,
Que l'on se souvienne longtemps,
Des Victimes de ces horreurs.

Soixante années se sont passées,
Et tant de peuples sont en guerre,
Tant de Nations sont opprimées,
Luttant pour vivre en Paix sur Terre.

Il est un devoir de mémoire,
C'est de faire connaître aux Enfants,
Cette triste page d'histoire,
Pour qu'ils vivent libres et confiants.

27 janvier 2005

Bernard TOUILLON



Pèlerinage à Mauthausen en mai 1975.

1er rang, de gauche à droite :

Albert Ravot - Henri Niogret - Guy Niogret - Marcien Ravot - Joannès Gesler.

Derrière : Joannès Pelisson - un déporté d'Oyonnax



Quelques mois après notre retour

Devant :Ninan Perret,Johannès Gesler,moi

Derrière : Henri, Marcel Collet, André Travail (notre chauffeur)

Lorsque tu es rentré

Lorsqu tu es rentré
Tu n'as pas pu pleurer ,
Ton cœur était trop sec
Et tes tourments trop vifs ,
Pourtant
Tu n'étais plus captif.

Tes cheveux étaient ras
Tes yeux si creux
Percés jusqu'aux abîmes ,
Et ton ventre douloureux
Frémissant
A chaque goutte de sang .

Ton corps usés jusqu'à la corde
Et tes pensées exacerbées ,
Tu étais tout cela
Lorsque tu es rentré.

Lorsque tu es rentré
Les autres t'expliquaient
En de savants messages ,
Ce qu'étaient tes combats
Ce qu'étaient les carnages.

Et leurs péroraisons
Aussi vides que leurs hommages ,
Lorsque tu es rentré
Il n'y avait plus d'image
Pour toi,
Plus d'air, plus de sourire,
Plus de terre
Plus de surprise
Rien qu'un peu de chair
Et combien pétrifiée .

Lorsque tu es rentré
Souviens toi ,
Les promesses
Les discours
Les questions
Les honneurs
A perdre la raison.

Lorsque tu es rentré
Tu n'as pas pu pleurer ,
Ta mère n'était plus là
Pour te comprendre
Et pour te consoler.

Lorsque tu es rentré ,
Tu respirais encore
C'est vrai
Mais cela suffisait-il
Après tout?

Personne n'a jamais su
Que tu portais ce mal irréparable
Imprimé tout au long
De la nuit ,
Cette nuit où la peur
Et la mort
Avaient fleuri ton corps.

Lorsque tu es rentré
Il fallait réapprendre
A marcher
A manger
A dormir
A aimer
A sourire.

Alors?
Regarde le
Pense à lui;
Et qu'il n'ignore jamais ton passé.

André Migdal : Arrêté à 16 ans et demi fin janvier 1941, avec ses deux frères. Prison de la Santé, puis Fresnes. Condamné par la cour martiale; Camps de Pithivier, Chateaubriand, Voves, Compiègne. Déporté au camp de concentration de Neuengamme en mai 1944. Libéré en baie de Lübeck le 3 mai 1945, rapatrié fin juin 1945.
Les parents et les deux frères sont morts en déportation, le père et le grand-père de sa femme ont été fusillés au Mont Valérien

Ce jourd'hui deux juillet mil neuf cent quarante six à huit heures,

Nous soussignés COTTAZ Gabriel
et ODEMARD Gaston

N° 185 du
2-7-1946

PROCES-VERBAL
de

Renseignements
à la demande de
pension par
NIOGRET, Guy
Dt au Petit-Aber-
gement. (ain)

I° Expédition.

gendarme à la résidence de BRENOD, département de l'Ain, revêtus de notre uniforme et conformément aux ordres de nos chefs en visite de commune au PETIT-ABERGEMENT (Ain) et agissant en vertu d'une demande d'enquête de Monsieur le Préfet de l'Ain (office départemental des victimes civiles de la Guerre) N° 5933 en date du 18 juin 1946, à nous transmise par notre Commandant de Section le 25-6-1946, en vue de recueillir la déposition des témoins ci-après cités par le postulant, avons reçu les déclarations suivantes:

1°- de Mr POGGIOLI Abel, 30 ans, cantonnier au PETIT-ABERGEMENT (ain)
NIOGRET Guy a été avec moi au camp de Mauthausen du 8-2-44 au 19-5-45

Dans les derniers jours du mois d'Avril il a été très malade et était atteint de violente dysenterie, il ne pouvait plus manger.

De plus les mauvais traitements dont nous étions coutumiers n'ont pas contribué à lui rendre la santé.

Lecture faite, persiste et signe.

2°/ Mr RAVOT Alfred, 43 ans scieur, demeurant à BRENOD (Ain)
J'ai été déporté au camp de Mauthausen avec NIOGRET Guy 8-2-1944 au 19-5-1945.

Celui-ci était très malade dans le courant de la 2ème quinzaine d'avril 1945, il ne mangeait et ne salivait plus. Ses camarades le considéraient comme perdu car il était complètement épuisé. Comme tout le monde NIOGRET a souffert des coups et mauvais traitements.

Ce sont toutes les précisions que je puis donner.

Lecture faite, persiste et signe.

3°- Mr RAVOT Albert, 36 ans, scieur à BRENOD (ain) -
J'ai été camarade de captivité, au camp de Mauthausen, de NIOGRET Guy du 8-2-44 au 19-5-45

Celui-ci a été très malade dans les derniers jours d'avril 1945. Il était atteint de dysenterie et ne mangeait plus du tout. A cette époque je le croyais perdu.

De plus il a beaucoup souffert des coups et mauvais traitements infligés à tous.

Lecture faite, persiste et signe.

NIOGRET Guy n'a jamais collaboré et n'a jamais travaillé contre la résistance.

Deux expéditions destinées, la première à Monsieur le Préfet de l'Ain (Office Départemental de l'Ain des mutilés), combattants victimes de la guerre et pupilles de la nation) à BOURG, la deuxième aux archives.

Nous transmettons la première expédition à la brigade de Champagne qui transmettra à celle de Bellegarde pour audition des témoins les concernant.

Fait et clos à BRENOD les jours, mois et an que d'autre part.

signature illisible

Pour copie conforme
Le Directeur Départemental

Fait et clos à Nantua, le 12 juillet 1946
signatures illisibles

REPUBLIQUE FRANÇAISE N° 11.69.0134

CARTE DE DÉPORTÉ POLITIQUE

DÉLIVRÉE PAR LE MINISTRE DES ANCIENS COMBATTANTS ET VICTIMES DE LA GUERRE.

TITULAIRE **NIOGRET** *Guy*

Né le *21 Août 1923* au *Petit Abergement*
Domicile *Petit Abergement (Ain)*
Interne du *7 Février 1944* au *20 Mars 1944*
Déporté du *21 Mars 1944* au *18 Mai 1945*
Carte établie le *25 Août 1953*

Le Titulaire,
Pour le Ministère et par délégation,
Le Délégué interdépartemental,



Carte d'Adhérent N° *768*

NOM **NIOGRET**

Prénoms *Guy*

Né le *21/8/1923*
à *Petit Abergement (Ain)*

Profession *Informé*

Adresse *Petit Abergement Ain*

Arrêté le *8/2/44*
A *Petit Abergement Ain*
Prisons *Mauthausen, Compiègne*
Déporté le *8/2/44*
Kommando *Mauthausen*
Matricule *60368*

Le Titulaire :

Engagement en
Union de Solidarité :

MAUTHAUSEN 1947

MAUTHAUSEN 1948

MAUTHAUSEN 1949

Le Président *avey*

Le Secrétaire *Le Nio*



GENDARMERIE-NATIONALE

-1-1-1-1-1-1-1-1-1-1-

Compagnie de
1^{er} AIN

Section de
NANTUA

Brigade de
Bellegarde

N° 694 du
16/7/1944

PROCES-VERBAL
de
Renseignements
Affaire NIOGRET
Audition de PERNIN
Roger demeurant à
ARLOD (Ain)

I Expédition.

De jourd'hui Quinze juillet mil neuf cent quarante
six à vingt heures,

Nous soussignés, Vincent Falquet, Marius,
M.D.L. Chef et Bratschi Charles
gendarmes à la résidence de BELLEGARDE, département de
l'Ain, revêtus de notre uniforme et conformément
aux ordres de nos chefs, en visite de commune à Coupy,
Arlod et Bellegarde, agissant en vertu d'une note de
Monsieur le Prefet de l'Ain en date du 18 Juin 1944
(Transmission Section du 25 Juillet 1946 de la Brigade
de Nantua, relatif à une demande de Pension d'invalidité
au titre de la loi sur les Victimes Civiles de la Guerre
faite par M. NIOGRET Guy actuellement en traitement à
HAUTEVILLE pour maladie contractée au cours de sa déportation
en Allemagne, nous prescrivant de recueillir la déposition
de M. PERNIN Roger se rapportant aux fait invoqués-
Nous sommes rendus au domicile du témoin cité qui nous
à déclaré:

(Je me nomme PERNIN Roger 24 ans, Electricien demeurant
à ARLOD (Ain)

Courant Février 1944, Jeme trouvais, chez mes parents
au Petit-Abergement, j'ai été ramassé par les troupes
Allemandes en opération dans le secteur étant réfractaire
S.T.O. J'ai été dirigé sur le Fort-Montlic à LYON, ou j'ai
retruvé mon camarade NIOGRET Guy lequel avait été pris
près de RUFFIEU.

Le 27 Mars nous avons été dirigés sur le camp de MAU-
THAUSEN avec diverses personnes en provenance de BRENOT
notamment les Frères RAVOT. Dans ce camp, mes camarades
comme moi nous avons subi tout ce qu'un homme peut subir
ao mal. Un certain jour, mon camarade NIOGRET sous prétexte
d'évasion a subi un traitement odieux, recevant 25 coups de
"Schalg". Depuis ce jour il n'a cessé de se plaindre et à
déprimait.

Un mois environ avant la libération, mon camarade
NIOGRET a été atteint de dysenterie, toussait et souffrait
d'une respiration difficile. Il était à un tel point que
tous nous le croyions perdu.

Courant Mai, NIOGRET a été rapatrié et moi avons été rapatrié
par avion, par les soins Américains.

A notre arrivée en France, nous sommes rentrés dans
nos familles. Depuis son retour, mon camarade NIOGRET a tou-
jours été malade et n'a jamais repris son travail.

Lecture faite persiste et signe.

Dressé en deux expéditions destinées:
La première à Monsieur le Préfet de l'AIN (Service des
VICTIMES DE LA GUERRE) à Bourg
La deuxième à nos chefs.

Fait de clos à BELLEGARDE, les jours, mois et an
Pour copie Conforme que d'autre part.
Le Directeur Départemental.

signature: illisibles



Jeanette et Guy en compagnie d'un libérateur américain, lors d'un pèlerinage à Mauthausen en 1980

LE CHANT DES MARAIS

Loin dans l'infini s'étendent
De grands prés marécageux
Pas un seul oiseau ne chante
Sur la arbres secs et creux.

Refrain

Oh Terre de détresse
Où nous devons sans cesse piocher

Dans ce camp morne et sauvage
Entouré de murs de fer
Il nous semble vivre en cage
Au milieu d'un grand désert.

au refrain

Bruit des pas et bruit des armes
Sentinelles jours et nuits
Et du sang des cris, des larmes,
La mort pour celui qui fuit.

au refrain

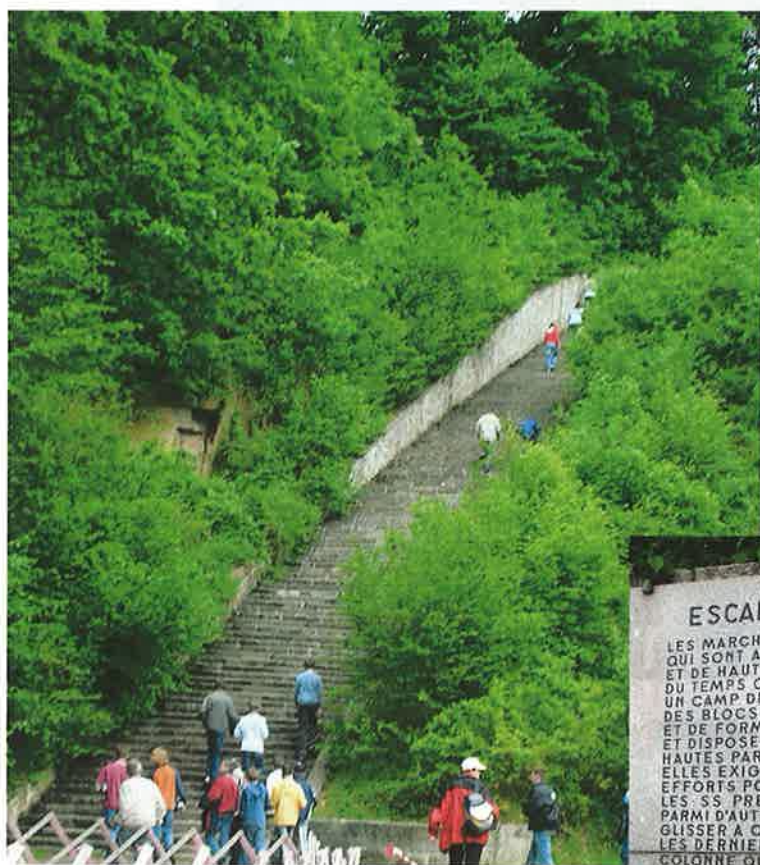
Mais un jour dans notre vie
Le printemps refleurira
Liberté, liberté chérie
Je dirai : tu es à moi.

au refrain

Dernier refrain

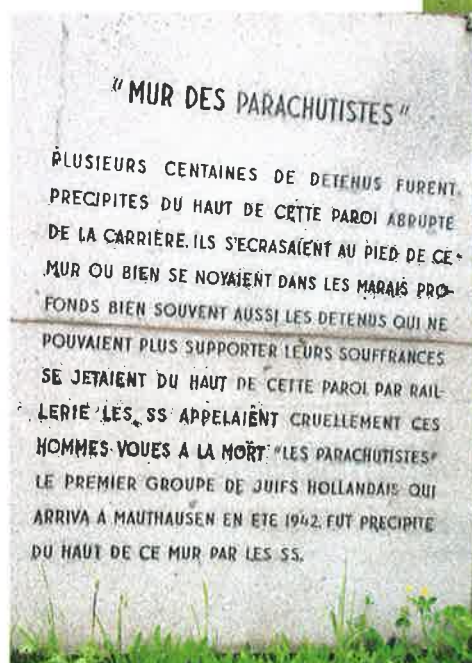
Oh ! terre enfin libre
Où nous pourrons revivre
Aimer - Aimer





ESCALIER DE LA MORT.

LES MARCHES DE CET ESCALIER QUI SONT AUJOURD'HUI EGALES ET DE HAUTEUR NORMALE, ETAIENT DU TEMPS OU MAUTHAUSEN ETAIT UN CAMP DE CONCENTRATION, DES BLOCS DE ROCHERS DE HAUTEUR ET DE FORMES DIFFERENTES ET DISPOSES EN TOUS SENS. ELLES EXIGEAIENT DE GRANDS EFFORTS POUR LES ESCALADER. LES SS PRENAIENT PLAISIR, PARMI D'AUTRES JEUX, A FAIRE GLISSER A COUPS DE PIED ET DE GROSSE, LES DERNIERS RANGS D'UNE COLONNE QUI DESCENDAIT DE SORTE QUE LES PREMIERS EN TOMBANT ENTRAINEAIENT LES AUTRES ET TOUS ROULAIENT LE LONG DES MARCHES DE PIERRE EN UNE MASSE INFORME. LORSQU'A LA FIN D'UNE JOURNEE DE TRAVAIL LES DETENUS EN RANGS COMMENCAIENT A RENTRER AU CAMP, CHARGES D'UNE PIERRE SUR LES EPAULES, LES SS QUI FORMAIENT LA FIN DU CORTEGE FAISAIENT ACTIVER LA FIN DU CORTEGE A COUPS DE BATON ET DE PIED. CELUI QUI N'ARRIVAIT PAS A SUIVRE TERMINAIT SES JOURS SUR CET ESCALIER DE LA MORT.



CARRIERE.

ICI TRAVAILLAIENT DES DETENUS DE
DIFFERENTES NATIONALITES.
PAR LES MOYENS LES PLUS BRUTaux
ON EXIGEAIT DES DETENUS LE PLUS
GRAND RENDEMENT DE TRAVAIL TOUT
EN NEGLIGEANT LES REGLES LES
PLUS ELEMENTAIRES DE SECURITE.
C'EST LA QU'EXISTAIENT LES MEIL-
LEURES POSSIBILITES POUR LIQUIDER
TRES RAPIDEMENT LES DETENUS
AU PAS DE COURSE, UNE PIERRE AT-
TEIGNANT SOUVENT 50 kg CHARGEE
SUR LES EPAULES. LA VICTIME
POURCHASSEE A TRAVERS LA CAR-
RIERE ET ROUEE DE COUPS,
S'ECROULAIT BIENTOT POUR MOURIR
DANS UN COIN, SANS QU'AUCUNE
AIDE NE LUI SOIT APPORTEE.

COMMÉMORATION AU PETIT-ABERGEMENT

Les terribles journées de février 1944

Du 5 au 8 février 1944, le Petit-Abergement a vécu de dramatiques journées du fait de l'occupant. Cinquante ans après, une cérémonie commémorative s'est déroulée mardi, à 18 heures, à l'invitation de la municipalité. En présence du maire, M. Albert Jacquet, une bonne partie de la population a participé à cette simple et émouvante manifestation du souvenir. Deux drapeaux rendaient les honneurs.

Au monument aux morts, une gerbe a été déposée et une minute de silence observée à la mémoire des cinq habitants qui ne sont pas revenus des camps de déportation : les frères André et Henri Favre et Olivier Grandclément du Jalinard ainsi que Constant Niogret et Pierre Niogret du Petit-Abergement même. Puis, un rituel semblable s'est répété devant la stèle des deux frères Henri Bernet et Victor Rochaix, achevés en ce lieu après avoir été torturés.

Une pensée est allée aussi à Georges Morel, des Neyrolles, et

à Auguste Thomasset de Champfromier, arrêtés aussi au Petit-Abergement, et morts à Mauthausen.

Avec les deux frères Guy et Henri Niogret, revenus du même camp, on pouvait évoquer les souffrances endurées par tous ceux qui avaient été déportés, de même, à partir du Petit-Abergement : les enfants du pays, Isabelle Berne, Marcel Collet, Roger Pernin, Abel Paggioli (du Jalinard), James Maran, du hameau de Don, à Vieux et Louis Papillon de Lyon. Par ailleurs, on se remémorait que, lors de leur passage, les Allemands avaient incendié l'hôtel Berne et les maisons Butavand (près de l'église et appartenant aux Berne) et Albert Niogret.

Ces tragiques événements ont été minutieusement relatés en 1988, dans ses mémoires, par l'abbé Tarpin, décédé depuis, qui les avait vécus directement pour avoir été aussi enfermé à l'ancien café Françon

où s'effectuaient les terribles interrogatoires. Sous la triple direction d'un « bel officier allemand » de la Gestapo et de deux miliciens français, Avon et Francis André dit « gueule tordue ».

Dans les 25 pages de son récit, le prêtre rend aussi un vibrant hommage à son confrère de Ruffieu, M. l'abbé Drapier, pour ses activités courageuses au sein de l'Armée secrète. A son propos, l'abbé Tarpin rappelle que l'ancien curé de Ruffieu, sur le point de devenir aumônier militaire a été victime d'un accident de la route près de Baden-Baden et a reçu les sacrements, avant de mourir, de la part d'un prêtre allemand.

D'où ces dernières lignes des mémoires : « Un prêtre français, médaillé de la Résistance, administré par un prêtre allemand, quelques années seulement après la fin de la guerre... cela méritait bien d'être mentionné. Personnellement : j'y trouve tout simplement merveilleux ».

RUFFIEU

2001

Cérémonie du 2 février : évocation des rafles

LES ÉLUS, dont le maire de Ruffieu, Henri Girod, Helmut Schwenzer, conseiller général et M. Juillet, maire de Champagne, étaient présents, une année encore, avec les gens du village et les anciens combattants, pour soutenir le souvenir des disparus.

M. Juillet, dans son discours, a rappelé le souvenir de Paul Cardon et François Ferri, âgés de 19 ans et 38 ans et demi, tués sous les balles d'un bataillon bavarois alors qu'ils venaient eux-mêmes de toucher mortellement un adjudant allemand. Leurs noms sont inscrits sur la stèle et leur mémoire ravivée grâce aux témoignages de Thérèse Favre, Françoise Grobon, Henri Girod et Raymond Jacquet.

M. Golin, quant à lui, maquillard sous le nom de Mario, a évoqué cette année, le souvenir des déportés. Et en particulier, puisque cette cérémonie avait lieu à Ruffieu, les Ruffiolans rafles le 7 février et qui ne sont pas revenus.

Lors des conversations, dix d'entre eux ont été évoqués par Guy Niogret, déporté à Mathausen et survivant des camps de travail. Rappelons ces dix noms : Roger et René Métal, Louis Perret, Alphonse Grobon, François Midol, Roger Vignand, Andrée Li-



Mario Golin et Guy Niogret.

vet, Jean Martinand, Bernard Raymond et Gaillard, un Suisse marié à une fille de Ruffieu. Parmi eux, trois personnes seulement sont revenues : Jean Martinand, Bernard Raymond et Guy Niogret.

Guy Niogret, en évoquant ces souvenirs, rappelle qu'ils ont été libérés du camp le 5 mai, par des Américains. Il avait été envoyé travailler dans les usines de Mes-

sersmitt (construction d'avion) et, entre autre épreuve, avait parcouru, avec tous les autres sans nourriture, les 250 km à pied pour revenir au camp. Il avait alors 20 ans. Il a aperçu, ce jour-là, l'un des frères Métal qui, lui, n'est pas revenu vivant.

C'est donc toujours avec une émotion partagée que se dérouleront ces échanges et ces cérémonies.

Il y a 40 ans, la tragédie du Valromey

I - Le 2 février 1944, à Ruffieu sept maquisards étaient tués dans un affrontement avec les troupes d'occupation

Il y a quarante ans, dans notre pays aux mains de l'occupant et du gouvernement de Vichy, l'espoir et le courage de résister gagnaient de plus en plus sur la collaboration, la peur ou l'indifférence. C'est alors qu'à Ruffieu, le 2 février 1944, se déroula le premier épisode de la lutte armée menée par la Résistance dans le Valromey.

■ Une enquête de Louis Douillet

Dans le deuxième semestre de 1943, en effet, la volonté de redonner à la France sa liberté et le refus du S.T.O. (Service du travail obligatoire en Allemagne), avaient permis la constitution du maquis au nord d'Hotonnes, auprès notamment des anciennes fermes des Combettes, de Morez, d'En Gueroz et de Pré Carré (jusqu'à 120 hommes environ au total).

Une implantation confrontée à d'énormes difficultés mais qui réussira à occuper une place de tout premier ordre dans une organisation départementale ayant pour chef le colonel Romens-Petit, dont l'actuel président de l'Amicale des anciens Maquis de l'Ain, le colonel Grousse, fut l'un des lieutenants.

AUTOUR DU « PÈRE SEIGLE »

Ces maquisards exécuteront des coups de main fameux comme à la mairie de Chazey-Bons pour se procurer des tickets d'alimentation, et beaucoup d'entre eux défilèrent le 11 novembre à Oyonnax, vêtus des uniformes soustraits au camp de jeunesse d'Artemare avec le concours de l'A.S. du Valromey.

Des pages de notre Histoire auxquelles la population, par sa contribution, sa complicité ou simplement son silence, allait se trouver étroitement mêlée. Par la délation aussi, il faut bien le dire ; mais ce fut l'exception, tant était profonde la volonté de triompher de l'envahisseur et de ses alliés de l'Intérieur. Une histoire tissée de succès et de revers, de joies, de souffrance et de deuil.

Dans cette trame s'inscrit douloureusement le mercredi 2 février 1944, que nous nous sommes donné pour objet de relater par recoupement des propos émanant de quatre survivants de cette journée : trois anciens maquisards, MM. Jean-Marie Colombel, à Virieu-le-Grand, Raymond Golin, à Aix-les-Bains, Hector Rebatel, à Pierre-Bénite, et un ancien résistant d'Hotonnes, M. Raymond Travail, demeurant actuellement au hameau de Bassieu, à Songieu.

Ce jour-là, ils sont particulièrement nombreux, les « vagabonds de l'honneur », à être descendus de Pré Carré et de Morez pour tirer leur repas des sacs dans l'agréable chaleur du café de M. et Mme Travail, situé alors dans le haut du village d'Hotonnes. A eux se sont même joints Colombel et quelques-uns de ses gars du groupe franc de La Rochette.

Peu avant 16 heures, un rassemblement s'ordonne autour du chef vénéré, un ancien de 1914-1918, qui pour tous, affectueusement, est le « Père Seigle ». Après de lui se tient François Bovagne, de l'A.S. de Seyssel, qui a monté l'opération pour laquelle vont être réunis ceux désignés pour accomplir une audacieuse mission : s'emparer de l'armement de la milice seyssellane. Pour cela, dix-sept hommes armés de mitraillettes, fusils, pistolets, grenades et d'un fusil mitrailleur (le seul du secteur) vont s'embarquer, « serrés comme des anchois », à bord de deux véhicules.

UNE SURPRISE TOTALE

Le premier est une voiture commerciale aux côtés tôleés, avec une porte arrière se manœuvrant de l'extérieur. Armand



Vittet, de Belley, est au volant. A ses côtés se trouvent Emile Schneider (« Le Tailleur »), de Sarreguemines, un ancien du 6^e B.C.A., chef de groupe, et François Bovagne. Dans l'embrasure d'une porte de séparation couissante se tient Raymond Golin (« Mario »), un Bressan venu des camps de jeunesse.

Derrière eux, six camarades sont assis : Henri Laurent, de Bourg, qui a quitté lui aussi les chantiers de jeunesse, pourvoyeur du F.M., André Bretonnière (« Andréas »), du Mans, chargeur du F.M., réfractaire au S.T.O., organisateur, auteur du « Chant de marche du maquis Lorrain » (« Pré Carré »), Seguin, Raffin (« Soupe au lait »), José (« L'Espagnol »), Henri Gonnet, de Belley, tireur au F.M.

Le « Père Seigle » et J.-M. Colombel prennent place dans la deuxième voiture, une Citroën « C.6 » ainsi que Marc Vandeville (« Chûmi »), Joanny Genet, de Belmont, Maurice Chevallier, de Génissiat, Hector Rebatel (« Tony »), de la classe 40, qui s'était d'abord camouflé chez M. L. Raymond, à Lompnieu, puis

chez M. Roger Bailly, menuisier à Ruffieu, et « Le Mataf ».

Le temps est maussade avec un ciel bas et des passages de brouillard et de brume. C'est plutôt mieux comme ça. Un bon signe peut-être ? Vers 16 h 30, on part, en mettant le cap sur Ruffieu, à 2 kilomètres et demi. Les prés alentours sont légèrement et inégalement enneigés. Cinq minutes après, pour les occupants des places avant de la première voiture, incroyable surprise, à quelques mètres un détachement allemand se trouve en stationnement au carrefour de l'entrée du village. La fourgonnette stoppe, aussitôt sous les murs de la ferme Françon qui occupe l'angle droit de la route. Deux Allemands s'approchent d'elle, dont un en casquette, un officier sans doute. L'ordre de tirer est donné à l'intérieur du véhicule. L'homme s'écroule dans le temps même où, les maquisards s'emploient à sortir, ceux de l'arrière forçant leur porte à coups de pied. Alors, la fusillade éclate...

(A suivre)

Demain :
II - Un courageux combat

I
s
c
i
r
r
f
f
c
v
i
t
t
e
r
é
e
v
g
c
f
r
p
D

RÉSISTANCE

Il y a 40 ans, la tragédie du Valromey II. Un courageux combat

Dans un précédent article, notre collaborateur Louis Douillet, a fait ressurgir le climat qui précéda les journées tragiques que connut le Valromey, il y a tout juste quarante ans.

Voici aujourd'hui, le second volet de son enquête, menée minutieusement et que les contemporains de ces journées autant que les jeunes Valromeysans liront avec grand intérêt.

De part et d'autre, du carrefour et du bas de la ferme, la fusillade éclate, d'autant plus que la « C 6 » à son tour s'est arrêtée. Les « petits enfants de la France » du « Père Seigle » font face bravement avant de se replier, devant un adversaire supérieur en nombre et en armement.

Blessé d'un éclat de balle explosive à la main droite, dans son action, Gonnet passe son F.M. à Colombel, l'ex-fusiller marin. Celui-ci se retranchant, sur une hauteur protégera le décrochage en « aspergeant » de loin, la bache d'un camion ennemi.

En face, Francisque Guillot (Sicot) de Ruffieu, crée une diversion en lançant quelques rafales de mitraillettes depuis la hauteur où est érigée la statue de la vierge. Et 15 ou 30 minutes après moins d'une heure en tout cas, les coups de feu cessent. Alerté par les échos de l'accrochage, un autre chef du camp de Pré Carré Léon Boghossian, un ancien sous-officier de la Légion étrangère, place des groupes en embuscades pour parer à une éventuelle attaque sur Hotonnes.

Mais revenons en arrière, à Ruffieu, à la ferme du carrefour, aussi bureau de tabac, où vivent Mme Françon, une veuve de la guerre de 14/18 et son fils Anthelme, alors âgé d'une trentaine d'années. Celui-ci à l'arrivée des Allemands, événement inhabituel, sort de la maison. Il dénombre en bas de la route du col de la Rochette, deux camions et une voiture légère et distingue, parmi les militaires, un civil, en canadienne et chapeau, probablement un homme de la Gestapo.

Interpellé « par un gradé » Anthelme Françon s'avance vers lui quand arrive dans le même temps la fourgonnette des maquisards et qu'un coup de feu se fait entendre, déclenchant l'affrontement. Le cultivateur n'a que le temps de se réfugier dans sa grange et sa mère de trouver asile chez des voisins. À l'issue du combat, les Allemands pillent la maison et l'incendieront, forçant le propriétaire à sortir. Bien que blessé alors par deux balles au coude, ce dernier réussira cependant à s'échapper à la faveur du brouillard.

LE LOURD TRIBUT

Avant la tombée de la nuit, les Allemands s'en vont en direction d'Artemare. Sur place, gisent 7 maquisards : Vittot, Vandeville, Schneider, Chevallier, tués net, et Genot, Laurent, Bretonnière blessés et achevés. Blessés à la jambe, le « Père Seigle » et

« Mario » Golin seront transportés à Hotonnes dans un premier temps. Tous deux comme Anthelme Françon, grâce à une chaîne de gens, aussi courageux que modestes, pourront se remettre de leurs blessures.

Quelques jours après, Bovagne trouvera la mort dans le secteur de Génissiat. Seguin sera tué à Arinthod, en juillet et l'exceptionnel « Père Seigle » devenu capitaine le 20 août 1944 dans la région du Puy.

Quant aux pertes allemandes du 2 février 44 à Ruffieu, faute de témoignages directs et sûrs, elles nous sont apparues bien difficiles à chiffrer. Très inférieures en tout cas, d'après nos divers entretiens, aux 32 tués et 25 blessés « officiellement » avancés par un rapport de la Résistance à mettre au compte de l'inévitable « guerre des communications » de mise, en pareille circonstance. Une certitude cependant : le corps de l'officier allemand que Mme Françon vit, étendu, dans la cour de sa ferme.

Le 4 février, les 7 maquisards qui trouvèrent la mort à Ruffieu, furent ensevelis au cimetière d'Hottonnes. En présence des lieutenants Girousse (Chabot), de Vanssay (Minet) et du chef de camp Boghossian, les honneurs militaires leur furent rendus. Les 5 jours suivants, les Allemands attaquèrent en force, mettant les maquis dans l'impossibilité de leur résister et semant la terreur dans tout le Valromey. Arrêtant, torturant, fusillant, pillant, incendiant, déportant, comme en témoignent pourtant d'autres, au monument de Ruffieu, les



La stèle commémorative.

noms de ceux du village qui ne sont pas revenus des camps d'extermination : Marcel Gailard, Alphonse Grobon, René Métral, Roger Métral, François Midol, Léon Moquet, Louis Perret, Roger Vignand.

De tragiques journées qui se renouvelleront en juin et en juillet 1944, dans la lutte d'un peuple pour sa liberté. Un lourd tribut payé par le Valromey et que rappellent les 160 noms des disparus, gravés dans le monument du Col de La Lèbe. Une Résistance que symbolise parfaitement le « Père Seigle », ce combattant volontaire de l'ombre, venu du Nord, dont on ignore encore le vrai patronyme et qui figurera désormais sans

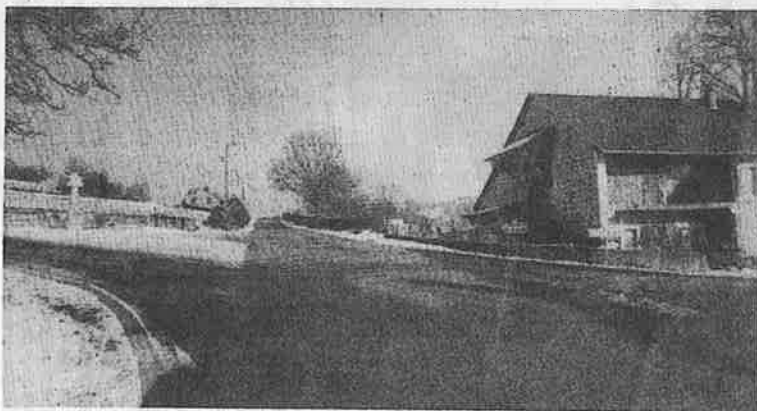
son nom d'emprunt sur la stèle de Ruffieu, au côté de ses jeunes compagnons de combat tués là le 2 février 1944 et de Guillot, Ferri et Cardon, disparus en juillet.

x X x

Pour commémorer cette journée, une cérémonie se déroulera jeudi à Ruffieu à 15 heures. Les anciens résistants, déportés, combattants de toutes associations, et la population, sont invités à y participer.

LOUIS DOUILLET ■

La photographie parue dans notre précédente édition était celle du « Père Seigle » chef de camp.



Le carrefour où se déroula l'accrochage.

Quand un ancien déporté évoque les années terribles



Une assistance attentive.

ON SAIT que le Valromey a été durement touché par les événements de guerre, en particulier pendant les jours tragiques de février 1944. Guy Niogret, du Petit-Abergement, a été déporté au camp de Mauthausen en même temps que de nombreuses autres personnes de la région. Beaucoup ne sont pas revenus. Guy Niogret a voulu informer le public des réalités de la déportation. C'était aussi une sorte d'hommage rendu aux disparus, un devoir de mémoire.

Il a d'abord rappelé les circonstances de l'arrestation dans les villages, puis le regroupement au fort Montluc à Lyon. Puis le transport, l'arrivée à Compiègne, et enfin au sinistre camp de Mauthausen, en Autriche. C'est alors que les conditions inhumaines de la détention se révélèrent. Tout était organisé pour accroître les souffrances des déportés, depuis l'escalier de la carrière aux marches volontairement inégales : inégal aussi le pavage du chemin, pour rendre la marche plus pénible. Guy a évoqué les longs rassemblement

dans le froid avec interdiction de bouger, la hiérarchie des nationalités, la misère physiologique et tant d'atrocités. Il a connu enfin la Libération, joyeuse et douloureuse à la fois, les détenus étant devenus incapables de supporter une activité quelconque et une nourriture normale.

Après ce récit vécu si émouvant, et qui touche beaucoup de familles de la région, un film a été projeté. Il s'agit d'une documentation sur le camp de Mauthausen, avec des déclarations de témoins de l'époque. Ce camp a d'abord été destiné aux opposants du régime nazi. Il reçut ensuite tout naturellement les déportés. Des images atroces montrèrent entre autres l'état des déportés à la Libération, les sévices abominables, les récits de tentatives d'évasion, les clôtures faites pour tuer.

On peut savoir gré à Guy Niogret de cette sorte de remise à niveau. Mais on lui sera surtout reconnaissant pour ce témoignage et cet hommage rendu à ceux qui ont tant souffert et que l'on oublie un peu.

Valromey

Souvenirs de la Déportation

Il y a 50 ans, après son retour de Wiener-Neudorf, commando de Mauthausen (notre journal du 18 mai dernier), M. Guy Niogret vivait au Petit-Abergement ses premières semaines de liberté retrouvée. C'est alors qu'en deux mois, une suralimentation et des traitements médicaux destinés à le remonter l'avaient doté d'un embonpoint trompeur comme cela apparaît sur une photographie ayant valeur de document.



Deux mois après le retour des camps, en 1945

Au rayon de ses souvenirs, Guy a aussi placé en bonne place une photocopie agrandie d'une illustration parue dans un magazine, à laquelle il tient beaucoup malgré son manque de netteté.

Et pour cause ! Il s'agit d'une photo le montrant exprimant sa joie au milieu d'une foule de déportés, alors que le premier char américain pénétrait au camp de Mauthausen, le 7 mai 1944.

Souvenirs encore avec le bracelet au numéro matricule 60 368 imprimé à jamais dans la mémoire, en allemand, comme là-bas, où, en toutes circonstances, il fallait savoir le décliner ou l'entendre sans la moindre perte de temps sous peine de réactions fatales. Numéro que Guy avait aussi gravé sur sa ceinture, cette seule pièce de vêtement qui, comme pour tous ses compagnons d'infortune, lui avait été laissée et avec laquelle il est revenu à la maison.

Pour un retour que n'ont pas connu huit enfants de Ruffieu, cinq du Petit-Abergement et six d'Hortonnes, dans le haut Valromey. Mais leurs dix-neuf noms inscrits sur la pierre des monuments, le sont aussi, pour toujours, dans le cœur de Guy Niogret avec les images du même entier.

Pèlerinage à Mauthausen

Avec Guy Niogret, du Petit-Abergement, rapatrié le 19 mai 1945

Cinquante ans exactement après la libération de leurs camps de concentration, les déportés de l'Amicale des Anciens de Mauthausen ont accompli un pèlerinage sur les lieux où ils ont vécu l'horreur. Et où un défilé sur deux est mort sur les 320 000 qui ont été immatriculés à Mauthausen et dans les annexes.

Parmi les survivants, figurait M. Guy Niogret, du Petit-Abergement. Du 4 au 9 mai, il a participé au voyage organisé à l'occasion du cinquantième. Il était accompagné de M. Marc Gesler, d'Hotonnes, fils de Joannès, un ancien déporté disparu depuis, de leurs épouses, ainsi que d'amis : Mme Grandclément et M. Sage et Jacques sans. Un groupe d'anciens de sept Vélodromes qui ont effectué le déplacement. Au sein d'un regroupement international de 20 000 personnes !

« La mémoire du crime »

Compte tenu de la situation du terrible camp classé carcéral 3, la plus dure "gazage, atrocités et exécutions permanentes...". Les cérémonies se sont déroulées en Autriche. A Salzbourg, d'abord le 5 mai, où les Français ont été accueillis avec « La Marseillaise ». Puis dans différents anciens commandos, dont celui du sinistre château d'Hartheim, où mourut, comme tous ceux qui y entraient, Pierre Niogret, du Petit-Abergement, un cousin de Guy.

Le 7 mai, à Mauthausen, même, tout le monde s'est recueilli devant le dépôt des cendres des fours crématoires. Et chaque délégation devant son monument commémoratif. Celui des Français, tout en granit de la meurtrière carrière aux 186 marches, représente un mur au triangle à la lettre F (qui distinguait nos malheureux compatriotes) et une colonne surmontée d'un cœur. Dans ce cœur a été insérée la liste de 8 203 victimes françaises. Et, sur cette

colonne, ces vers pertinents de Louis Aragon, dont l'épouse, de Guy Niogret, a pris note :

« Les morts ne dorment pas
ils n'ont que cette pierre
impuissante à porter
la foule de leurs noms
La mémoire du crime
est la seule prière

Passant, que nous te demandons ».

Le 8 mai, c'était le retour vers Salzbourg, après un arrêt à Melk, où avaient été édifiés des cantonnements de déportés. A l'abbaye dominant le site, un requiem a été célébré. A l'heure du départ pour la France, la pluie a fait son apparition. Suscitant cette réflexion d'un ancien déporté, M. Georges Fèvre, de Bourg-en-Bresse : « Ce soir nos morts qui pleurent ». A méditer...

La montée au calvaire de Guy, en hiver 1944

Retour dans ce temps, au mois de février 1944, où l'épreuve de la déportation allait commencer pour Guy Niogret, dans sa 21^e année, employé dans l'entreprise de charpente de son père, et qui n'avait pas rejoint les chantiers de jeunesse, au terme d'une permission. Le lundi 7, à la grange de « La Crevasse », au « Petit-Village », à Ruffieu, il était capturé par les Allemands opérant dans le Valromey, en compagnie d'une douzaine de jeunes qui, comme lui, avaient été trahis par leurs traces laissées dans la neige alors qu'ils essayaient de se soustraire à l'empire des occupants.

Alaient suivre, pour tous ceux qui avaient été arrêtés, les interrogatoires au cas Arnel, à Ruffieu, puis à l'éclos de M. Gesler à Lyon, et l'emprisonnement à Fort Montluc, où Guy retrouvait Henri, son frère aîné, et Pierre, leur cousin. Huit jours après, c'était Compiègne, pour deux semaines. Et l'éprouvant transport



Au premier rang, « Ninan » Perret, Joannès Gesler, Guy Niogret ; au deuxième rang, Henri Niogret et Marcel Collet, déportés, et André Travail, à droite

vers l'Allemagne, à 120 par wagon à bestiaux, hermétiquement fermé. Sans boire ni manger, et nus à partir de Metz.

Le trajet a duré trois nuits, peut-être. Difficile de se rappeler, après avoir vécu de telles journées. A l'arrivée en gare de Mauthausen, tous se sont habillés et ont marché vers le camp, à l'entrée surmontée d'un aigle de bronze, à 5 kilomètres de là. Comme alors la mise en quarantaine, « Serrés, tête-bêche, à douze par châlir sur trois étages. Avec trois appels par jour, durant des heures, par n'importe quel temps. Vêtus uniquement d'un caleçon et d'une chemise. Notre seule tenue rayée, qui tiendra jusqu'à la fin, viendra après » souligne Guy.

L'horrible épreuve

Juqu'à la fin. C'est-à-dire pour lui, au commando de Wiener-Neustadt, près de Vienne. Où il travaillait dans une usine d'armement

air par tous les temps, les exécutions impitoyables tout au long du chemin de ceux qui tombaient de fatigue. L'arrivée enfin à Mauthausen, la libération par les Américains le 5 mai, le rapatriement par avion sur Paris, le 19 mai, et deux jours après, pour Guy, le retour au Petit-Abergement. Guy qui ne pesait plus que 35 kilos, qu'une photo montre deux mois après, ayant repris exagérément du poids, alors qu'un long traitement dans un sanatorium, à Hautoville, s'avérera nécessaire à sa guérison.

Maia Guy Niogret, au matricule F 60 368, survira. Tandis que 50 noms évoquent au monument de la Libé, le souvenir des déportés qui n'ont pu revoir le Valromey. Un souvenir concrétisé aussi par le cachet apposé sur les cartes postales du cinquantième, portant cette mention : « Mauthausen 1945-1995. Que la mémoire demeure ».

LOUIS DOUILLET



**L'hommage aux déportés de l'Ain :
37 ans après, à Nantua...**

6 février 1944 - 6 février 1994

JUIN 1940. La guerre est terminée et pendant de longs mois notre pays va souffrir de l'occupation allemande et des privations nombreuses qu'elle entraîne. Depuis l'appel lancé le 18 juin 1940 par le Général de Gaulle, des organisations et des réseaux de résistance se sont créés et, notamment dans les régions montagneuses et boisées, des groupes de résistants se sont mis en place peu à peu. Ils font peser, surtout à partir de 1943, une menace constante sur les troupes allemandes par des opérations de guérilla. Ces opérations, auxquelles s'ajoute le fameux défilé du 11 novembre 1943 à OYONNAX, entraînent régulièrement des représailles telles que la grande rafle du 14 décembre 1943 à NANTUA.

Mais, dans notre région, après avoir réagi au coup par coup, les Allemands décident de vider l'abcès pour mettre fin à une situation qu'ils jugent intolérable. C'est alors que 5 000 hommes, fortement armés et équipés, cernent le plateau et lancent des reconnaissances souvent accrochées par les Maquisards. Le 5 février 1944, après un échange de coups de feu au Monthoux, une colonne allemande traverse BRENOD et se dirige sur HAUTEVILLE ; Comme d'habitude de nombreux hommes se réfugient pour la journée dans des fermes ou baraques des environs : à FERRIERE, FLORENCE, LA GRANCE BALLET,... et rejoignent leur habitation le soir. Il en est ainsi ce soir du 5 février après qu'ils ont vu les Allemands regagner la plaine.

Et nous voici donc au 6 février 1944, il y a exactement 50 ans, un dimanche comme aujourd'hui. Il a neigé pendant la nuit et une couche de 40 à 50 cm recouvre le sol. Beaucoup se disent : « Par ce temps, on ne risque rien, ils ne viendront pas aujourd'hui. ». Quelle erreur !

Vers 9,10 heures, depuis les fenêtres donnant sur l'extérieur du village, on voit sur la neige des taches noires s'approcher peu à peu des maisons, réalisant ainsi un encerclement. En même temps, des soldats allemands sillonnent les rues, entrent dans les maisons et invitent les hommes à se rassembler sur la place. Lorsque toutes les patrouilles sont de retour, le commandant de l'opération fait rentrer tout le monde dans la salle des fêtes. Là est effectué un contrôle d'identité et les hommes sont interrogés, sans grand résultat, sur la résistance dans le pays. Puis un tri est opéré : un groupe constitué des hommes de 16 à 45 ans est mis à

l'écart, tandis que les autres sont autorisés à regagner leur domicile. Aux premiers, un officier dit en substance : « Vous avez voulu la guerre. Vous avez la guerre. Votre village brûle. Nous vous prenons en otage. »

Effectivement, la nuit est tombée et les incendies font rage, lorsque 24 hommes et une femme, Madame FAIVRE, s'entassent dans un camion bâché placé au milieu d'un convoi. Après une nuit passée à l'hôtel SIBUET à PONCIN et un arrêt à AMBERIEU, les prisonniers arrivent à l'Ecole de Santé Militaire de LYON, siège de la Gestapo, où ils subissent un nouveau contrôle d'identité et un nouvel interrogatoire, parfois assorti de coups, puis ils sont emmenés au Fort MONTLUC et répartis dans des cellules.

A BRENOD, pendant la semaine qui suit, guidés par des traîtres, les Allemands poursuivent leur recherche de ceux qu'ils qualifient de terroristes, incendient encore des maisons et procèdent à de nouvelles arrestations : les gendarmes, Mme CHABOT, Louis HUMBERT, le notaire PELISSON ... Des opérations similaires sont menées dans tout le canton et dans les cantons voisins d'HAUTEVILLE et de CHAMPAGNE au cours desquelles des habitants sont abattus, certains après avoir été torturés : à CORLIER, EVOSGES, LE PETIT ABERGEMENT, ARANC et ailleurs.

De leur côté, après leur passage au siège de la Gestapo et quelques jours au Fort MONTLUC, les prisonniers sont transférés au Frontstalag 122 à COMPIEGNE, dans la caserne de ROYALLIEU, le 12 février. Ce camp est un centre de regroupement, une étape vers l'Allemagne. Lorsque leur nombre est devenu suffisant pour organiser un convoi, 1000 à 1800 hommes sont dirigés, en rangs par 5 et par groupes de 100 vers la gare de COMPIEGNE. Il fait à peine jour ce 22 mars 1944, les rues de la ville sont désertes et de-ci, de-là, des rideaux se soulèvent légèrement. La population a l'habitude de ces départs sans retour, au petit matin.

Un train de marchandises stationne sur un des quais de la gare. Chaque groupe de 100 s'arrête devant la porte ouverte d'un wagon où l'on peut lire : « Hommes 40 —chevaux 8 . » A ce moment, sous les hurlements des soldats déchaînés et les aboiements de chiens menaçants, il faut s'engouffrer dans le wagon et s'y entasser jusqu'à ce que le quai soit vide. Alors les portes se ferment et le train s'ébranle lentement pour un voyage qui, du 22 au 25 mars 1944, sera ponctué de ralentissements prolongés et d'arrêts en pleine campagne parfois motivés par des évasions ou des tentatives d'évasion. Les fuyards sont pourchassés et souvent attrapés et abattus. Ceux qui étaient dans leurs wagons doivent se dévêtir complètement et, nus, prendre place dans les autres wagons dont l'effectif s'élève alors à 120 et même 140 personnes.

Le voyage devient très vite un enfer. Imaginez 100 personnes, et quelquefois davantage, confinées dans un espace clos d'à peine 20m². L'atmosphère devient vite irrespirable. Les caractères s'aigrissent et se heurtent. Des disputes éclatent, des coups sont échangés, qu'il est difficile d'arrêter. Certains déraisonnent et même deviennent fous. D'autres s'évanouissent, tombent, sont piétinés, meurent. La boule de pain reçue au départ est vite épuisée et une tasse de tisane distribuée en gare d'ULM sera la seule boisson absorbée en 3 jours.

Il fait encore nuit quand le train s'arrête près d'une petite gare. Les portes s'ouvrent et dans une ambiance de cris, de hurlements et d'abolements bien pire que celle du départ, à nouveau, en rang par 5 et par groupes de 100, fortement encadrée, la colonne se reforme et part. Les hommes, exténués par un voyage abrutissant, soutenant ceux qui sont trop affaiblis, marchent avec peine dans un chemin en pente et enneigé. Ils arrivent enfin devant une forteresse qui se découpe, sinistre, en haute d'une colline. C'est le camp de MAUTHAUSEN. Bien que ne sachant pas ce qui les attend, c'est le cœur serré qu'ils franchissent une lourde porte à deux battants surmontée de l'aigle hitlérien et s'alignent face à un mur de pierre pour attendre le jour, dans le froid et la neige. Des hommes vêtus d'étranges pyjamas aux lars rayures verticales bleues et blanches essaient d'extorquer aux arrivants les quelques bijoux, montres ou valeurs qu'ils possèdent et leur disent : « De toute façon, vous perdrez tout. ».

En effet, le jour venu, les prisonniers entrent dans un bâtiment où ils abandonnent tout, tout ce qu'ils ont : vêtements et chaussures sont mis en tas, les portefeuilles, montres, alliances et autres bijoux leur sont retirés. Puis, désinfectés, douchés, complètement rasés, équipés d'une mince chemise, d'un pauvre caleçon et de chaussures de toile à semelles de bois, méconnaissables, ils traversent une grande place pour se retrouver finalement devant une baraque de bois entourée de hauts murs et de barbelés. C'est le camp de quarantaine dans lequel, entassés à 200 par pièce et couchés tête-bêche pendant la nuit, grelottant de froid dehors du petit matin jusqu'au soir, ils font l'apprentissage de la vie concentrationnaire, vie qui va se poursuivre bientôt dans un des petits camps disséminés dans toute l'Autriche : GUSEN, MELK, LINTZ, STEYR, LOIBL-PASS, EBENSEE, VIENER-NEUDORF, etc...

Jusqu'à la libération par les Américains, le 5 mai 1945, considérés comme des sous-hommes et moins bien traités que de chiens, les déportés vont mener une vie de bagnards et lutter sans cesse, la peur au ventre, contre la faim, le froid, la fatigue, dans la hantise de la maladie, des coups et d'une mort sans cesse présente. Pendant toute cette période

leur vie s'est résumée en un mot « TENIR. » et, pour vous dépeindre à grands traits ce qu'elle a été, voici ce qu'a écrit Gaston CHARLET, un ancien déporté de MAUTHAUSEN :

TENIR

TENIR, ce fut le verbe le plus conjugué par tous « ceux. » de la concentration.

TENIR, c'était ne pas mourir de faim, en dépit de l'indigence des rations, c'était économiser jusqu'à la dernière miette de pain noir, jusqu'à la dernière goutte de brouet rutabagueux .

TENIR, c'était ne pas mourir de froid sur les chantiers, dans les carrières ou sous les tunnels balayés par la bise, les tourbillons de neige et les rafales rageuses de la pluie, c'était ne pas geler sur place durant les garde-à-vous, longs de plusieurs heures parfois, lorsqu'on les imposait en repréailles collectives d'une faute individuelle ou simplement à cause de la lubie d'un geôlier .

TENIR, c'était ne pas tomber foudroyé par deux coups de mousqueton tirés de quelques mètres, ou le foie éclaté par le poing meurtrier d'un kapo, ou le crâne fracassé par les godillots ferrés d'un chef de poste.

TENIR, c'était ne pas partir avec ses tripes dans un recoin des latrines, parce que la dysenterie vous avait marqué de son signe, ne pas s'arrêter de respirer après avoir hurlé pendant plus d'une semaine la colonne vertébrale brisée par la chute d'un bloc de rocher, ne pas rester la bouche ouverte, le dernier râle à peine sorti, à cause d'une pneumonie double, incurable faute de la plus élémentaire thérapeutique.

TENIR, encore et par dessus tout, c'était ne pas laisser le cafard s'installer dans les esprits, le défaitisme pénétrer dans les cœurs et le doute envahir les âmes.

TENIR, c'était penser : « Quand je sortirai de là. », alors qu'on savait n'avoir qu'une chance sur cent d'en sortir.

TENIR, c'était se dire : « Ils nous le paieront un jour... », alors qu'on savait déjà qu'ils ne nous le paieraient jamais .

C'était affirmer « je n'ai pas faim. » alors que la disette vous crochetait l'estomac, « je n'ai pas froid. » quand on claquait des dents, les mains et les pieds gelés jusqu'à l'insensibilité et les oreilles déjà cireuses, « je n'ai pas mal. » en regardant les zébrures violettes que les lanières de la schlague avaient marquées sur vos bras et sur vos reins.

TENIR, c'était vouloir résister avec obstination, envers et contre tout, quoi qu'il arrivât, c'était garder sa foi et son moral autant que ses os et la peau qui les recouvrait, c'était rester fidèle à l'idéal dont on avait déjà pu mesurer qu'il était le frère jumeau du risque, d'un risque susceptible de conduire au-delà même de la déportation, et qu'entretenait la hantise hallucinante de la mort.

TENIR, enfin, c'était « vouloir durer. »

Tous, ou presque tous, ont voulu.

Certains ont pu, d'autres pas.

Pour ces derniers, le destin, sans doute, n'était pas d'accord.

oooooooooooooooooooo

Oui, malgré leur courage et leur envie de vivre, ceux dont les noms figurent sur cette plaque ne sont pas revenus. C'est en leur mémoire que je reprendrai très simplement les paroles qu'a prononcées notre frère de misère, Albert RAVOT, ici-même, à cette même heure, il y a 10 ans aujourd'hui :

« Nous sommes là pour nous souvenir et nous recueillir, mais aussi pour continuer à manifester notre affectueuse sympathie aux épouses et aux enfants de ceux qui ne sont pas revenus. Pour témoigner aussi, tant que nous le pourrons encore, sans haine et sans esprit de vengeance, afin que l'oubli ne s'installe pas et que les jeunes générations sachent, se souviennent et oeuvrent pour que l'on ne revoie jamais ça. »

Discours prononcé par Monsieur PETITJEAN à BRENOD le 6 février 1994

LISTE DES DEPORTES DE LA REGION

PETIT ABERGEMENT	
BERNE Isabelle	
COLLET Marcel	
FAVRE André	DCD le 22/04/45 à GUSEN
FAVRE Henri	DCD le 02/04/45 à GUSEN
GRAND-CLEMENT Olivier	DCD le 04/03/45 à GUSEN
MARAND James	
MOREL	
NIOGRET Constant	DCD le 25/07/44 à LINZ
NIOGRET Guy	
NIOGRET Henri	
NIOGRET Pierre	Gazé le 12/09/44 à HARTHEIM
PAPILLON Louis	
PERNIN Roger	
POGGIOLI Abel	
THOMASSET Auguste	

HOTONNES	
BAILLY Alphonse	DCD le 17/05/45
BAILLY Charles	DCD le 06/10/44 à GUSEN
BAILLY Jean	DCD le 18/03/45 à MAUTHAUSEN
GESLER Joannès	
KLOSS Marcel	DCD le à GUSEN
MORBONTEMPS Louis	DCD le 12/06/44 à GUSEN
PERRET Ferdinand	
VUILLAT Elie	DCD le 26/11/44 à GUSEN

RUFFIEU	
GAILLARD Marcel	DCD le 17/01/45 à GUSEN
GROBON Alphonse	DCD le 28/01/45 à GUSEN
GUILLOT-VIGNOT André	
MARTINAND Jean	
MATTAND Edouard	
METRAL René	DCD le 05/05/45 à MAUTHAUSEN
METRAL Roger	DCD le 20/03/44 à MAUTHAUSEN
MIDOL François	DCD le 22/04/45 à GUSEN
MOQUET Léon	DCD le 21/02/45 à GUSEN
PERRET Louis	DCD le 27/11/44 à AUSCHWITZ
REYMOND Bernard	
VIGAND Roger	DCD le 26/08/44 à MAUTHAUSEN

CHAMPAGNE EN VALROMEY	
CARRON Fernand	
FORT Louis	DCD le 15/03/45 à GUSEN

LUTHEZIEU	
COUTURIER François	DCD le 17/04/45 à GUSEN
MILESI François	
RAIERI	
RAIERI Antoine	DCD le 08/03/45 à GUSEN
RAIERI Joseph	Gazé le 24/08/44 à HARTHEIM
VALLIN Joseph	DCD le 29/03/45 à GUSEN

SUTRIEU	
ANCIAN Anthelme	DCD le 23/04/45 à GUSEN
BESIA Jean	DCD le 08/03/45 à EBENSEE
CUZIEU Louis	DCD le 10/02/45 à GUSEN

SONGIEU	
DUMONT Maurice	DCD le 06/12/44 à GUSEN

ARTEMARE	
BORNAREL Marcel	
FONTAINE Louis	DCD le 18/04/45 à GUSEN
GAILLARD Aimé	DCD le 01/03/45 à DORA
KLEMAN Robert	
MASSE Armand	DCD le 16/04/45 à MELK
MICHEL Marcel	DCD le 04/02/45 à GUSEN

BELMONT	
BORNAREL Marius	DCD le 08/03/45 à MAUTHAUSEN
DUMOLARD Albert	DCD le 03/04/45 à LINZ
MALASPINA Jacques	DCD le 08/04/44 à MAUTHAUSEN
MENU Edouard	

CHARANCIN	
JUILLET Marcel	DCD le 07/12/44 à GUSEN
MORARD André	DCD le 19/06/44 à GUSEN

LOMPNIEU	
ECHAMPARD Louis	DCD le 05/12/44 à NEUENGAMME
GENOD Paul	DCD le 22/01/45 à GUSEN

VIEU	
DEBAT Paul	
LAURENT Maurice	

LOCHIEU	
BERTRANT Joseph	DCD le 19/01/45 à MELK
JANICOT Raymond	DCD le 23/04/45 à GUSEN

BRENOD	
BASTIEN Pierre	DCD le ? À GUSEN
BORY Felix	DCD le 08/07/44 à MELK
CARRIER Bernard	
CARRIER Eugène	
CARRIER Jean	
CARRIER Joseph	
CARRIER Marcel	
CHABOT Mme	
DEFEUILLE Jean	
FAIVRE Henri	
FAIVRE Mme	
FONTAINE Fernand	DCD le 26/01/45 à EBENSEE
GIROUX Alphonse	
HUMBERT Louis	DCD le 26/03/45 à DORA
JACQUET Gaston	DCD le 13/03/45 à GUSEN
JARRIN Alexandre	DCD le 15/03/45 à GUSEN
JOLY Eugène	DCD le 29/05/44 à ?
LANCE Jacques	
LETOURMY Roger	
LIMOUSIN Gilbert	
MARTINAND Victor	
MORAND Daniel	DCD le ? À GUSEN
MURET Victor	DCD le 19/04/45 à LINZ III
PELISSON Cyprien	DCD le 15/04/45 à FLOSSENBOURG
PERRIER Adrien	DCD le 11/04/45 à GUSEN
PETITJEAN Georges	
PFIRCH Etienne	
POMMIER Claude	DCD le 28/04/45 à GUSEN
RAVOT Albert	
RAVOT Alexandre	
RAVOT Alfred	
RAVOT Joseph	
RAVOT Louis	
RAVOT Marcien	
RICHEROD Henri	
ROUSSET Roger	DCD le 21/04/45 à MAUTHAUSEN
TRAFFAY Marius	DCD le 19/10/44 à GUSEN



MAUTHAUSEN

CAMP CENTRAL, Autriche

Créé au lendemain de l'Anschluss, **le camp de concentration de Mauthausen** a le sinistre privilège d'avoir été l'un des camps les plus durs et les plus meurtriers du système concentrationnaire nazi. Implanté au nord du bourg de Mauthausen situé sur la rive gauche du Danube à environ vingt-cinq kilomètres en aval de la ville de Linz (Autriche), il résulte à la fois des projets économiques élaborés par la SS et de l'extension de la répression à l'ensemble du Grand Reich. Le choix du site de Mauthausen fut en effet guidé par la proximité immédiate des carrières du Wiener Graben dont le granit était réputé depuis le XVIII^e siècle pour sa qualité et sa dureté. Un premier transport de trois cents détenus, formé essentiellement de criminels de droit commun d'origine autrichienne, fut ainsi expédié à Mauthausen le 8 août 1938. Ils provenaient tous du camp de concentration de Dachau dont Mauthausen constituait finalement une simple annexe. Cette sujétion de Mauthausen à Dachau fut cependant très vite abandonnée. Dès le 18 octobre 1938, une nouvelle série de numéros matricules fut ouverte spécifiquement pour Mauthausen qui devenait ainsi un camp de concentration à part entière. A la fin de cette même année, le camp de concentration de Mauthausen comptait un millier de détenus composés essentiellement de criminels de droit commun et d'asociaux d'origine allemande ou autrichienne. La fermeture provisoire du camp de concentration de Dachau lui permit à l'automne 1939 de connaître un premier essor important avec l'arrivée de plusieurs centaines de détenus. Cet accroissement rapide de la population concentrationnaire s'accompagna d'un envol brutal de la mortalité durant l'hiver 1939-1940. En 1940, la population du camp de concentration de Mauthausen se diversifia avec l'arrivée des premiers convois de Polonais et d'Espagnols. Cette augmentation démographique, accompagnée des prétentions économiques de la *Deutsche Erd-und Steinwerke* qui exploitait déjà la carrière du Wiener Graben, incitèrent les autorités SS à ouvrir, au printemps 1940, un camp annexe pour Mauthausen : Gusen était créé. Le travail forcé y constituait, comme à Mauthausen, le quotidien des détenus de même que l'extermination en était le seul horizon. Le camp de concentration de Mauthausen avait en effet été classé par l'ordonnance du 28 août 1940 comme camp de concentration de catégorie III destiné aux détenus politiques, aux criminels et aux asociaux considérés tous comme irrécupérables. Et de fait, le taux de mortalité à Mauthausen comme à Gusen atteignit très rapidement l'effroyable pourcentage des 50 %. Dès l'été 1941, les autorités SS commencèrent à recourir aux assassinats par gaz utilisant à cet effet le centre d'euthanasie d'Hartheim tandis que le camp central de Mauthausen se dotait d'un *Krematorium* destiné à assurer l'incinération des cadavres. En parallèle, l'exploitation économique de la population concentrationnaire se poursuivait dans des conditions atroces, avec des projets et des exigences toujours plus affirmées. Cette importance économique donnée aux camps de concentration provoqua dès le mois de juin 1941 la création d'un véritable réseau concentrationnaire autour du camp central de Mauthausen composé, à l'issue de la guerre, d'une trentaine de camps annexes. Deux cent mille déportés, provenant de toute l'Europe occupée, passèrent ainsi par le réseau concentrationnaire de Mauthausen parmi lesquels cent vingt mille y laissèrent leur vie. Le camp de concentration de Mauthausen fut le dernier des camps nazis libérés. Le 5 mai 1945, l'armée américaine franchissait la forteresse de granit et découvrait l'immense et l'indicible horreur de Mauthausen. (notice historique, Archives nationales)

La parole des témoins sur le lieu de leur martyre, inlassablement répétée depuis 1947 au cours des pèlerinages des familles et au cours des voyages des professeurs et des élèves depuis les années 90 est en voie de disparition. Nous avons eu l'inestimable privilège de recevoir ces paroles, uniques et communes à la fois, ces témoignages qui chaque fois bouleversent, nous les enfants et petits-enfants, mais aussi les professeurs qui ont choisi d'assumer le devoir d'histoire, qui sont devenus " les passeurs " à part entière de la transmission de la mémoire. Mais aujourd'hui nous devons faire face à l'inéluctable. Comment transmettre la mémoire quand les témoins auront disparu ? C'est l'objet même de ce premier symposium et de cette réflexion collective pour trouver les moyens de la transmission. (extraits de : *Mauthausen : de la mémoire à la conscience européenne*, symposium 1, sous la direction de Caroline Ulmann, Mauthausen-Linz, Autriche, 29-31 octobre 2000, coll. *Cahiers de Mauthausen*, Amicale de Mauthausen, Paris, 2002)



LES DOUCHES

Témoignage de **Pierre LAIDET**, matricule 62 636 (Mauthausen, Melk, Ebensee)

L'arrivée des Déportés se fait par la porte d'entrée et aussitôt, si c'est un petit groupe, ils viennent directement sur cette place ; si c'est un grand convoi, ils passent entre les baraques et les cuisines pour venir se mettre en rang par cinq dans cette cour, au garde à vous ... Nous allons apprendre le premier supplice de cet univers concentrationnaire : l'attente. Nous attendrons pour aller à l'appel, nous attendrons à l'appel, nous attendrons pour aller au travail, nous attendrons pour aller à la nourriture, nous attendrons pour aller dormir. L'attente ... mettez-vous ça dans la tête, la première maladie du Déporté a été l'attente Nous recevons des coups : ce sont les SS qui donnent des coups de crosse, nous n'avons rien fait. Pourquoi nous cognent-ils ? Nous finissons par comprendre que ces coups, c'est pour nous montrer qu'ils ont l'autorité suprême, que nous leur devons l'obéissance absolue, que nous devons tout accepter, que nous ne sommes plus nous-mêmes, nous sommes leur Stück (Stück se traduit en français par : morceau), on ne compte pas les hommes, on compte ein Stück. On va essayer de comprendre...



... Nous arrivons dans cette première salle, nous nous trouvons en face d'hommes en blanc, ces hommes qui ont l'air de vouloir jouer le rôle de médecin sont équipés d'un seul instrument : une spatule en bois qu'ils tiennent à la main. Ils font semblant de nous ausculter, mais surtout leur gros travail, c'est de nous ouvrir la bouche pour savoir si nous avons des dents en or... nous recevons le chiffre 1, 2 ou 3 sur la poitrine. Les numéros 1 et 2 sont allés aux douches, les numéros 3, nous ne les avons jamais revus... Le deuxième numéro que nous avons sur le ventre, c'est le numéro du coiffeur auquel nous devons nous adresser.



Nous passons dans la salle de douche : l'éclairage est très faible, cette salle carrée est contournée par un trottoir, et sur ce trottoir on va trouver les coiffeurs avec leur numéro sur le mur. On se présente chacun son tour : d'un coup de tondeuse ils nous décoiffent ; avec le rasoir, ils nous passent tout le système pileux sans trop de précaution ; une fois terminé, ils ont à côté d'eux un seau avec du grésil et un pinceau et ils nous badigeonnent de la tête aux pieds pour qu'on n'ait pas de parasites. C'est le moment de joie car nous arrivons vite sous la douche et nous nous disons que nous allons pouvoir boire. Mais ce n'est pas possible de boire parce qu'on va passer de la vapeur d'eau à l'eau glacée, à l'eau froide, c'est un choc thermique permanent, on a mal, on veut repartir sur les trottoirs mais ce sont les SS cette fois qui y sont et c'est la ruée pour nous remettre dans l'arène, c'est le grand jeu ... nous n'avons pas bu.. ça a duré trois ou cinq minutes... Une fois cette opération terminée, on nous fait rentrer dans cette salle, on nous donne une chemise, un caleçon, une paire de claquettes à semelle de bois avec une lanière ; nous les garderons tout notre temps de déportation.

On sort, on rejoint la place d'appel. Nous nous retrouvons tous, mais on se sent seul car personne ne nous reconnaît, on a changé, on est devenu des monstres, un regard... on part en quarantaine.

LA QUARANTAINE

Témoignage de **Paul Le CAËR**, matricule 27 008 (Mauthausen, Wiener Neustadt, Redl Zipf)



... Cet endroit qu'on appelle le camp de quarantaine a été créé avant l'infirmerie du camp, il y avait cinq baraques. C'était l'infirmerie, les blocks 16, 17, 18, 19, et 20. Le block 20, le plus mauvais block où j'ai vécu, était le bloc des " chiasseux ", c'est devenu le block de quarantaine en 1944. Dans le block 16, on a fait des essais de nourriture à base de cellulose ...ceux qui mangeaient cette mixture à base de cellulose, devenaient gonflés et atoniques. ...

... habillés d'une chemise, d'un caleçon, avec des " babouches " en bois. Nous restions en équilibre pendant les appels sur ces pierres tranchantes... la turpitude des nazis pour nous déshumaniser était sans limite ... il n'était pas question de se laver ... devant la dégénérescence des individus, chacun est vite tombé dans l'égoïsme.... on a perdu la personnalité humaine, nous n'étions plus que des " mauvais numéros "... les mauvais numéros c'étaient les personnes âgées, elles qui avaient connu la vie, la famille... ils n'écoutaient même plus les conseils... nous les jeunes, c'était plus facile, on n'avait personne derrière.... Les jeunes raflés à la sortie du cinéma, les jeunes de Nancy, de Villeurbanne que j'ai connus, n'avaient pas de motivation non plus.... Ils ne comprenaient pas... les résistants comprenaient mieux.... Ils savaient pourquoi ils étaient là... Cette différence psychologique a joué sur le physiologique... nous avons vécu comme des bêtes...

Dans ces baraques, il y avait un coin pour les toilettes, le lavabo, ensuite un grand espace réservé à ces seigneurs Kapos allemands et chefs de block et on mettait huit cents bonshommes entassés comme des sardines tête bêche. J'avais souvent des grands pieds de Russe dans ma bouche ... Quand on se levait pour aller faire pipi, on ne retrouvait pas sa place...

... En hiver, on faisait " la boule ", on s'enroulait et celui qui était au milieu sortait, c'était le mouvement perpétuel ...

Derrière le block 20, il y avait la butte des fusillés, on entendait le bruit des balles, on voyait la charrette passer avec les corps ensanglantés, en direction du four crématoire.

... Un jour, on amène mille Russes, des soldats non immatriculés, destinés à mourir d'une balle dans la tête, des détenus K (Kügel en allemand). Cinq cents étaient déjà grabataires.

Le 20 janvier 1945, les officiers russes décident de s'échapper. Ils avaient un plan de bataille : le 2 février, à 0H 50 du matin, moins 5 degrés, 10 cm de neige, ils attaquent le mirador, là, ils balancent des couvertures mouillées pour faire sauter les barbelés électrifiés ; avec l'extincteur et des cailloux, ils réussissent à prendre les mitrailleuses et ils sont maîtres du coin ... ils partent à trois cents, trois cent cinquante ... aussitôt la sirène dans tous les alentours est déclenchée ... Les prisonniers repris ont tous été exécutés ... Il y a eu deux survivants sauvés par une Autrichienne qui les a cachés jusqu'à la fin de la guerre...

LE BUNKER

Témoignage de **Pierre-Serge CHOUMOFF**, matricule 15 014 puis 47 836 (Mauthausen, Gusen I)



Les victimes arrivaient directement le long du mur et seuls 10 % de ceux qui ont passé ce porche en sont ressortis vivants. Ces 10 % ont été ceux qui travaillaient au fonctionnement de la chambre à gaz et du four crématoire.... C'est une prison conventionnelle où eurent lieu des scènes de tortures, 90 % des Déportés y furent tués. La prison est au premier étage de ce bunker, l'ensemble des autres installations sont en-dessous de cette prison.

... La cour était également un lieu d'exécution. ... Les futures victimes entraient par cet escalier (déshabillées si elles étaient nombreuses ou non déshabillées si c'était des petits groupes). Elles passaient un semblant de visite médicale, de façon à inspirer confiance, en réalité pour repérer surtout les dents en or. Une fois qu'elles étaient examinées rapidement, on les faisait passer par là, l'antichambre de la chambre à gaz. Dans cette petite pièce que j'ai appelée " la pièce de génération du gaz Zyklon ", ici il y avait l'appareillage que l'on a enlevé maintenant ... Ce gaz était introduit dans la chambre à gaz par un petit tuyau. Le hublot de la porte était important car pour toute exécution, il y avait un médecin SS présent en principe, on regardait si les gaz avaient agi, également en introduisant un petit papier sensible.



... C'est une installation de douche, il s'agit de douches réelles ; à Mauthausen, les douches sont réelles, toute chambre à gaz a besoin d'une alimentation en eau pour nettoyer les locaux. Regardez bien cette installation qui est restée telle quelle. Ce qui a disparu, c'est l'introduction du gaz qui était là, pour neuf personnes par mètre carré.

La sortie se faisait très rationnellement. On ouvrait cette porte-ci parce qu'elle était en direction du four crématoire.



La pièce qui est associée ici est la pièce d'exécution de Mauthausen. Jusqu'à la fin de 1943, des fusillades avaient lieu à l'aplomb du block 20 (on vous en parlera), mais à partir de 1943, la plupart des exécutions ont eu lieu ici, soit par balle dans la nuque, soit par pendaison.

...

Des Polonais ont témoigné qu'ils restaient postés ici, lors des exécutions par balle, pour nettoyer avant de faire rentrer la prochaine victime.



Ce four crématoire a fonctionné depuis le début, depuis 1940 jusqu'à 1945. Un deuxième four crématoire a fonctionné au mazout, puis faute de mazout il a été enlevé. Il y en a eu un troisième.

Le nombre de cadavres incinérés à Mauthausen est de l'ordre de soixante seize mille. Aucun corps n'était brûlé sans qu'il y ait une décharge du SS, on a trouvé la comptabilité des détenus matriculés.

Dans un tel four, on pouvait mettre jusqu'à quatre cadavres.

En 1945, il y a eu beaucoup de fosses communes, mais jamais pour les personnes exécutées, qui étaient incinérées. Sous le musée actuel, il y a d'immenses salles qui servaient aux expériences médicales...



LES BLOCKS

Témoignage de **Roger GOUFFAULT**, matricule 34 534 (Mauthausen, Ebensee)



Cette baraque est d'origine.

La seule chose inexacte, ce sont les lits. En réalité ils étaient à trois étages et non deux comme ici. J'avais 18 ans, je couchais en haut, la personne âgée était en bas. J'y suis passé en 1943. Au début on couchait à deux par lit, ça faisait six personnes dans un châlit. Mais on n'était pas six Français (il y avait vingt à vingt-trois nationalités ici).

Le premier grave problème ici, c'était la langue allemande, quand on arrivait. Les premiers mots d'allemand qu'il fallait apprendre, c'était son matricule.

La première trempe que j'ai prise c'est sur la place d'appel, au garde à vous : je n'ai pas répondu à mon **matricule 34 534**, j'ai pris une bonne trempe, je suis resté assommé ; j'avais 18 ans, j'ai appris mon numéro dans la nuit même, j'ai passé la nuit blanche à l'apprendre... J'ai eu la chance, si l'on peut dire, de coucher dans la baraque 9, de coucher avec un Allemand qui était dans les camps depuis 1934, il m'a appris quelques mots chaque jour ... au bout d'un mois, je connaissais les principaux mots...C'était la vie des hommes entre hommes ...

Le chef de block était un droit commun, les Kapos étaient des criminels en puissance. Pour donner une idée de leur sadisme, je peux vous dire que toutes les nuits ils défaisaient les fenêtres, il y avait des courants d'air ... on couchait à deux, ensuite à trois, à quatre par lits, tête bêche.

Le principe ici : un pou c'est ta mort, si on trouvait un pou sur vous on vous tuait. Ils faisaient le contrôle des poux ; s'ils en trouvaient un, ils donnaient vingt-cinq coups de trique sur les reins. ...

Le problème d'hygiène : si un homme avait un oubli, c'était celui au-dessous qui prenait ... on ne peut pas décrire... l'homme qui est en train de mourir, l'homme qui souffre, l'homme qui a un flegmon, l'homme qui a la diarrhée... on ne peut décrire...

Ici, il y avait le " Stuben " qui s'occupait du nettoyage, le " Friseur " qui nous rasait avec la tondeuse...

De l'autre côté, il y avait la distribution du pain, de nourriture. ...ce n'était pas du pain, c'était tout ce qu'on veut mais pas du pain...

...

Huit mètres sur douze = quatre-vingt-seize mètres carrés de surface : on couchait à trois cents pendant la quarantaine, on couchait en sardines.

Ici, c'était les " toilettes ". On n'avait pas le temps d'uriner, de faire ses besoins... il fallait penser aux camarades qui avaient la diarrhée, c'était la mort... j'ai vu tuer un gars ici parce qu'il ne sortait pas assez vite, un autre s'est pendu ici... c'était un coin atroce... il n'y avait qu'un seul moyen de supprimer la diarrhée, c'était de manger du charbon de bois, donc il fallait en ramener de la forge ... ce n'était possible que grâce à la solidarité... grâce à la chaîne humaine de solidarité...Un homme isolé ne vivait que trois jours ici...



Pour vous laver, vous deviez arriver ici torse nu, le principe était d'arriver à attraper un peu d'eau ... un coup d'eau, trois cents personnes en un quart d'heure... il fallait arriver au lavabo... il fallait rester toujours attentif... au coup de matraque... toujours guetter le Kapo...

Très rarement, on nous a changé nos chemises et les caleçons pour être désinfectés à l'air chaud, mais on ne récupérait pas les mêmes, on récupérait une chemise trop petite, trop grande, avec des excréments séchés, du pus...

On essayait de nous avilir, de faire de nous une bête... et malgré tout on est resté des êtres humains....

LA CARRIÈRE

Témoignage de **Jean LAFFITTE**, matricule 25 519 (Mauthausen, Ebensee)



Vous êtes ici dans la carrière de Mauthausen, de son vrai nom Wienergraben.

... Imaginez ces falaises en arc de cercle, à ma droite, hautes de trente mètres et plus, tranchées à vif, laissant apparaître par failles successives les diverses couleurs du granit...

Imaginez ces trois étangs d'aujourd'hui, où j'ai vu tout à l'heure nager des poissons, en des fosses profondes et vides au fond desquelles s'éboulaient les rochers et les pierres. Des hommes y travaillaient...

Imaginez, là derrière moi, cette petite colline que nous appelions entre nous la petite montagne. Il n'y avait que quelques arbustes et un énorme buisson là-haut suspendu dans le vide...

Imaginez, tout autour là-bas, plus loin, ces petites collines, éventrées, avec un sol dénudé à leurs pieds... imaginez cela..

Chaque matin, mille cinq cents hommes, deux mille, plus ou moins, selon les époques, descendaient là. Nous partions du camp en une immense colonne par cinq, échelonnés par centaines, les bras collés au corps, marchant au pas cadencé comme des automates, enlevant au passage devant la grande porte notre calot de forçat pour saluer les officiers SS, défilant ensuite dans les camps SS avec de part et d'autre une rangée de soldats tenant des chiens en laisse ou l'arme à la bretelle ... Puis venait la descente, dans le petit chemin que vous avez suivi pour arriver à l'escalier, elle se faisait au pas de course, sous les coups de bâtons et les hurlements des SS... Et c'était la plongée dans l'escalier, toujours cinq par cinq, avec nos galoches de bois claquant sur les pierres... Parfois il y avait des drames dans cet escalier mais à mon sens, selon mon expérience tout au moins, la descente n'était pas le plus dur.



La première fois que j'ai descendu ces marches, il m'a semblé descendre dans le cratère d'un volcan, un immense cratère. C'était à la fois grandiose et terrible, avec tout en haut, sur les crêtes, comme un immense cercle entourant cet espace, une haute clôture de barbelés et des miradors, perchés de loin en loin, sur quatre poteaux de sapin. Et bien sûr, dans chaque mirador, un soldat avec le fusil mitrailleur toujours prêt à tirer.

... très vite, c'était la course au travail, la course vers les Kommandos pour s'emparer de l'outil : pelle, pioche, pic, drague, n'importe quoi, car autrement il fallait travailler à mains nues ; les uns couraient vers les fosses pour ramasser des pierres qu'un pont transbordeur traversant la carrière et attaché là-haut par des câbles immenses enlevait sur un plateau de bois qui descendait au fond. D'autres couraient vers les baraques, les ateliers ou encore plus loin, vers le moulin à pierre qui se dressait là-bas tout noir, dans le fond...

Puis commençait ce travail dans la carrière. Dans un bruit infernal, un tournoiement continu, le bruit des wagonnets qui s'entrechoquaient les uns contre les autres, le vrombissement des camions qu'il fallait charger à toute vitesse, le bruit des marteaux-piqueurs tenus par les hommes qui tremblaient, échelonnés un peu partout sur les roches pour percer la falaise, le halètement des compresseurs placés un peu plus loin, nous masquant toutes les issues, de sorte que, ayant travaillé là près d'un an, je n'ai jamais vu une sortie de cette carrière. Et c'était comme cela du matin très tôt jusqu'au soir, jusqu'au coucher du soleil parfois très beau...

Ainsi était le bain, car ce cratère était un bain, où il fallait travailler sans relâche sous peine d'être battu à mort, sous le risque de recevoir une pierre lancée de là-haut. Il fallait surtout ne pas se faire surprendre dans un moment de repos où on essayait d'échapper à sa fatigue, à la rudesse du travail...

... Il en reste ce rocher à pic que vous voyez. Les SS l'appelaient " le mur des parachutistes " par dérision. Ils y ont fait sauter des hommes dans le vide, qui s'écrasaient en bas sur les pierres comme des pantins disloqués ; l'un des premiers Kommandos de Juifs ramenés d'Amsterdam au mois d'août 1942, les Espagnols

en furent témoins, a été exterminé par ce moyen.

Et puis, il reste l'escalier, l'escalier qui se dresse et qui demeure comme un monument. Bien sûr certains des nôtres regrettent qu'il ait été si bien reconstruit avec des pierres si bien ajustées, mais il a aujourd'hui 186 marches et tous les anciens peuvent aussi vous assurer qu'à l'époque du bagne, il avait aussi 186 marches. Ce que nous pouvons vous dire, c'est que le plus dur, dans cet escalier, c'était la montée. La montée du soir, après le dernier appel, où quelquefois bien sûr il manquait des hommes, la montée de cet escalier que l'on remontait à nouveau dans une immense colonne, toujours par rangs de cinq.

Montaient les premiers : les Kapos, les forts, ceux qui pouvaient s'imposer, ceux qui prenaient les meilleures places devant, repoussant les autres, les plus faibles, derrière, toujours derrière, alors commençait le soir, cette fameuse montée de l'escalier... Ceux qui restaient derrière voyaient monter les premiers, toujours cinq par cinq, on avait l'impression qu'ils montaient doucement, on se disait " ce soir ça ne montera peut-être pas trop vite ". Heureux si, ce soir-là, on montait l'escalier sans avoir comme très souvent une pierre à l'épaule, comme dernier fardeau de la journée. On les voyait monter doucement, mais ces premières centaines, ces hommes de tête, en arrivant en haut, commençaient à marcher plus vite sur le petit chemin. Alors derrière, il fallait suivre ... il fallait les rattraper et c'est à ce moment que les SS, postés en file sur le mur de gauche, commençaient à cogner pour que l'on monte toujours plus vite. Et cette montée d'escalier était une épreuve terrible.

Il fallait apprendre à respirer, il fallait regarder où l'on mettait ses pieds. Malheur à celui qui perdrait un soulier ou son sabot, malheur à celui qui faisait tomber sa gamelle, malheur à celui qui tombait... de sorte que, lorsqu'on arrivait en haut, on pouvait dire fièrement, à l'exemple de nos camarades espagnols " una victoria más " (une victoire de plus), c'est-à-dire un jour de vie...

...

LE REVIER (CAMP DES MALADES)

Témoignage de **Jaroslav KRUYNSKI, matricule 26 297** (Mauthausen, Melk, Ebensee)



Je suis arrivé au camp central le 18 avril 1943, le dimanche des Rameaux.

L'Autriche est un pays au climat continental, l'année dernière (1996) à pareille époque nous étions dans la neige.

On passait nos journées dans la cour du block et au bout de quinze jours, j'avais une fièvre de cheval, un abcès à la gorge. Pour moi, la question était résolue, je me suis donc retrouvé dans ce qu'on appelait le Revier.

A ce moment-là, le Revier était composé d'une baraque de cuisine, de trois baraques de malades n° 1, 2, 3 et une petite baraque n° 4 où logeaient des médecins et une petite partie qui servait de toilettes. Je me suis trouvé dans la baraque block 2, elle était à peu près de la même dimension que celles qui existent encore en haut. À ses deux extrémités, il y avait deux portes, à l'entrée de droite, un petit cagibi avec des bacs qui servaient pour les besoins, à l'autre extrémité un autre cagibi pour le chef de block, droit commun allemand un peu sadique, il avait pour caractéristique de n'être pas gros et gras comme tous les autres car il était tuberculeux au dernier degré et il est mort très rapidement.

Nous avions des châlits à trois niveaux et on couchait à deux, trois, ou quatre, par châliti.

Les gens étaient classés par catégories de maladies : au début du block, il y avait les tuberculeux, les gens crachaient le sang, il y avait ensuite les syphilitiques et les maladies de la gorge.

La distribution de soupe : les services généraux apportaient avec eux des gamelles, on mettait la soupe là-dedans, les tuberculeux lapaient la soupe, on remettait de la soupe sans rien laver, bien entendu, les syphilitiques lapaient à leur tour .. au bout de quelque temps j'ai compris que l'affaire était cuite pour moi... et j'ai eu une chance extraordinaire, la même qu'a eue Primo Levi... il raconte cela dans Si c'est un homme Primo Levi était dans un Kommando très dur et un jour on l'a mis dans un laboratoire d'analyses car il était ingénieur chimiste, moi j'ai eu exactement la même chance. Un jour on a demandé des physiciens, des chimistes, des botanistes, je me suis dit " foutu pour foutu, j'y vais "... je me suis inscrit comme mathématicien et comme chimiste, j'avais un certificat de mathématique générale et j'avais déjà travaillé pendant plus d'un an et demi dans un laboratoire de chimie. On nous a rassemblés, une trentaine ; est venu le capitaine SS médecin, le médecin Muller de Berlin, il a discuté et en a choisi une douzaine : trois Tchèques (dont London parle dans l'Aveu), trois Polonais, deux Yougoslaves, un Belge et deux jeunes Français, un étudiant en médecine de Grenoble et moi. On nous a ramenés à l'infirmerie SS, (quand vous sortez du camp,

vous avez à gauche le bâtiment en dur qui est la Kommandantur, à droite il y avait l'infirmerie SS) et là on nous a donné la dernière pièce du fond pour faire des analyses de vitamines.

Les expériences consistaient à faire des analyses de vitamines pour chaque nationalité, et pour plusieurs catégories médicales de gens : les uns avaient la nourriture " normale " du camp, d'autres avaient trois soupes au lieu d'avoir la nourriture " au lieu d'une, d'autres avaient une espèce de farine, et il s'agissait de faire les analyses de vitamines. ceci a duré deux ou trois mois. J'avoue très franchement que cela m'a sauvé la vie, car premièrement, nous étions à l'infirmerie SS, et nous avions un travail pas très compliqué et deuxièmement, parce que nous étions, je dois le dire, nourris correctement pour une raison extrêmement simple : à l'infirmerie SS, les médecins qui soignaient les SS étaient des Déportés, il y avait un médecin Tchèque, Podlavar, un médecin Français, Fichez, et Ginesta, un Espagnol. Ces médecins se nourrissaient avec la nourriture des SS et nous refilaient leur soupe. Cela m'a permis de passer ce cap. Au bout de deux ou trois mois, ce travail s'est arrêté, je ne sais pas pourquoi, mais le Kommando en tant que tel n'a pas été dissous, nous avons continué à habiter le Revier. Je dois dire que nous avions pratiquement un statut d'infirmier et nous logions dans le dernier petit block avec les médecins, où la vie était quand même plus facile. J'ai été affecté aux services généraux du camp, c'est-à-dire que je portais, par exemple, les vêtements à la désinfection, je portais les tinettes, je reconnais que ce travail à ce moment-là était moins pénible que tous les autres que j'ai faits après. Je suis resté jusqu'au mois d'août 1944.

Je peux vous citer des faits que j'ai vus. En octobre 1943, j'ai vu des gens faire la queue devant le block 4 : dix ou quinze hommes faisaient la queue, ensuite j'ai vu les cadavres sortir.

J'ai croisé une ou deux fois le sous-officier SS qui venait piquer les gens ; aujourd'hui, je revois encore la démarche de ce sous-officier SS et je revois ses yeux.

Un autre fait dont je peux témoigner : un jour on a dit dans le camp : " ceux qui sont les plus bancals, on va les retaper, on va les envoyer au sanatorium " . Pour nous, c'était un mot magique ... ici, vous êtes dans le seul camp de catégorie 3, pour des individus " irrécupérables ". On a choisi en effet les plus " bancals ", et sont arrivés des cars avec les vitres teintées : les gars sont partis contents et ça a recommencé quinze jours après. Je ne peux pas dire le nombre exact à chaque fois, quarante, soixante ou quatre vingts, je n'ai pas de notes précises, je n'ai pas les dates. On ne pouvait pas écrire. Mais ce qu'on sait et que l'on a su très vite au camp, c'est que tous ces hommes qui avaient été mis dans les cars avaient été portés comme décédés le jour même du départ dans les registres du camp. On a su à partir de ce moment-là que le sanatorium était la mort assurée. Ça a continué et à partir de ce moment-là, les gars savaient qu'ils allaient à la mort.

Un matin, nous étions à l'appel devant le block 4. On a vu passer une quarantaine de bonshommes qui revenaient du block 8, c'était vraiment atroce : les gars se traînaient avec des bandages de papier, les excréments qui coulaient et en passant devant moi - j'étais au premier rang avec mon camarade de Grenoble, à l'appel - en reconnaissant mon triangle F, il a vu que j'étais Français et ce Français en passant devant moi, m'a regardé et a dit : " faites donc quelque chose " ... Qu'est-ce que vous pouvez faire ? vous n'avez pas le droit de bouger, vous savez qu'ils vont mourir, eux savent qu'ils vont mourir, vous pouvez regarder le ciel si vous y croyez, vous ne pouvez rien faire, vous pouvez prier si vous croyez, vous ne pouvez pas les regarder en face parce que c'est trop dur, c'était ça notre vie... entre nous, ces jours-là, on avait un dicton : " aujourd'hui l'air est épais " et quand l'air était épais, on avait de la difficulté à respirer, croyez-moi...

Voilà mon témoignage de mon séjour ici, Je suis resté ici jusqu'en août 1944.
Après je suis allé dans d'autres kommandos.

LE SECRÉTARIAT

Témoignages de **Juan DE DIEGO**, matricule 3 156 (Mauthausen) et du **Général Pierre SAINT-MACARY**, matricule 63 125 (Mauthausen, Melk, Ebensee)



Pierre SAINT-MACARY : nous sommes ici dans la pièce où était la " Schreibstube " c'est à dire le secrétariat central du camp, où les bureaucrates (détenus) géraient les effectifs.

Il y avait trois postes de secrétaires, sensiblement devant chaque fenêtre.

Le premier était un Déporté tchèque, Dany, qui gérait la totalité des effectifs, c'est à dire jusqu'à cinquante mille personnes présentes, ...

Le deuxième, Hans Marsalek, devenu par la suite l'historien du camp, gérait le travail puisque les SS vendaient la main d'œuvre à des entreprises, ... par exemple à Gusen, deux cent cinquante hommes tous les matins pour Messerschmitt ...c'était lui le marchand d'esclaves...

Le troisième était Diego, ici présent, il accomplissait les tâches complémentaires, la principale étant de tenir

l'état civil du camp. Or il n'y avait ni naissance, ni mariage, seulement des décès, c'était d'une certaine façon " l'homme des morts. "

Juan DE DIEGO : ... je veux rendre hommage aux femmes ... déportées et à Mauthausen aussi. Je peux vous dire que c'est l'honneur des femmes d'avoir fait grève pour ne pas aller travailler, à Amstetten, les femmes ont eu plus de courage que les hommes.

PSM : en fait, il y a eu peu de femmes à Mauthausen, de l'ordre de trois mille, arrivées dans les derniers mois de la guerre. Elles sont parties de Ravensbrück en mars et sont arrivées dix jours plus tard. Elles ont été précipitées dans le tourbillon de la fin de la guerre et en particulier, on les a envoyées effectuer des tâches spécialement pénibles et meurtrières : elles ont été appelées à déblayer les gares de Wels et d'Amstetten qui avaient été bombardées. Il y eut des tuées et des blessées par les bombardements. C'étaient pratiquement toutes des femmes NN.

JDD : ... on dit : " oui les Espagnols, ils étaient bien placés "... oui, pourquoi ? parce que nous les Espagnols, quand nous sommes arrivés en 1940, les prisonniers qui étaient ici avant nous étaient tous des droits communs, ils n'avaient pas de métier ; il n'y avait pas de maçons ni de menuisiers, aucun des métiers qui puissent construire le camp. Nous qui venions d'Espagne, nous étions des travailleurs, des professionnels de tout le corps social ; tous ces murs ont été construits par les Espagnols, ils savaient travailler ... être maçon, menuisier et tous les métiers du bâtiment. Etre cuisinier à Mauthausen, c'était être un comte, un marquis ou quelque chose comme ça, mais avoir simplement un métier c'était la vie ... Sinon on allait à la carrière, traîner des pierres, travailler au marteau-piqueur, tailler des pavés. Ils s'empoisonnaient avec la poussière de granit ; épuisés ils mouraient sur place, parfois on les tuait sur place. La mort était partout, du haut d'un mirador ou à coups de " gummi " ... Ici même, on pendait les types avec les bras retournés.

Je vais vous dire quelque chose qui va vous étonner : quand on voit les morts, on s'habitue ou on se suicide... et moi, il a fallu que je m'habitue à voir les morts, et les morts, quand on les regarde, ils ont tous une expression... soit dans les mains, soit dans la bouche, soit dans les yeux..., chaque mort dit quelque chose et chaque jour, quand j'identifiais les morts de la journée, je cherchais à lire dans leur visage qui ils avaient pu être (il ne peut finir sa phrase).

PSM : ... Les Secrétaires faisaient ce qu'il leur semblait bon en fonction des ordres des SS. Ils décidaient que les Français qui sont arrivés en avril 1944 comme moi, iraient créer le Kommando de Melk. Il y avait ici un pouvoir strictement bureaucratique, ici on gérait des fiches, des häftlinge, les numéros. Tant qu'ils ne mettaient pas en cause les ordres des SS, ils avaient une relative liberté de choix. Finalement, c'était à cet endroit que se décidait, pas de façon individuelle ni précise mais en masse, le sort des gens par l'affectation qu'on leur donnait..... Cela a été aussi un des lieux où s'est exprimé le pouvoir clandestin. Il y a eu des grands développements sur ce pouvoir clandestin, savoir s'il était tout puissant, de quelle couleur il était, ce qu'il faisait, ceux qu'il condamnait, ou ne condamnait pas ; en réalité, ici au moins, c'est un pouvoir qui s'est créé très lentement. Un pouvoir clandestin se crée par des solidarités entre les gens et en général avec des solidarités préétablies, c'est-à-dire que si vous avez été dans le même mouvement de Résistance, si vous avez été dans le même parti politique, si vous êtes de la même nationalité, vous avez des contacts entre vous, c'est la multiplicité de ces contacts qui, petit à petit, fait un appareil clandestin.

JDD : ... Il y eut d'autres formes de la solidarité, par exemple, à une certaine époque il y a eu des commissions médicales qui venaient à Mauthausen et ces commissions médicales déterminaient les inaptes au travail, en fait les condamnaient à mort, et on sélectionnait les gens : tantôt à droite, tantôt à gauche. C'étaient des médecins venus de l'extérieur qui faisaient cela, des commissions spéciales ; mais nous, nous savions quand venait une de ces commissions, et l'on prévenait nos camarades et de sortir du camp ce jour-là parce que ceux qui restaient dans le camp risquaient la mort ; même malades. Il y a eu la solidarité à l'infirmerie, il y a eu des gens condamnés à mort qu'il fallait sauver. Avec la complicité des médecins Déportés qui travaillaient à l'infirmerie, quand il y avait un mort, on donnait le nom du mort à un détenu condamné par les SS, comme ça on sauvait des vies...

LES FEMMES À MAUTHAUSEN

Témoignage de **Marie-José CHOMBART DE LAUWE** (Ravensbrück, Mauthausen)

... Le convoi qui est arrivé ici le 7 mars 1945 venait de Ravensbrück. Nous étions quelque mille huit cents femmes ; dans ce convoi, il y avait les femmes NN de Ravensbrück et des Tziganes avec pas mal d'enfants. L'une d'entre elles a même accouché dans le train. Nous sommes les seules femmes à avoir vécu, si l'on peut appeler ça vivre, à Mauthausen. Il y eut des passages de femmes avant nous, mais elles ont disparu. Le 2 mars à Ravensbrück, nous sommes entassées dans un train : on mettra cinq jours à arriver ici. Nous avons reçu du pain pour trois jours ; le voyage a duré cinq jours ; ce sont donc des femmes épuisées qui descendent des wagons à la gare de Mauthausen - où vous êtes passés ce matin - dans la nuit, qui traversent le village et qui montent vers le camp. Celles qui ne pouvaient plus avancer étaient abattues d'une balle dans la tête. Nous serpentions le long de ce petit chemin avec l'horrible tentation de nous laisser tomber pour en finir.

Nous sommes arrivées dans le camp. Nous sommes passées à la douche en nous demandant bien ce qui allait nous arriver puisque nous devions disparaître ... On a été sauvées parce que ce voyage a duré quelques jours et qu'entre temps, une lettre était parvenue à Bernadotte, comme quoi ce convoi était en grand danger et

Bernadotte (responsable de la Croix-Rouge) a négocié notre survie avec Himmler. On a été "recueillies", si l'on peut dire, par des Kapos hommes, il n'y avait pas de femmes. On a été épouillées, nous nous sommes trouvées face à des camarades de déportation, des Déportés hommes, c'était de jeunes prisonniers russes très corrects avec nous. Nous avons été emmenées dans les blocks 16, 17 et 18, blocks de quarantaine. Moi, j'étais au 17 ; au 16, il y avait les plus malades et les blessées.

Il y avait aussi un "puff", c'est-à-dire un petit bordel (pas le grand bordel pour les SS) qui servait aux Kapos. Nous, les Déportées résistantes ou politiques, nous n'avons jamais subi de violences sexuelles ... mais c'était humiliant...

Il y a eu l'angoisse d'une première sélection qui a envoyé des femmes sur Bergen Belsen, dont la plupart ne sont pas revenues.

Quelques jours après, c'était le 20 février, on est parties au travail à Amstetten, à la grande gare de triage bombardée par les "forteresses volantes" américaines. Nous partions à deux heures du matin, en train, on arrivait sur ce terrain où il fallait porter des poutres très lourdes, tirer les rails, c'était épuisant... encadrées par de très jeunes SS de seize à dix-sept ans, des petites brutes, des sauvages, endoctrinés par la Hitlerjungen ; j'ai vu ces jeunes jeter des pierres à des femmes pour les faire travailler plus vite, des femmes qui auraient pu être leur grand-mère...

Là, s'est passé un premier drame : un bombardement aérien par les "forteresses" américaines. Nous avons eu des camarades tuées et gravement blessées qu'il a fallu remonter.

En principe, cette équipe devait rentrer à minuit, l'équipe de relève du jour suivant devait partir à deux heures du matin. A minuit, personne... elles ne rentrent pas ... nous avons appris qu'elles avaient été bombardées ... Là dessus, nous nous sommes révoltées... nous avons dit qu'on ne partirait pas, ça a demandé une certaine audace évidemment... le Commandant est arrivé, revolver à la main : "si vous ne partez pas, j'en abats dix tout de suite"... Malgré cet acte de résistance, nous avons bien été obligées de partir, nous sommes parties... nos camarades étaient blessées ... les SS eux-mêmes avaient très peur... nous sommes rentrées épuisées...

Au deuxième relais, les SS ont décidé de ne plus nous envoyer, je pense pour deux raisons : notre travail était inefficace (nous étions épuisées et c'était trop lourd pour nous) et les civils autrichiens commençaient à nous apporter quelque linge et cela faisait très mauvais effet...

Nous sommes donc restées dans le block de la quarantaine jusqu'au début avril... où nous sommes descendues par cet escalier, les femmes marchaient difficilement et quelques-unes avaient des fractures du bassin, des jambes, elles ont été descendues par des stubel, des espèces de cuves à pain, deux manches d'un côté, deux manches de l'autre, ils avaient réquisitionné des hommes pour porter ces femmes ... ces cuves étaient trop petites, les bras et les jambes dépassaient... imaginez cette descente ... je ne vous donne pas trop de détails... c'était atroce ...

Nous sommes arrivées dans un champ, un espèce de désert de pierres, apocalyptique, on nous a emmenées dans une espèce de grange dans laquelle on a entassé les trois blocks, avec les trois chefs de blocks ... parmi ces chefs de blocks, il y avait une tenancière de maison close, une Allemande, véritable brute et ces trois chefs de blocks étaient en compétition, c'était la foire d'empoigne ... dans cette baraque, il n'y avait pas de lit, quelques bottes de paille qui ont entraîné des disputes...

J'évoquerai le souvenir d'une petite Belge que nous appelions "Miette", emmenée au Revier, avec la cavité de la hanche effondrée ; nos camarades hommes lui avaient mis une broche en fer dans le talon, on avait installé une planche en pente, on lui avait mis une ficelle et une pierre au bout, on avait mis sa jambe en expansion..... voilà la situation de ces femmes... A l'extérieur, il y avait un minuscule ruisseau où nous allions puiser de l'eau On nous a mis trois tinettes assez hautes, une femme tzigane battait celles qui n'arrivaient pas à se mettre dessus...

Sentant la fin venir, les SS en uniforme ont disparu ... à la fin l'encadrement était féminin. Après notre convoi, quelques femmes sont arrivées à Mauthausen. J'ai quelques témoignages. Par exemple, nous avons vu arriver des femmes polonaises et russes venant de Varsovie ; je me souviens d'un cas atroce : une jeune Polonaise qui avait tenté de s'échapper du convoi, avait été tirée aux jambes par les gardiens et ses jambes suppuraient avec des trous énormes ... après des jours et des jours dans le train, elle est morte ici... J'ai vu aussi un groupe de Hongroises juives et un convoi d'Italiennes et de Yougoslaves qui venaient d'une usine d'armement ... Ces dernières semaines ont été l'équivalent d'un camp d'extermination ...

Nous allions mourir là quand, le 22 avril, est arrivée une surveillante me disant : "faites sortir toutes celles qui peuvent encore marcher". On a eu très peur, on s'est dit que c'était encore une sélection, on est sorti, il y avait effectivement des hommes avec le brassard "Croix-Rouge Internationale". La première réaction a été la joie, mais tout de suite après on s'est aperçues que c'était une mise en scène ... ils ont tiré.. alors les femmes sont remontées, les blessées ont été emmenées au "Revier" en dur, dans le centre du camp ; nous sommes restées toute la nuit et finalement ces énormes portes se sont ouvertes, les camions blancs sont arrivés et la Croix-Rouge a obligé les SS à nous donner leur pain ... on a roulé jusqu'à la Suisse durant trois jours... on est resté devant la frontière sans pouvoir passer....